

*Stéphane  
Lapierre*



*L'ASsassin  
de coeur*



Les Éditions La Plume D'or  
3485-308 Papineau  
Montréal (Québec) H2K 4J8  
<http://editionslpd.com>

## **Table des matières**

|                       |           |
|-----------------------|-----------|
| <b>Préface</b>        | <b>6</b>  |
| <b>Trois de cœur</b>  | <b>7</b>  |
| <b>Quatre de cœur</b> | <b>16</b> |
| <b>Cinq de cœur</b>   | <b>24</b> |
| <b>Six de cœur</b>    | <b>37</b> |
| <b>Sept de cœur</b>   | <b>49</b> |
| <b>Huit de cœur</b>   | <b>57</b> |
| <b>Neuf de cœur</b>   | <b>66</b> |
| <b>Dix de cœur</b>    | <b>74</b> |
| <b>Valet de cœur</b>  | <b>84</b> |
| <b>Roi de cœur</b>    | <b>92</b> |
| <b>Joker!</b>         | <b>99</b> |

**Stéphane Lapierre**

***L'ASsassin  
de coeur***



Conception graphique de la couverture: Elen Kolve M.L. Lego

© Stéphane Lapierre, 2016

Dépôt légal – 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-43-8

Aussi disponible au format papier

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC

## Préface

Vers la fin de la rédaction de ce roman, une idée m'a frappé.

Je me sers énormément de Google Earth pour visualiser certains lieux réels et donner au récit une crédibilité supplémentaire. Et c'est pendant que je cherchais l'endroit où se déroulerait la fin de l'histoire que l'idée m'est venue: pourquoi ne pas offrir aux lecteurs les coordonnées géographiques afin qu'ils puissent virtuellement visiter certains lieux d'intérêt dans la trame de mon roman?

Bien entendu, mis à part ces lieux, tous les événements décrits sont purement fictifs; c'est pourquoi certaines coordonnées mènent au centre d'une rue. C'est bien là que j'ai imaginé l'action, mais pour des raisons évidentes, je n'ai pas voulu choisir une maison ou un logis en particulier; il serait de mauvais goût de ma part de raconter qu'un meurtre a précisément eu lieu chez quelqu'un...

Cependant, vous pouvez quand même vous faire une idée des environs, de la distance séparant les différents lieux mentionnés, etc.

Ainsi, en parcourant les prochaines lignes, vous trouverez plus d'une douzaine de notes de bas de page débutant par les lettres CGE: coordonnées Google Earth. Libre à vous d'aller fureter sur ce logiciel pour visiter virtuellement les sites décrits dans ce roman. Notez toutefois que cette dernière action n'est pas nécessaire pour suivre l'intrigue. Mais je suis certain que plusieurs «visuels» parmi vous apprécieront...

Bonne lecture!

## Trois de cœur

– Une seule balle? s’étonna Pierre Duchesne en franchissant le périmètre érigé par les patrouilleurs, lesquels sont toujours les premiers à débarquer sur la scène d’un crime.

– Une seule, répondit le superviseur responsable de boucler le périmètre de sécurité, en plein cœur et tirée à travers une carte à jouer... Un trois de cœur, pour être précis.

Pierre s’arrêta net. Sa partenaire Annie, qui le suivait de près, lui percuta l’omoplate. Ils échangèrent un regard furtif et étudièrent rapidement les alentours. À une heure aussi matinale, en cette belle journée de début juillet, l’Île-des-Moulins était complètement déserte. Les deux seules entrées, le pont de l’île St-Jean, sur un mince barrage entravant la rivière des Milles-Isles, et le petit pont de bois, plus large, en provenance de Terrebonne, avaient facilement été bouclées dès la découverte du corps par une employée du site touristique.

Ils se remirent tous deux en marche, suivant le policier-patrouilleur qui fut le premier à se présenter sur place après l’appel de la jeune guide. Cette dernière était assise sur un banc de parc, aux côtés d’une policière qui tentait de la calmer et de la réconforter suite à la macabre découverte. La tasse de café qu’elle tenait tant bien que mal tremblait tellement, que de temps en temps, quelques gouttes s’en échappaient d’un côté ou de l’autre. Elle s’était visiblement bien préparée pour son travail: ses cheveux châains longs, bien tirés vers l’arrière, passés à travers le trou de sa casquette, lui tombaient entre les épaules et son chandail identifié à l’Île-des-Moulins bien propre, passé au fer, affichait encore la blancheur d’un neuf. Son visage, par contre, était ravagé par l’émotion. Son mascara, qui laissait des traces jusqu’à son menton, lui donnait un air gothique déprimant.

Les détectives arrivèrent enfin au bord de l’eau, devant un ponton<sup>1</sup>. Par le passé, Pierre, toujours à l’affût des attraits historiques de sa ville natale, avait déjà effectué le tour guidé à bord de l’embarcation. L’ampleur de l’étang sur lequel il naviguait était d’une étroitesse à faire rire, mais les touristes s’entassaient surtout dans le véhicule nautique pour son aspect pittoresque et entendre l’histoire des moulins et de cette millionnaire qui avait possédé l’île à une époque où les riches se comptaient sur les doigts d’une main. On voulait, aussi, connaître l’évolution du site. Les jeunes qui animaient ce tour guidé manifestaient toujours un certain engouement, une passion pour l’histoire qu’ils agrémentaient immanquablement d’un grain d’humour.

Annie enfila des gants de plastique et sauta à bord du ponton, suivie de près par son partenaire. Elle demeura à une certaine distance du cadavre ensanglanté pour éviter de tacher la blouse blanche qu’elle portait sous sa veste marine. Le trois de cœur, placé en plein sur le muscle cardiaque de la victime, y était resté collé, vraisemblablement par le sang qui l’avait partiellement souillé. La balle paraissait parfaitement centrée, tant dans la carte que dans l’organe vital. Le corps occupait le centre du bateau, les bras bien allongés de chaque côté. Il avait de toute évidence été placé là, bien que la flaque de sang qui recouvrait le sol, parfaitement lisse et écarlate, démentait le fait qu’on l’aurait déplacé après le décès.

– Qu’est-ce que tu en penses, Annie? interrogea Pierre sans quitter le corps des yeux, à la recherche du moindre indice.

– Je pense qu’on a à peine un homicide par cinq ans dans la région et que pour la peine, on nous a offert un beau casse-tête!

– Il a été amené et placé ici, puis tué sans aucune résistance...

– Un suicide assisté? hasarda Annie.

– J’en doute; mais si c’est le cas, pourquoi la carte à jouer?

– Un fou qui désire signer son crime?

– Ça ressemble à ça.

– Mais pourquoi le trois de cœur? interrogea Annie. Ça n’a aucun sens! Le deux de pique symboliserait un idiot, le Joker pourrait représenter une blague, un manipulateur ou à la limite, une référence grotesque à l’ennemi de Batman... Mais le trois de cœur?

---

1 (CGE: 45°41’35,97’’N/73°38’17,79’’O)

Pierre réfléchit. Effectivement, il ne lui semblait trouver aucune symbolique connue à cette carte. Mais il fallait aller plus loin, imaginer ce que le meurtrier aurait pu vouloir signifier par là. Il réfléchit à voix haute, comme il le faisait souvent en présence de sa partenaire, les deux ayant le don de compléter les réflexions de l'autre et de s'alimenter en idées.

- Un ménage à trois? suggéra-t-il.
- Ou peut-être un triangle amoureux que le meurtrier a découvert; ce serait donc un meurtre passionnel, renchérit Annie.
- La conjointe a peut-être été trompée trois fois...
- Je vois mal une femme en prise à une folle jalousie utiliser une arme avec une précision presque chirurgicale.
- Surtout que le corps a été placé ici, probablement transporté...
- Elle l'aurait drogué?
- Elle a peut-être été aidée par un nouvel amant?
- Je vous arrête tout de suite! lança une voix grave derrière eux.

Annie se retourna vivement avant d'apercevoir un agent de la sûreté du Québec. Notant quatre séries de trois barres jaunes sur les insignes des épaules, elle réalisa que l'homme n'était rien de moins qu'un inspecteur en chef, même s'il était plutôt jeune pour détenir un grade si élevé. On distinguait bien quelques traces de cheveux blancs sur ses tempes, mis en évidence par une chevelure crépue d'un noir de jais, mais son visage rond sur un corps bien constitué lui donnait l'allure d'un éternel adolescent. Son teint et ses lèvres généreuses témoignaient de son héritage haïtien, mais l'absence d'un quelconque accent prouvait que sa famille était installée au Québec depuis plus d'une génération.

- Vous nous pardonneriez d'avoir voulu examiner la scène de près, s'excusa Pierre en souriant malicieusement, je sais bien qu'en cas de meurtre, c'est la Sûreté du Québec qui prend le relais, mais la curiosité nous a gagnés tous les deux; il est si rare qu'on ait affaire à un homicide dans notre petite municipalité tranquille...
- On a affaire à un meurtrier en série, déclara l'inspecteur sans même se présenter.
- Un meurtrier en série? s'étonna Pierre. Ici... au Québec?
- Hé là, on n'est pas à New York, inspecteur! lança Annie. C'est Terrebonne, ici.

L'autre sourit devant cette remarque, avant de poser son regard sur la jeune femme et admirer les taches de rousseur qui agrémentait son visage créé pour sourire. De ses yeux, petits et noirs, émanaient malice et intelligence. Elle n'était pas très grande, mais affichait l'assurance d'une femme qui ne s'en laisse pas imposer. Sa longue chevelure brun clair était tressée en de multiples nattes qui ne laissaient échapper qu'une seule mèche, le long de son oreille gauche. «Elle doit viser de l'œil droit», en déduisit-il.

- Je suis l'inspecteur-chef Poitras, finit-il par dire en leur tendant une main qu'il retira dès qu'il remarqua les gants de plastique.
- Pierre Duchesne.
- Annie Bertrand. Vous parliez d'un meurtrier en série... Vu la présence du trois de cœur, j'imagine que deux autres cartes ont été trouvées sur d'autres corps?
- Précisément. Entre nous, nous avons d'abord appelé le tueur *l'As de cœur*, en l'honneur de cette carte qu'il a placée sur sa première victime. Nous pensions qu'il utiliserait toujours la même, à titre de carte de visite, mais voilà que nous en sommes à la troisième; il y a lieu de se demander à quelle carte il s'arrêtera.

À l'unisson, les deux partenaires se retournèrent à nouveau vers le corps. Cette nouvelle information apportait un éclairage tout neuf à la scène. Qui était le mort et quel lien y avait-il entre ce meurtre et les deux premiers?

- Un meurtrier en série, répéta Pierre comme s'il se parlait à lui-même. On n'a pas vu ça au Québec depuis l'affaire Styfe; au total, ce type avait assassiné une vingtaine de femmes entre 1979 et 1999.
- Non, le contredit Annie, il y a eu le cas Collando; trois femmes tuées entre 1993 et 2002.
- Eh bien, celui-ci l'a égalé, ton Collando.
- En fait, il l'a dépassé, précisa Poitras. Trois meurtres en deux semaines, je dirais que ça bat trois homicides



en neuf ans.

– En deux semaines! s'exclama Pierre. Fichtre! Il opère!

Les mains gantées et armé d'un appareil photo susceptible de faire rougir n'importe quel ornithologue, l'agent de l'identité judiciaire dépêché sur les lieux vint vers eux, pour aussitôt mitrailler la scène sous tous les angles possibles.

Poitras attendit qu'il s'arrête pour approcher le corps et le retourner sur le côté, après, bien sûr, s'être ganté la main gauche.

– Prends ça aussi, ordonna-t-il au photographe en désignant le trou laissé par le projectile dans le plancher du bateau. Après, il faudra récupérer cette balle et s'assurer, au labo, qu'elle est la seule à avoir traversé le corps. Je veux être certain que cet homme a été tué ici.

– D'après la quantité de sang qu'on voit sur le plancher, observa Annie, il n'y a pratiquement aucun doute. Jamais il n'aurait pu perdre autant de sang avant d'être amené ici, sans compter qu'il n'y a aucune trace de sang sur la berge.

– Je suis d'accord avec vous, convint Poitras, mais il faut néanmoins s'en assurer.

– Prends aussi un échantillon de sang, proposa Pierre au technicien, il sera bon de savoir s'il y a de l'anti-coagulant à l'intérieur.

– De l'anticoagulant? questionna l'inspecteur-chef.

– Si la victime a été tuée ailleurs mais que l'assassin a recueilli son sang pour faire croire que le meurtre a été commis ici, il lui aura fallu y ajouter de l'anticoagulant pour éviter que le sang fige en chemin. Une fois sur place, ne lui manquait plus qu'à vider le contenant dans le bateau, juste sous le corps, pour nous confondre.

– Vous pensez toujours à tout de cette façon? interrogea Poitras.

– J'essaie, sourit Pierre. Faut dire que je regarde beaucoup de télé... Que des émissions policières. Je suis convaincu que les assassins ont autant d'imagination que les créateurs de ces séries. Je ne laisse rien au hasard.

– Il est toujours comme ça? demanda Poitras à Annie en pointant Pierre du pouce.

– Seulement quand il est réveillé, plaisanta la détective. Mais il est d'une efficacité assez peu banale.

– J'imagine.

Docile et appliqué, le jeune agent à l'appareil photo démesuré obéit à chacune des demandes de l'inspecteur-chef: le site fut quadrillé par l'appareil photographique, le sang fut ramassé, le cadavre retourné et examiné à la loupe avant d'être déplacé pour être amené au médecin légiste, dans le laboratoire de sciences policières et de médecine légale de Montréal.

Aucune trace de sang ne fut retrouvée ailleurs que dans le bateau; un meurtre propre, sans empreintes digitales, sans traces de pas particulières. En fait, il y avait des centaines d'empreintes laissées par des bottes, des souliers et des sandales, mais rien ne permettait d'y distinguer celles du meurtrier.

– Qu'est-ce que vous pouvez nous dire d'autre? demanda Duchesne à Poitras.

L'inspecteur-chef le toisa du regard, puis posa les yeux sur Annie. Il leva légèrement la commissure droite de ses lèvres pour esquisser un mince sourire. Il sortit un bloc-notes électronique du petit sac qu'il portait en bandoulière, y navigua rapidement, le rangea et dit:

– Annie Bertrand et Pierre Duchesne... Deux sergents-détectives aux dossiers sans tache, si j'en crois ce que je viens de lire.

– Avec un peu plus de temps, vous auriez aussi pu découvrir à quel point nous sommes énergiques, efficaces, zélés et infatigables, sourit Annie. Mais j'imagine que tout ne figure pas nécessairement dans nos dossiers officiels.

Poitras éclata d'un rire franc, comme s'il se retenait depuis déjà quelques minutes.

– Je n'en doute pas une seconde, sergent-détective! répliqua-t-il. Mes enquêteurs devraient arriver d'un moment à l'autre, mais je dois avouer que nous nous trouvons dans une situation sans précédent. Il n'y a eu que quelques cas de meurtres en série dans toute l'histoire du Québec et comme vous l'avez précisé plus tôt, le dernier

remonte à 2002; mais aucun de ces cas ne s'apparente à celui-ci. Mis à part les cartes à jouer, l'assassin se distingue des autres par sa rapidité d'exécution, son *modus operandi* plutôt particulier et l'absence d'indices.

– Sans oublier que s'il signe avec des cartes à jouer, on peut supposer qu'il ne s'arrêtera pas là, ajouta Pierre. Compte-t-il s'arrêter au roi de cœur ou poursuivre avec le pique, le carreau et le trèfle?

– On se croirait dans un film policier! commenta Annie.

– Je ne vous le fais pas dire, rétorqua Poitras. D'ailleurs, vos dossiers sont aussi stéréotypés que ceux des «bons» policiers qu'on trouve dans ce genre de films.

– Non, réfuta Annie en feignant une moue, je suis bien trop petite et trop rousselée pour faire la pin-up en talons hauts!

Devant cette remarque, Poitras sourit à nouveau. L'humour de la sergente-détective lui plaisait bien. Il l'aurait bien invitée à dîner, mais l'autre, Pierre, avait l'allure d'un chien de garde. La tête rasée, la mâchoire virile, le regard perçant, une main dans une poche de manteau et la droite pendante, prête à passer à l'action en un battement de cil, l'homme maintenait constamment la même distance entre sa collègue et lui, un peu comme un garde du corps prêt à bondir devant une balle pour l'en protéger.

– En fait, reprit Poitras, dès que nous avons entendu parler de ce troisième meurtre de l'Assassin de cœur, mes collègues, mes supérieurs et moi-même nous sommes mis d'accord sur un point: nous allons demander l'aide des enquêteurs de Montréal, Laval et Terrebonne pour élucider cette affaire.

– J'en déduis que les deux autres assassinats ont eu lieu à Montréal et à Laval, pensa Annie à voix haute.

– Effectivement, confirma Poitras. J'aimerais que vous soyez nos enquêteurs de Terrebonne.

– Puisqu'on travaille en collaboration, fit Pierre, vous devez sûrement détenir d'autres informations pour nous... Sur les deux autres meurtres, par exemple?

Poitras ouvrit à nouveau son iPad et parcourut l'écran de son index à quelques reprises avant d'ouvrir différents dossiers et sous-dossiers.

– Je vous ai envoyé à tous les deux un courriel dans lequel vous trouverez un lien confidentiel qui vous mènera au dossier d'enquête. Vous y trouverez tous les renseignements que la SQ possède pour l'instant. Dans la journée, nous choisirons vos collègues de Montréal et de Laval. Ceci fait, vous serez libres de travailler chacun de votre côté ou ensemble. Ce lien Internet vous permettra de rester en contact les uns avec les autres. Vous pourrez y ajouter vos trouvailles et vos pistes, de même que vous pourrez y consulter les résultats d'enquête de vos collègues et vous en servir pour faire avancer votre propre enquête. Avec autant de cerveaux, d'expérience et d'expertise réunis, nous viendrons bien à bout de ce fou dangereux. Tout au long de cette enquête, c'est moi qui serai votre superviseur. Et attention: n'essayez pas de jouer aux héros en gardant de l'information pour vous. Ce n'est pas un concours visant à récompenser les meilleurs d'entre vous, mais bien une stratégie visant à mettre la main au collet de notre tueur le plus vite possible.

– Ou sur cette tueuse, corrigea Annie.

– Ou sur cette tueuse consentit Poitras. Je dois maintenant vous quitter pour recruter les enquêteurs qui formeront les deux autres équipes. Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter bonne chance.

Sans plus attendre, il se retourna et s'éloigna d'un pas vigoureux et rapide.

– Eh bien! s'exclama Pierre. Qu'est-ce que tu dis de ça? Deux sergents-détectives municipaux mandatés par la Sûreté du Québec pour enquêter sur une série de meurtres!

– C'est du jamais vu, je crois, laissa entendre Annie. Mais c'est aussi un beau cadeau empoisonné.

Pierre la toisa du regard, à la recherche d'un sourire ou d'un éclat dans l'œil. Mais le visage de sa coéquipière ne trahissait aucune émotion.

– Un cadeau empoisonné que j'adore! précisa-t-elle en souriant de toutes ses dents. On va voir le médecin légiste?

– Pas si vite, il en a pour quelques heures avant de procéder à tous ses examens. On devrait plutôt s'informer sur les meurtres précédents.

Assis à son bureau devant un grand écran d'ordinateur, Pierre plongeait dans les dossiers de la SQ rendus disponibles grâce au lien Internet fourni par l'inspecteur-chef Poitras, pendant qu'Annie lisait par-dessus son épaule, appuyée sur le haut dossier de la chaise.

Elle s'assit finalement sur la chaise voisine et contempla l'air concentré de son partenaire des sept dernières années. «Bel homme», ne put-elle s'empêcher de penser pour la millième fois. Bel homme, mais hors de portée. Elle avait vécu une relation houleuse avec son père, et son psy désirait par-dessus tout qu'elle tourne la page et s'ouvre enfin à un homme. «Si j'avais à en choisir un, je n'aurais pas à chercher longtemps», réfléchit-elle en retenant un soupir.

Mais elle en était incapable. Étant elle-même dotée d'un caractère plutôt masculin malgré sa petite taille et sa beauté indéniable, peu d'hommes lui avaient fait la cour jusque-là. Depuis la fin de son secondaire, elle avait eu deux amis de cœur, mais rien qui n'ait duré au-delà de trois ans, au grand dam de sa mère qui aurait tant voulu que sa fille se «case» et lui donne des petits-enfants.

Même si son père avait enfin su démontrer un peu de fierté à son égard lorsqu'elle était entrée dans les services policiers, une distance s'était créée entre ses parents et elle, probablement initiée par sa mère qui craignait de retrouver sa fille blessée ou tuée. Le psychologue d'Annie avait émis l'hypothèse que sa mère avait cherché inconsciemment à se détacher tranquillement d'elle, de peur de vivre un deuil ravageur si sa fille devait un jour trouver la mort dans le cadre de son travail. Pour elle, il valait peut-être mieux un détachement graduel et contrôlé, qu'un détachement violent, imposé et définitif.

La petite famille se réunissait donc une fois par mois, pour un souper familial au cours duquel ils parlaient de la pluie et du beau temps, évitant à tout prix de parler du travail d'Annie.

Tout en observant Pierre travailler, cette dernière se dit que ses parents l'auraient aimé si elle le leur avait présenté à titre de nouvel amoureux. Son père aurait apprécié la savoir sous la «protection» d'un gaillard aussi costaud, aussi solide, capable de maîtriser les folies de sa fille. De son côté, sa mère se serait sûrement évanouie devant autant de beauté et de virilité; probablement, même, qu'elle aurait tout de suite imaginé l'apparence parfaite de ses futurs petits-enfants!

- C'est un nouveau style que tu te donnes, le crâne rasé?
- Tu as été longue à t'en rendre compte, lui reprocha Pierre sans lâcher l'écran des yeux.
- Je l'ai remarqué tout de suite, mais je ne voulais pas parler de banalités et ruiner l'ambiance morbide qui régnait sur la scène du crime...
- Si c'est banal, pourquoi en parle-t-on?
- Mais on n'en parle pas, voyons!

Se raclant la gorge, Pierre redonna un ton plus sérieux à leur conversation.

- Il y a un lien évident entre les deux premiers meurtres, à ce que je vois.
- Oui, les deux victimes ont été directement impliquées dans le fameux braquage d'un camion qui transportait les paies de quatre entreprises du centre-ville de Montréal. Tape leurs noms dans Google... Je suis curieuse de voir si un des visages des trois autres complices correspond à notre macchabée de ce matin.
- À vos ordres, boss!

Pierre s'exécuta et tomba sur un vieil article de journal montrant les cinq condamnés pour vol et meurtres. L'histoire remontait à 1995. Malgré la piètre qualité de l'image, les deux enquêteurs reconnurent hors de tout doute le cadavre de l'Île-des-Moulins.

L'article relatait les faits qui avaient valu aux cinq complices une sentence d'emprisonnement de vingt ans. Ils avaient bloqué la route en faisant exploser et tomber un poteau de circulation devant le camion blindé. Deux des complices s'étaient approchés en vitesse, avaient introduit leurs armes de gros calibre à l'intérieur des ailes du camion, dirigées vers l'habitacle, puis avaient tiré plusieurs coups à bout portant. Du coup, les deux gardes furent atteints aux jambes et au bas du corps. Touchés tous deux à l'artère fémorale par au moins un projectile, ils avaient saigné à mort avant que les secours n'arrivent, lesquels furent retardés par le trafic causé par les feux de

circulation qui gisaient au sol.

Simultanément, deux autres complices avaient fait sauter les serrures des portes arrière du fourgon blindé. Ceci fait, les cinq se rassemblaient pour vider le chargement et mettre la main sur plusieurs sacs d'argent liquide, totalisant plus de six cent mille dollars.

Alarmés par les sirènes annonçant l'arrivée des policiers, ils avaient agrippé une passante cachée derrière une voiture pour qu'elle leur serve d'otage. La femme fut retrouvée à quelques kilomètres de là, inconsciente et recouverte d'ecchymoses; les voleurs l'avaient balancée hors du véhicule en marche, juste avant d'embarquer sur l'autoroute.

C'est grâce à un hélicoptère de la police de Montréal et à l'efficacité des services de police de la banlieue nord, lorsqu'ils furent appelés à établir divers barrages routiers, que les criminels purent être appréhendés, jugés et envoyés en prison.

Fait surprenant, ces derniers avaient eu le temps de planquer leur butin quelque part, entre le moment où ils avaient «relâché» l'otage et celui où l'hélicoptère les avait identifiés et suivis. À ce jour, on ne savait toujours pas où se trouvait le magot ni lequel des cinq l'avait caché.

– Visiblement, le meurtrier fait systématiquement disparaître les cinq lascars reliés à cette affaire, commenta Annie.

– Oui. Mais peut-être n'en fera-t-il disparaître que quatre...

– Tu crois qu'un des cinq cherche à éliminer les autres pour conserver l'argent pour lui seul?

– Comme ils ont déjà tué dans le passé, je ne vois pas pourquoi ils s'en priveraient maintenant. À l'époque, c'était pour mettre la main sur cent vingt-cinq mille dollars chacun. Alors s'il n'en reste qu'un...

– Ça fait un beau magot, en effet. Même aujourd'hui, malgré la hausse du coût de la vie.

– Mais il ne faut pas non plus mettre de côté la thèse de la vengeance, avisa Pierre. Les deux gardes assassinés ont nécessairement des familles.

– Ça pourrait aussi venir du côté de l'otage qu'ils ont balancé du véhicule.

– Oui...

Annie quitta l'ordinateur des yeux et saisit la craie blanche sur le rebord du vieux tableau vert qui occupait le mur nord du bureau de Pierre. Ce dernier avait tenu mordicus à conserver cette vieilleries pour y afficher les indices et les pistes qu'il amassait sur les crimes dont il avait la responsabilité. Il aimait le son de la craie sur l'ardoise, tout autant qu'il aimait laver le tableau avec un linge mouillé lorsque l'affaire était réglée. Cela lui apportait une certaine satisfaction.

Annie y inscrivit rapidement tous les noms des suspects ainsi que leurs motifs probables.

– Tu peux me trouver le nom des deux complices encore vivants? demanda-t-elle.

– Donne-moi quelques secondes... Voilà! Oh... Intéressant...

– Quoi? Quoi?

– Charles et Ludovick Cousineau.

– Des frères?

– Bingo!

– Si les deux frères sont responsables des trois meurtres, il est possible que les assassinats s'arrêtent tout de suite, supposa Annie.

– Oui, je le crois aussi. Mais quelle belle combine! En utilisant les cartes à jouer, ils nous laissent supposer qu'on a affaire à un seul meurtrier, alors qu'en fait, ils se partagent le boulot!

– L'un peut même servir d'alibi à l'autre!

– On ne peut écarter l'hypothèse de la vengeance, mais je pense qu'on tient un filon intéressant, annonça Pierre en se massant les mains.

– Consulte la base de données du Centre de renseignements policiers du Québec pour savoir où sont domiciliés les deux frères.

– À vos ordres, boss!

Le clavier cliqueta sous les doigts agiles de Pierre, et les cinq dossiers des coupables du vol du camion blindé se superposèrent à l'écran.

– Les trois victimes ont été tuées à Montréal, à Laval et ici. En ce qui concerne les deux autres... Il y en a un qui court dans la nature alors que l'autre habite Mascouche, pas très loin d'ici, sur le bord de la rivière du même nom.

– Qu'est-ce que tu veux dire par courir dans la nature? interrogea Annie.

– Il est introuvable. Le domicile qu'il devait habiter n'a jamais servi à cette fin. Depuis sa sortie de prison, il ne s'est jamais présenté à son agent de probation.

– Et sa sortie remonte à...

– Cinq semaines et trois jours, précisa Pierre, comme les quatre autres, d'ailleurs.

– Cinq semaines en liberté... Disparu des écrans radars... Ça sent le suspect numéro un... Qu'est-ce que tu en penses?

– J'en pense qu'on devrait noter ces nouvelles pistes sur le site et qu'on devrait rendre une petite visite au frère qui habite Mascouche.

– Tu sais comme moi qu'on ne détient aucune preuve, que des suppositions.

– Absolument, mais le but de l'opération n'est pas de l'accuser...

– Tu songes à lui proposer notre protection? devina Annie.

– Exact! C'est à une quinzaine de minutes d'ici. En route!

La Place Beauvillage se résumait en un rond-point construit dans une pointe de terre partiellement encerclée par la rivière Mascouche<sup>2</sup>. Dans la ville, cette dernière était reconnue pour le nombre impressionnant de méandres qui la caractérisaient, comme si elle désirait prendre son temps et emprunter le chemin le plus long possible avant de déverser ses eaux dans la rivière des Mille-Isles. Vue du ciel, elle ressemblait à une trace laissée par un serpent se tortillant à travers la région. Ainsi, en circulant sur une route rectiligne, il était parfois possible de la croiser plusieurs fois.

Arrivés à destination, les deux détectives stationnèrent l'autopatrouille directement devant la maison. Pierre était convaincu que la vue d'une voiture de police saurait préparer le terrain à l'entrevue qui suivrait. Une certaine nervosité s'installait alors chez les coupables, et des informations sortaient plus facilement par inadvertance.

Ils prirent tous deux leur temps pour sortir du véhicule, puis scrutèrent les alentours. La maison qui les intéressait était la moins luxueuse du rond-point. Elle était tout de même grande, très vitrée, et offrait une façade de briques pâles qui contrastait avec les petits conifères vert forêt plantés en un bel aménagement paysager.

De chaque côté, on pouvait apercevoir de grands arbres matures, principalement des érables et des bouleaux jaunes, qui bordaient la rivière. Étant donné la couleur brunâtre de l'eau coulant au fond de la cour, son aspect agissait comme la meilleure des clôtures pour repousser les curieux ou les jeunes qui auraient voulu accéder au terrain par ce côté.

Du haut des airs, à ce même endroit, la rivière dessinait plusieurs grands «s» dans le paysage mascouchois. Le rond-point se nichait justement dans un des creux de ses innombrables «s».

Annie et Pierre s'approchèrent lentement de la porte tout en s'assurant d'être vus par les voisins, ce qui avait habituellement pour effet d'augmenter la pression sur le suspect. Celui-ci vint répondre lui-même à la porte et lorsqu'il aperçut ses visiteurs, il pencha la tête en soupirant avant de se mettre à grogner:

– Quoi encore?

– Bien le bonjour à vous aussi! ironisa Annie en s'étirant le cou pour jeter un rapide coup d'œil à l'intérieur.

– Pourquoi «encore»? demanda Pierre sans le saluer.

– La Sûreté du Québec est déjà venue me questionner la semaine dernière, et mon agent de probation me sermonne tous les jours depuis que deux de mes anciens acolytes sont morts.

– Nous en sommes à trois, précisa l'agent, puisque la nuit dernière, Marc Lefebvre a été assassiné à Terrebonne. On l'a découvert ce matin.

– On dirait bien que le tueur se rapproche de chez vous, signifia Pierre.

---

2 (Maison fictive, mais rond-point existant); CGE: 45°45'25,12"N / 73°35'57,84"O

Charles sembla réfléchir un instant, l'air quelque peu troublé.

– Vous êtes venus m'arrêter? demanda-t-il enfin.

– Non, plutôt vous prévenir, vous protéger...

– Je n'ai pas besoin de protection.

– C'est sûrement ce que les trois autres ont aussi pensé.

– Peut-être n'avez-vous pas peur parce que vous ou votre frère êtes mêlés à tout ça... glissa Annie en douce.

– Et pourquoi je tuerais mes amis, au juste?

– Oh... je peux penser à six cent mille bonnes raisons...

– Très drôle! ronchonna Charles. Il y a déjà vingt ans que ce magot a disparu!

– Facile à dire, répliqua Pierre. Vous habitez une maison plutôt luxueuse...

– C'est la maison de ma sœur; elle est chirurgienne. Vous pouvez vérifier auprès de mon agent de probation.

– Pourquoi ne pourrions-nous pas confirmer directement avec votre sœur?

– Elle est à Toronto pour un séminaire. Elle ne revient que dans cinq jours.

– Donc, cette maison n'est pas à vous. Rien ne vous empêche d'aller récupérer le magot plus tard.

Laissant entendre un grand éclat de rire, l'ex-détenu appuya les deux poings sur les hanches puis regarda tour à tour ses interlocuteurs, non sans détailler la taille impressionnante de Pierre: bien campé sur deux jambes visiblement musclées à travers son jean, la largeur d'épaules de celui-ci achevait de lui donner l'allure d'un joueur de football américain. Jugeant préférable d'éviter les insultes ou la bagarre, Charles déclara enfin:

– Il y a vingt ans, lorsque nous avons commis le vol, Moreau est débarqué trente secondes de la voiture pour laisser le magot dans le coffre d'une voiture stationnée, dans laquelle se trouvait un ami de sa connaissance, mais que le reste d'entre nous ne connaissait pas.

– C'était risqué, non? Vous auriez pu ne jamais revoir cet argent.

– Nous avions chacun un ami qui surveillait la maison de Moreau. S'il nous entourloupait, sa femme et son fils allaient payer le prix de sa trahison.

– Charmantes, vos amitiés! commenta Annie.

– Comme nous nous sommes fait prendre la main dans le sac et que nous avons écopé de vingt ans, l'argent a eu le temps de disparaître cent fois!

– Et qu'en est-il de vos petits «amis» qui surveillaient la famille de Moreau?

– D'après ce qu'ils nous ont dit, ils ont tout laissé tomber lorsque nous avons été pris.

– Mais dans les faits...

– J'imagine qu'ils se sont séparé le magot entre eux et qu'ils l'ont dilapidé dans le temps de le dire. Que vouliez-vous que nous fassions, vingt ans après? Nous ne savons pas où se trouvent nos anciens amis et la famille de Moreau ne semble pas avoir touché un seul sou de notre butin. Même qu'ils vivent plutôt misérablement.

– Alors, votre frère et vous avez décidé de vous venger sur vos anciens complices, si je comprends bien? hasarda Pierre.

– Pourquoi je ferais ça? Ça ne me rapporterait rien du tout, sinon une peine de prison encore plus longue!

Annie et Pierre échangèrent un regard et maintinrent le contact visuel, histoire de faire croire au suspect qu'ils communiquaient entre eux.

– Donc, conclut Annie, si ce n'est pas vous qui tuez vos ex-acolytes, vous êtes l'un des deux prochains sur la liste. Le tueur est méthodique; il tue du sud vers le nord. D'abord Montréal, puis Laval, le sud de Terrebonne... Selon toute vraisemblance, Mascouche devrait être sa prochaine étape.

– Nous allons donc vous fournir une protection policière jusqu'à nouvel ordre, avisa Pierre.

– Vous n'êtes pas sérieux! s'indigna Charles.

– J'ai l'air de plaisanter? rétorqua Pierre.

– Vous n'avez pas le droit de m'imposer votre protection!

– Pas à l'intérieur de votre domicile, c'est vrai, mais une autopatrouille a entièrement le droit de se stationner devant la maison, sur la voie publique. Nous pourrions ainsi tous dormir tranquilles.

– Mais c'est pas vrai! s'exclama le principal concerné, découragé à l'idée de vivre avec une présence policière aussi près de chez lui.



- Autre chose, continua Pierre, il semble que nous ayons perdu la trace de votre frère.
- Ouais, ça lui ressemble, maugréa l'autre.
- Vous avez une idée de l'endroit où il peut se trouver?
- Absolument aucune. Ce n'est pas parce qu'on est frères qu'on est proches.
- Vous avez quand même commis un vol assez spectaculaire ensemble. Cela exigeait un minimum de confiance entre vous deux.
- Ne me faites pas rire! La confiance tenait au fait que nous dépendions les uns des autres pour réussir notre plan. Après avoir récupéré notre part, nous serions partis chacun de notre côté.
- Vous n'avez vraiment aucune idée, même vague? insista Annie.
- Écoutez, nous avons passé les vingt dernières années en dedans. Je ne peux pas vous parler de ses habitudes de vie, de son agenda quotidien, ni même du lieu où il est parti à sa sortie de tôle; pour une histoire de paperasse administrative, nous n'avons pas été libérés le même jour.
- Bon. Si jamais quelque chose vous revient, faites-nous aussitôt signe, ordonna Pierre en lui tendant une carte.
- En attendant, vous pourrez dormir en toute sécurité grâce à nos agents qui veilleront sur vous.
- Et est-ce qu'ils vont m'accompagner chez mon agent de probation demain matin? Pour éviter le trafic, je quitte à 6h30, se moqua Charles. Ils seraient bien aimables de me fournir le café à mon départ.
- Je leur en ferai mention, rétorqua Annie en se retournant pour partir.
- Charles claqua la porte avec fracas, ce qui ne manqua pas d'arracher un sourire à la détective, fière d'avoir perturbé sa journée.
- Je crois qu'il va penser à nous pour un bon bout de temps, lança-t-elle à son collègue.
- Oui, tu l'as touché droit au cœur, comme tous les hommes de ton entourage, d'ailleurs...

En guise de réplique, Annie lui décocha un coup de poing affectueux sur l'épaule. Ce faisant, elle fut surprise de le voir grimacer, lui qui avait tout du rempart indestructible qu'aucune blessure n'atteint. Sans doute avait-il feint la douleur pour se moquer d'elle.

– Pourquoi tu me fais des bobos? déclama-t-il d'une voix enfantine, ce qui provoqua un grand rire franc chez Annie.

Dès qu'ils entrèrent dans leur véhicule, Pierre demanda une voiture avec deux patrouilleurs pour «surveiller» les activités louches autour de la maison qu'occupait Charles Cousineau.

En démarrant, il remarqua que de la fenêtre du deuxième, le suspect les observait. Il n'aurait su déterminer le sens de son regard et de son expression; de la peur? Du défi? Du doute? Quant à Annie, elle suivait son regard. Ils n'en étaient qu'au début de cette histoire.

## Quatre de cœur

Le lendemain matin, avant de rentrer au bureau, Pierre décida de passer par la résidence de Charles Cousineau. Une fois sur place, il gara son véhicule derrière l'auto-patrouille et sortit pour s'adresser au conducteur.

- Salut, Jean.
- Bon matin, Pierre.
- S'lut, dit le deuxième en s'étirant sur son siège placé en position allongée.
- Il est déjà revenu de son rendez-vous avec son agent correctionnel?
- Rendez-vous? s'étonna Jean Goyer. Quel rendez-vous?

Alerté, Pierre se précipita vers la porte de la demeure et y cogna vigoureusement. Surpris de sa réaction, ses collègues le rejoignirent rapidement. Après avoir actionné la sonnette à plusieurs reprises et insisté en frappant à nouveau à la porte, Pierre ordonna:

- Allez voir par l'arrière!

Sans tarder, les deux policiers s'exécutèrent en plaçant la main sur leur arme, toujours dans leur étui. Si la porte avait été ouverte, Pierre aurait pu voir quelques pièces de la maison, mais hélas, ce n'était pas le cas. Quant aux fenêtres, il lui aurait fallu un escabeau pour voir à travers.

Il abandonna la porte et rejoignit ses collègues dans la cour arrière. Les deux avaient le nez collé à la porte-patio, les mains encadrant leur visage pour éviter les reflets qui auraient pu gêner leur vue.

– Il s'est peut-être simplement sauvé par l'arrière pour ensuite franchir la rivière, avança Jean. Ou bien il a traversé les cours des voisins jusqu'à ce qu'il atteigne la rue transversale.

- Peut-être. Viens, suis-moi.

Pierre se posta sous une des trois fenêtres arrière et s'appuya au mur, les deux mains jointes pour faire la courte échelle à Jean. Sans attendre, celui-ci plaça son pied dans les mains de son supérieur et se hissa au bord de la fenêtre.

- Non, rien, dit-il. C'est un bureau, avec bibliothèque, armoires et ordinateur. Je ne vois personne.
- Allons à la suivante.

La fenêtre étant légèrement plus haute que la précédente, l'autre patrouilleur vint au renfort de Pierre pour soulever les pieds de Jean jusqu'à la hauteur de leur sternum.

- Oh merde!
- Quoi? s'enquit Pierre.
- On a un individu au plancher, dans une marre de sang.

Une fois Jean au sol, les trois se précipitèrent vers leur voiture; Jean Goyer pour appeler au poste, et Pierre pour contacter Annie.

– L'ambulance et les techniciens d'identité judiciaire s'en viennent, annonça Goyer. Le patron contacte la SQ et j'imagine que l'agent qui se trouvait sur place hier se pointera. J'y crois pas: juste sous notre nez!

– Et aucune trace d'effraction, précisa Pierre. Annie devrait arriver sous peu avec le mandat qui nous permettra d'entrer dans la maison.

- Mais par où est entré l'assassin? questionna Jean.
- L'individu a un frère aussi tordu que lui, l'informa Pierre. Si c'est lui le meurtrier, il l'a probablement simplement laissé entrer.
- Son propre frère! Tu es sérieux?
- Oui et non. Je n'écarte aucune possibilité.

Tous les intervenants dépêchés sur place arrivèrent sensiblement en même temps. Le mandat en main, An-



nie bondit de son véhicule et s'avança jusqu'à son partenaire.

– Qu'est-ce que tu faisais ici? l'interrogea-t-elle.

– Appelle ça une intuition, si tu veux. Avec une seule voiture placée devant, les trois autres flancs de la maison étaient sans surveillance. J'étais donc venu proposer à nos agents de se placer autrement pour pouvoir surveiller ce qui se passe entre les maisons, mais il était déjà trop tard.

– Merde! Et le seul qui reste est le frère en cavale! Par où est-il entré?

– Je l'ignore. Aucune trace d'entrée par effraction.

– Évidemment, si c'est son frère... Allez, on entre.

Annie était arrivée avec un serrurier de sa connaissance qui avait utilisé un passe-partout pour ouvrir la porte pendant qu'elle discutait avec Pierre. Immédiatement, le technicien photographia la porte, la serrure, le sol et les murs, advenant qu'une trace de sang ou de boue leur fournisse un indice quelconque. Lorsqu'il eut terminé de mitrailler l'entrée, Annie le contourna pour se précipiter directement vers la chambre où le mort gisait.

– Vous êtes déjà venue ici? s'étonna le technicien.

– Pierre m'a dit que le corps se trouvait dans la chambre, et hier, lorsque nous sommes venus, j'ai jeté un coup d'œil rapide à l'intérieur. J'avais remarqué le lit.

– Wow! s'exclama le technicien en prenant des photos du cadavre. Exactement comme les autres.

Le corps était étendu au sol, le long du lit, dans une flaque de sang, avec, sur le muscle cardiaque, le quatre de cœur troué d'une balle. Aucun signe de lutte. Le cadavre était aussi bien disposé que dans un cercueil.

– Avec tout ce sang, commenta Jean, on l'a sûrement tué ici même.

– Ben voyons, le contredit son partenaire Jonathan, on aurait entendu le coup.

– À moins que le meurtrier ait utilisé un silencieux, supposa Annie.

– Ça ne fait aucun doute, valida Pierre, sauf si à un quelconque moment, vous avez quitté votre poste.

– Je suis allé chercher du café avec la voiture durant la nuit, confia Jonathan, mais j'ai laissé Jean ici.

– Je n'ai jamais quitté le site, Pierre, confirma Jean Goyer, je t'assure.

– Je n'en doute pas, mais comme vous le savez, je vérifie toujours tout.

– De toute façon, ça fait juste un autre salaud de moins dans la ville, laissa entendre Goyer.

Un peu surpris de ce commentaire, Annie et Pierre se tournèrent vers lui.

– Ben quoi? se défendit-il. C'est pas vrai?

– Pierre! Annie! hurla le technicien en identité judiciaire. Venez voir!

Le loquet d'une des deux portes arrière avait été collé de telle sorte que de l'intérieur, la porte pouvait sembler barrée, alors qu'en fait, elle n'était que fermée.

– Quelqu'un s'est introduit ici au préalable pour coller la barrure.

– Ce qui confirme que Charles connaissait son assassin, déduisit Annie. Il n'aurait pas laissé un inconnu errer dans sa maison jusqu'à cette porte.

– À moins que quelqu'un l'ait surveillé longtemps en attendant qu'il ouvre cette porte, proposa Jean. Il y a plein d'arbres sur le bord de la rivière, là-bas, derrière lesquels un observateur aurait pu se cacher.

– Allons jeter un coup d'œil, fit Annie en ouvrant le chemin.

Au bord de l'eau, la boue avait été râtelée, probablement pour effacer toute trace de pas. Sur l'autre rive, à une vingtaine de mètres, un canot gonflable reposait, comme pour les narguer, avec une rame et un râteau appuyés de chaque côté.

– Tu paries combien qu'on ne trouvera aucune trace de notre meurtrier, même sur son canot? lança Annie.

– Je ne parie pas, car ça ne lui ressemble pas, murmura Pierre. Il n'a jamais rien laissé derrière lui.

– Peut-être a-t-il été surpris par quelqu'un?

– Ou bien il n'a plus besoin de se cacher, puisqu'il a terminé sa série de meurtres...

– Tu penses aussi que c'est son frère? demanda Annie.

– Qui d’autre? Pour l’instant, c’est notre seule piste valable, et la plus vraisemblable. Je reste ouvert à l’idée qu’il puisse s’agir d’une vengeance de la part d’une des familles des victimes, mais je reste sceptique là-dessus.

– Pourquoi?

– Ces gens-là ne sont pas des meurtriers ni des criminels. Celui qui nous mène en bateau, sans vouloir faire de mauvais jeu de mots, est un pro, quelqu’un qui connaît nos méthodes et qui sait comment s’en tirer sans laisser de trace...

– Notre suspect numéro un est définitivement le frère, approuva Annie. Sans compter qu’il a eu vingt ans pour préparer son coup.

– Jean, peux-tu aller de l’autre côté de la rivière? demanda Pierre. Je veux savoir ce qui s’y trouve et qui y habite; interroge les habitants tout le long de la rive pour vérifier si quelqu’un a entrevu un individu avec un bateau gonflable, ou simplement un homme louche qui aurait rôdé hier soir, cette nuit ou les jours précédents.

Jean appela Jonathan et les deux quittèrent le site à bord de leur véhicule pour se rendre au pont le plus proche, d’où ils pourraient franchir la rivière.

– Si on allait voir le médecin légiste? proposa Annie.

– Le corps n’est même pas encore parti!

– Pour obtenir des renseignements sur notre cadavre d’hier, idiot!

Fidèle à ses habitudes, Annie termina sa phrase en donnant un coup de poing sur l’épaule de Pierre.

\*\*\*

Sur la rue Parthenais, à Montréal, derrière une enceinte clôturée, trône un immeuble de trente étages à la façade complètement vitrée. Il s’agit de l’édifice Wilfrid-Derome, nommé ainsi en l’honneur du criminaliste responsable de sa fondation. C’est sous ce toit qu’est abrité le laboratoire des sciences judiciaires et de médecine légale du Québec<sup>3</sup>.

Dans une pièce immense et éclairée, les deux détectives enfilèrent un masque de chirurgien et des gants avant de s’avancer vers la table sur laquelle reposait le corps du trois de cœur, alias...

– Marc Lefebvre, annonça le médecin légiste après les avoir salués. Assassiné à Terrebonne, dans un ponton de l’Île-des-Moulins. Cause de la mort: une balle en plein cœur, du 9 mm. Très propre, très centré, presque chirurgicalement!

– À bout portant?

– Peut-être à un mètre de distance.

– Des empreintes digitales sur la carte?

– Aucune. Rien sur le corps, ni sous les ongles, aucun hématome, aucune trace de lutte... Ce gars-là a été tué par un fantôme.

– Est-ce qu’il a pu être forcé à prendre position avant son assassinat?

– Peut-être sous la menace d’une arme, mais pas physiquement; il n’y a aucune trace de lutte. Si quelqu’un l’a placé, il s’est complètement laissé faire.

– S’il était le seul cadavre, pensa Annie à voix haute, on aurait pu croire à un suicide camouflé avec l’aide d’un ami, mais comme c’est le troisième d’une série de quatre...

– Pour l’instant... dit Pierre.

– Mais j’ai trouvé pourquoi il s’est laissé faire, déclara le légiste.

– Tu ne pouvais pas le dire plus tôt, Greg? râla Annie.

Grégory Turcotte lui sourit franchement en remplaçant d’un coup de tête la mèche qui descendait devant ses yeux. En relevant son visage, l’éclairage mit en évidence les taches de rousseur qui parsemaient les côtés de son nez.

---

3 CGE: 45°31’42,47’’N / 73°33’10,85’’O

- Il faut savoir garder un peu le sens du spectacle, non?
- Allez, dit Annie, plus sérieuse, viens-en au fait.
- Regardez ici, commença Grégory en retournant le cadavre sur le côté pour exhiber son postérieur.
- Je ne vois rien, dit Pierre.
- Regardez de plus près...

Les deux enquêteurs échangèrent un regard, l'air de se demander si le médecin légiste ne se moquait pas d'eux en leur demandant de s'approcher de l'arrière-train du cadavre. Allait-il éclater de rire après qu'ils se soient exécutés? Qui sait quel genre d'humour pouvait exercer un découpeur de cadavres? Néanmoins, ils obéirent.

- Mais oui... Il y a une petite rougeur sur la fesse droite, remarqua Pierre.
- Exact, et au centre?
- Un point rouge, très discret.
- Bingo! Votre tueur anesthésie ses victimes avant de les placer et de les tuer. Ensuite, il place sa balle sur le cœur avec une exactitude psychotique.
- Exactitude psychotique? répéta Annie. C'est du jargon de médecin légiste, ça?
- J'ai refait les tests sanguins, continua Grégory en faisant fi de la question. Et j'ai trouvé des traces de rocuronium. C'est un anesthésiant de la famille chimique des aminostéroïdes. Du curare, en fait, qui agit en moins de quatre-vingt-dix secondes pour une durée d'action variant entre trente et quarante minutes. Avant même l'arrivée des Européens, les habitants de la jungle amazonienne s'en servaient pour chasser.
- Du rocuronium, tu dis? Mais où est-ce qu'on peut se procurer ça, de nos jours? interrogea Annie.
- À ma connaissance, les zoos s'en servent aujourd'hui pour anesthésier leurs animaux dangereux avant de les opérer. Ça se place très facilement dans une seringue ou une fléchette pour atteindre une cible à distance.
- On devrait donc explorer cette piste, j'imagine? rétorqua Pierre.
- Et par Internet, on peut s'en procurer? chercha à savoir Annie.
- On peut se procurer de tout sur Internet, sourit Greg tout en affichant un air malicieux.

Puis la conversation fut interrompue par la sonnerie du téléphone portable de Pierre. Dès qu'elle reconnut la chanson-thème du film *Mission Impossible*, Annie ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

- Je t'écoute, se contenta de répondre Pierre à son interlocuteur.

Et c'est exactement ce qu'il fit, car hormis le «merci» qu'il prononça à la toute fin, aucun mot ne sortit de sa bouche.

- Alors? s'enquit Annie après qu'il eut raccroché.
- De l'autre côté de la rivière, il n'y a aucune habitation; on n'y trouve que la cour arrière d'un vendeur de pièces d'autos usagées et l'espace occupe toute la superficie derrière le rond-point du «quatre de cœur». Personne n'a remarqué quoi que ce soit de louche.
- C'est à croire que la victime s'est mise dans la situation parfaite pour faciliter la tâche au tueur!
- Vous avez vérifié si les deux autres cadavres portaient aussi cette marque à la fesse? demanda Pierre en se retournant vers le médecin légiste.
- Euh... Non, mais je vais m'en occuper tout de suite. Je pourrai vous informer de mes trouvailles lorsque vous viendrez pour le corps qui a été découvert ce matin.
- Très bien, merci.

Annie s'avança pour baiser la joue de Greg, ce que Pierre trouva légèrement déplacé, allant même jusqu'à éprouver une once de jalousie. Par la suite, ils quittèrent la rue Parthenais pour retourner au poste.

Systématiquement, Pierre se plaça à l'ordinateur pour effectuer des recherches sur l'Internet alors qu'Annie se saisit du téléphone pour appeler les zoos québécois. Pierre avait toujours été très à l'aise avec les ordinateurs, et d'une redoutable efficacité lorsqu'il s'agissait de retracer des transactions. De son côté, Annie préférait de loin le contact direct avec les gens. Elle considérait comme un avantage non négligeable d'entendre le ton de ses interlocuteurs, leurs hésitations, leurs bafouillages et leur assurance. Au bout d'une heure, fidèles à leurs habitudes,

ils s'arrêtèrent et échangèrent leurs trouvailles respectives.

– Je n'ai rien de tangible, avoua Pierre. On trouve du curare ou du rocuronium facilement sur Internet, mais uniquement sur des sites étrangers. Il m'est beaucoup plus difficile d'obtenir une liste de leurs clients... En dehors du sol québécois, aucun mandat n'est admissible pour les obliger à nous transmettre l'information. J'ai beau essayer de pirater les dossiers où ils gardent leurs transactions, je n'arrive à rien. Si nous avions un suspect, il me serait facile de vérifier si son ordinateur a visité ces sites...

– De mon côté, j'ai éliminé les zoos et les aquariums d'à peu près partout au Québec. Nous avons de la chance; il n'y en a qu'un qui utilise le rocuronium comme anesthésiant.

– On a le temps de s'y rendre avant la fermeture?

– Oui.

\*\*\*

Le Parc Safari accueillait les visiteurs depuis la mi-mai, soit depuis six semaines. Comme l'été débutait et que l'école était terminée, les enfants représentaient plus de la moitié de la clientèle.

Pierre et Annie se rendirent directement au pavillon où l'on pouvait observer des animaux en convalescence ou des nouveau-nés à travers des vitres épaisses. C'était nécessairement là que se trouvaient les anesthésiants. En présentant leur plaque, ils furent accueillis derrière les portes, dans l'espace habituellement réservé aux employés du zoo.

Ils furent par la suite présentés au chirurgien qui sortait justement de la salle d'opération. Ce dernier passa sans les voir, se servit un grand verre d'eau qu'il avala d'une traite, puis se laissa tomber lourdement sur une chaise, visiblement exténué. Annie s'approcha la première, s'assit sur la chaise voisine et compatit:

– Ça a été une opération difficile?

Le médecin leva les yeux vers elle. Annie lui offrit un demi-sourire charmeur en replaçant sa mèche de cheveux derrière son oreille. Comme toujours, le regard des hommes changeait automatiquement en sa présence.

– Oui, vraiment, répondit-il enfin. Vous n'avez aucune idée du poids des organes internes d'un rhinocéros! Imaginez extraire une tumeur des intestins d'un animal dont l'estomac pèse vingt kilos à lui seul! Et maintenant, imaginez le poids des trente mètres d'intestin!

– C'est une opération délicate, je présume?

– Pas vraiment. C'est comme passer un fil dans le trou d'une aiguille grosse comme le poing! Les organes étant plus gros, l'ablation est facile, mais déplacer tous ces organes gigantesques...

– J'imagine les éléphants!

– Vous n'avez pas idée!

– Et vous les anesthésiez comment, ces mastodontes?

– Ça dépend de la docilité des animaux. Les zèbres, les girafes, les éléphants et les chameaux se laissent emmener facilement jusqu'ici. Il est donc facile de les endormir ensuite. Dans le cas des prédateurs ou des animaux plus craintifs ou dangereux, on utilise des fléchettes avec une dose bien calculée de rocuronium. Ensuite, une fois qu'ils sont installés sur la table d'opération, on utilise...

– Et ce rocuronium, l'interrompit Annie, vous vous le procurez comment?

– Je ne sais pas, c'est Raphaël qui s'en occupe.

– Merci, docteur, fit Annie en se levant.

– Mais il y a encore bien des choses à dire sur le sujet, l'arrêta le médecin en la retenant par la main. Vous verrez que c'est fascinant!

Annie ouvrit sa veste pour que l'homme remarque son badge et son 9 millimètres sous son bras.

– Je suis désolée, docteur, mais le devoir m'appelle. Merci de votre aide.

Alors qu'elle s'éloignait en compagnie de Pierre, ce dernier lui glissa à l'oreille:

– C'est incroyable à quel point ça marche à tous les coups.

- Efficacité, efficacité et efficacité, que je dis toujours.
- Hé! C'est MA phrase!

L'employée qui leur avait ouvert la porte plus tôt fut sollicitée à nouveau pour les conduire jusqu'à Raphaël.

– Par ici, leur indiqua-t-elle en ouvrant le chemin.

– Qui est Raphaël, au juste?

– Raphaël Poupart, c'est notre magasinier. Il fait les achats de nourriture, de suppléments vitaminés, d'instruments chirurgicaux...

– D'anesthésiants, aussi?

– Assurément.

Le trio entra dans une bâtisse qui tenait lieu d'entrepôt. Des boîtes s'entassaient du sol au plafond, le contenu bien identifié sur chacune. Elles étaient placées par catégorie: nourriture pour carnivores (dans la partie réfrigérée), herbivores et omnivores; on trouvait aussi des souris et des rats en cage pour nourrir les différents reptiles, de même que des médicaments, des vitamines, des instruments d'entretien... bref, tout ce qu'il fallait pour entretenir un zoo.

– Raphaël, la police voudrait te poser des questions, lança la jeune femme.

Après que l'homme eut échappé la cage de rats qu'il transportait, le couvercle s'ouvrit partiellement et trois rats s'en échappèrent.

– Merde, merde, merde, merde, merde! s'écria-t-il en même temps qu'il en rattrapait un d'une main et qu'il refermait la cage de l'autre.

Annie bondit en vitesse et attrapa un rat blanc et brun qui tentait de se réfugier entre deux caisses de nourriture, pendant que l'employée qui les avait guidés reculait, visiblement intimidée par ces bêtes. Raphaël, qui parvint à coincer le troisième évadé entre ses bottes et le coin du mur, le récupéra délicatement puis déposa les deux rongeurs dans leur cage. Ceci fait, il s'avança timidement vers Annie pour récupérer le troisième.

– Vous savez, plaisanta celle-ci, ça fait partie de ma tâche de rattraper les évadés de prison.

– Ou... oui, balbutia Raphaël, j'imagine... En tout cas, merci.

Il réunit le dernier rat avec ses compères et revint vers les policiers en évitant tout contact visuel prolongé avec eux. Les deux détectives échangèrent un regard, tant pour confirmer que l'un et l'autre s'étaient rendu compte du malaise de l'employé que pour ajouter de la pression sur ce dernier, pression qui augmenta lorsque Pierre congédia leur guide avec courtoisie.

– Alors, commença Annie sans autre préambule, si on oubliait les rats pour discuter au sujet du rocuronium?

L'effet fut instantané; le corps de Raphaël se raidit légèrement, pendant qu'une de ses mains trouva refuge dans une poche de son jean et que l'autre lui massait la nuque.

– J'en ai par ici, finit-il par dire en pointant dans une direction.

– Je ne suis pas réellement intéressée par celui que tu as ici, mais par celui qui manque.

– Celui qui manque? répéta le magasinier en feignant mal la surprise. De même, le sang lui affluait au visage.

– Oui. Celui qui a disparu, répliqua Pierre d'une voix qui se voulait grave et impressionnante.

– Je ne sais pas de quoi vous...

– Et si je te dis qu'on a la preuve que le rocuronium manquant a servi pour assassiner au moins une personne, probablement quatre, est-ce que tu vas continuer à nous raconter des bobards?

– Je... Non, je...

– Allons, Raphaël, prononça doucement Annie d'une voix mielleuse, tu voudrais vraiment continuer à mal cacher ce que tu sais? Juste à voir tes réactions, on se doute tous les deux que tu es mêlé à cette histoire. Tu voudrais qu'on fouille tes registres, que nous informions tes patrons et qu'on te suspecte pour les quatre meurtres?

– Non, non, je n’ai tué personne! se défendit Raphaël en reculant tout en agitant ses mains devant lui en un geste de déni. Je ne comprends même pas! Même si elles peuvent endormir un tigre, ces doses ne sont pas assez fortes pour tuer quelqu’un!

– Alors à moins que tu sois le meurtrier, poursuivit Pierre, nous aider ne peut qu’améliorer ton sort...

– J’ai... J’ai vendu quelques doses...

– À qui?

– Je ne sais pas.

– Tu dois certainement avoir un nom, même s’il s’agit d’un faux, ou du moins, une description physique...

– Non, il... Je ne l’ai pas vu.

– Dans ce cas, explique-nous comment s’est passée la transaction.

Raphaël soupira et laissa retomber ses épaules. Il s’avança vers la porte, suivi de près par les deux détectives.

– Un jeune garçon est sorti du bois, là, dit-il en pointant quelques conifères bien touffus <sup>4</sup>.

– Jeune comment?

– Je ne sais pas, moi, peut-être huit ou neuf ans.

– Et ensuite?

– Il a attiré mon attention, m’a tendu une enveloppe scellée et a attendu. Je l’ai ouverte et à l’intérieur, j’ai trouvé un mot et huit billets de cent dollars.

– Que disait le mot? voulut savoir Pierre.

– Que si je remettais treize doses de rocuronium pour tigre au garçon, j’en recevrais autant dans une deuxième enveloppe.

– C’était très tentant, j’imagine.

– Trop, oui... J’ai... préparé treize doses dans des seringues et les ai placées dans une caisse que le jeune a rapportée près des arbres, là-bas. Mais il m’était impossible de voir qui s’y cachait. Puis, le garçon a sauté de joie et a couru en gambadant vers moi pour me donner la deuxième enveloppe.

– Tu es donc complice de vol.

– Non, non, je n’ai rien volé! Je me suis servi de l’argent pour rembourser les doses! se défendit Raphaël. Vous pouvez vérifier dans les registres! J’ai fait en sorte qu’on croit que j’avais retourné des flacons douteux et que nous avons été remboursés par le fournisseur. Mais je les ai remboursés avec mon argent! Je vous le jure.

– Ça te laissait quand même un bon profit, j’imagine.

– Assez... Oui...

– Et le jeune garçon, tu peux nous le décrire?

– C’était un blondinet avec un chandail de super-héros. Il avait de grands yeux bleus et des jambes un peu trop longues comparées au reste de son corps.

– Tu lui as parlé?

– Non.

– Pourquoi est-ce qu’il a sauté de joie en remettant la boîte à l’inconnu, d’après toi?

– J’imagine qu’on l’a payé pour sa commission...

– Est-ce que les noms Sylvain Chartrand, Christian Moreau, Marc Lefebvre, Charles et Ludovick Cousineau te disent quelque chose? interrogea Annie.

– Non... Ça devrait?

– À toi de nous le dire.

– Non, non, tous ces noms ne me disent rien. Est-ce que c’est l’un d’eux qui m’aurait acheté le curare?

– Depuis quand est-ce que c’est toi qui poses les questions? objecta Pierre d’une voix sévère.

– Désolé, fit l’autre en abaissant à nouveau les épaules. Est-ce que je suis dans le trouble? Vous allez le dire à mes patrons?

Après avoir échangé un nouveau coup d'œil avec sa partenaire, Pierre se détourna avant d'emprunter lentement le chemin du retour.

– Écoute, je vais te dire, murmura doucement Annie à l'oreille de Raphaël en entourant ses épaules d'un bras. Pour l'instant, mon partenaire et moi, on va tenir ça mort. Même si tu as remboursé les doses, ce que tu as fait n'est pas vraiment légal... Mais si jamais tu repenses à quelque chose, n'importe quoi qui pourrait nous aider à identifier ton acheteur, tu nous appelles à ce numéro. En échange d'un peu d'aide, on pourrait oublier ton impair... On se comprend?

– Oui, sans problème, répondit le jeune homme en prenant la carte qu'Annie lui tendait. Vous me croyez quand même, hein? Je vous ai dit la vérité.

– Je connais bien mon partenaire. À ses yeux, tu es aussi suspect que les autres sur qui nous enquêtons.

– Mais j'ai juste...

– Écoute... Si tu as un tuyau pour nous, ce sera loin de te nuire. Et à l'avenir, tu sauras que si un inconnu t'offre mille six cents dollars pour quelque chose qui n'en vaut pas le dixième, accepter t'attirera des problèmes.

Cela dit, Annie rattrapa Pierre en quelques enjambées souples et rapides.

– Tu le crois? lui demanda-t-elle.

– Oui.

– Moi aussi.

– On a affaire à quelqu'un de très méticuleux.

– Et le bateau soufflé qui a servi à accéder à la propriété du frère Cousineau... on ne pourrait pas partir de là?

– Tu rigoles? L'été débute tout juste; il doit s'en vendre des centaines par jour. Et si ça se trouve, notre meurtrier l'a fait acheter par quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui ne se doutait pas de ce qu'il souhaitait en faire.

Les deux se rendirent à la voiture sans rien ajouter, trop perdus qu'ils étaient dans leur réflexion. Après avoir parcouru la moitié du trajet menant au poste de police, Pierre dit:

– Après avoir autopsié le nouveau corps et vérifié si les deux autres ont également reçu une piqûre, peut-être que le médecin légiste aura du nouveau pour nous demain.

– C'est à espérer. À Greg de nous éblouir!

Pierre ne releva pas la familiarité avec laquelle Annie parlait du médecin légiste, mais la nota mentalement. Bien entendu, sa coéquipière et lui ne formaient pas un couple, mais ils étaient tous deux célibataires et se connaissaient tellement bien... Il leur aurait sans doute été facile de partager davantage que le boulot, mais jusque-là, ni l'un ni l'autre n'avait osé franchir cette distance. Qu'elle se sente des affinités avec le légiste n'aurait pas dû lui torturer autant les tripes, et pourtant...



## Cinq de cœur

Pendant deux jours, Annie et Pierre durent s'affairer à résoudre d'autres enquêtes, le médecin légiste étant débordé de travail et n'ayant pas eu le temps d'examiner les corps des deux premières victimes, pas plus que celui de la quatrième.

Ils s'attaquèrent donc aux vols de garages qui sévissaient dans le bas Terrebonne depuis quelques semaines. Un individu, ou plusieurs, coupaient la poignée des portes de garage dont c'était l'unique barrure. Des outils disparaissaient, ainsi que des casques de moto, de motoneige, des skis, des «snowboards»... Quelques questions aux divers témoins et victimes, des photos, des recoupements avec des ex-détenus reconnus pour ce genre de délits... et les journées passèrent rapidement.

Lorsqu'enfin Grégory Turcotte communiqua avec eux pour leur dire qu'il était prêt à les recevoir, ils s'y rendirent sans attendre. S'ils ignoraient quand le meurtrier frapperait une cinquième fois, tous deux savaient qu'il y aurait récidive. Si le meurtrier avait acheté treize doses d'anesthésiant, c'est qu'il prévoyait sûrement les utiliser.

Ils furent étonnés d'arriver dans la salle au moment même où Poitras et deux autres policiers de Laval quittaient les lieux. L'inspecteur en chef salua Annie d'un sourire et procéda aux présentations d'usage, ce qui permit aux enquêteurs de Terrebonne d'identifier Henry Dupras et Serge Tremblay.

– Beau travail, pour la découverte de l'anesthésiant, commenta Dupras. Maintenant, on sait qu'on peut s'attendre à se rendre au minimum jusqu'au roi de cœur.

– On va le coincer avant qu'il ne se rende là, marmonna son partenaire.

– Je nous le souhaite, fit Poitras. Pierre et Annie, Monsieur Turcotte vous attend pour vous répéter ce qu'il nous a appris. N'oubliez pas de mettre le site à jour si vous trouvez autre chose.

– C'est ce qu'on a fait depuis le début, rétorqua Pierre en lui lançant un regard froid.

Il détestait se faire mater, surtout par un flic plus jeune que lui. Tout chez Poitras transpirait l'autorité, autant dans son ton que dans son maintien corporel. L'homme lui semblait froid, logique, calculé. Pierre avait du mal à l'imaginer au bras d'une femme, ou vivant une relation sérieuse et durable. Aucun jonc de mariage, le désir de réussir, de clore l'enquête au plus vite - quitte à enfreindre les règles et à réclamer l'aide d'enquêteurs municipaux - l'atteinte d'un poste haut gradé à un si jeune âge... Décidément, ce Poitras présentait tous les signes d'un ambitieux ou d'un «workoholic», entièrement dévoué à son avancement professionnel.

Pierre et Annie s'avancèrent vers la salle d'autopsie où Greg les attendait.

– J'aurais cru que vous arriveriez plus tôt, dit ce dernier en guise de salutations.

– Oh... Arrête, Greg! Tu sais bien que nous partons de plus loin, le rabroua Annie.

– Bon, alors je suppose que le détective Poitras vous a tout dit.

– Non, il a eu la sagesse de te laisser ce plaisir, mon vieux.

Pierre tiqua. Pourquoi Annie était-elle aussi familière avec ce Greg? Puisque celui-ci n'était pas un suspect, elle n'avait pas à jouer de ses charmes pour lui faire cracher ce qu'il savait. Cet homme l'énervait de plus en plus, et ils n'en étaient qu'à leur deuxième rencontre! Pour ne plus avoir à endurer sa présence, l'unique solution consistait à régler cette enquête au plus vite!

– Eh bien, les trois autres victimes ont aussi été droguées au curare, annonça Greg en riant.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle? l'interrogea Pierre.

– Droguées au curare! Au cul-rare! Vous ne trouvez pas ça cocasse qu'ils se soient tous fait injecter la drogue dans le cul?

– Corrigez-moi si je me trompe, s'emporta Pierre, mais l'enseigne sur la bâtisse précise que nous sommes au laboratoire de médecine légale, pas à l'école de l'humour!

– Laisse, s'interposa Annie en étouffant un rire. Alors, ils ont tous été drogués, tu disais?

– Exactement. Tous dans la fesse, je le confesse!

Annie éclata à nouveau de rire, un peu en raison du jeu de mots, mais surtout en raison du contraste qui



existait entre le légiste hilare et son collègue rembruni.

– Vrai, marmonna ce dernier, autant pour le con que pour la fesse.

Le médecin légiste resta interdit, surpris que Pierre réplique d'une façon aussi cinglante qu'humoristique, alors qu'Annie, prise d'un fou rire incontrôlable, se pliait en deux tout en se tenant les côtes à deux bras. Tout comme Pierre, Greg attendit qu'elle se calme avant de poursuivre.

– Faute de prélèvements encore testables, je n'ai pu vérifier si le sang des deux premières victimes contenait du cur... du rocuronium, mais étant donné la présence des mêmes marques sur les fesses, des cartes à jouer, de la balle en plein cœur, je n'ai aucune raison de croire qu'il ne s'agit pas du même meurtrier, et donc, du même *modus operandi*. Du coup, je ne peux qu'en déduire que les victimes ont toutes été endormies avec la même drogue.

– Le zoo s'est fait voler treize doses de rocuronium, précisa Annie. Tout concorde.

– Une minute, s'interposa Pierre. Comment se fait-il que vous n'ayez pas remarqué les marques de piqûre sur les autres cadavres?

– Vous conviendrez avec moi que c'était très discret, se défendit Greg, et que sans un examen très attentif de...

– Ce n'est pas votre boulot de procéder à un examen attentif des cadavres? l'interrompit le détective en haussant le ton. À plus forte raison s'il est question d'un meurtre, et même, de meurtres en série!

– Je ne vous permets pas de mettre mes compétences en dou...

– Et qu'est-ce qui nous dit qu'il n'y a pas autre chose qui vous a échappé?

– Pierre, arrête, tenta Annie pour calmer le jeu.

– Non, mais... ne me dis pas que tu n'es pas de mon côté là-dessus, Annie!

– Pierre, je t'en prie, attends-moi dehors.

– Quoi? Tu n'es pas sérieuse?

Pierre allait ajouter quelque chose à l'endroit du médecin légiste, mais il se ravisa en le voyant pleurer, le haut du corps recroquevillé sur lui-même et une main sur les yeux.

Abasourdi, il se calma instantanément. Comment sa jalousie avait-elle pu lui faire perdre les pédales au point d'attaquer le médecin aussi promptement?

– Écoute, Gregory, je m'excuse si mes paroles ont dépassé ma pensée...

– Non, dit l'autre entre deux sanglots. Vous avez raison...

– J'ai raison?

– Je...

Le souffle tremblant, Turcotte respira à fond. Il essuya ses joues, appuya son menton sur son poing, l'avant-bras soutenu dans le creux de son autre coude, puis dit:

– J'ai... j'ai manqué de professionnalisme lors des deux premières autopsies... Je n'ai pas... Je...

– Greg est le fils d'un des gardes qui est mort lors du braquage du camion blindé, expliqua Annie.

– Le fils de...?

– Oui, confirma le médecin légiste avec un air conspirateur. Ces salauds ont tué mon père et un autre gardien pour de l'argent! Ils les ont laissé saigner à mort dans l'habitacle du camion! Alors, lorsque j'ai reçu leurs corps et que j'ai eu le plaisir de les découper et de les fouiller à ma guise, j'avais l'esprit davantage à la fête qu'au travail. Pourquoi est-ce que je me serais démené pour aider à la capture d'un homme qui élimine les responsables de la mort de mon père?

– Et tu savais ça, toi? interrogea Pierre en regardant sa partenaire.

– Greg est mon cousin. Son père était mon oncle.

– Vous êtes cousins? s'étonna Pierre.

– Oui. Nous n'avions jamais été très proches, jusqu'à il y a vingt ans. Je connaissais peu mon oncle, mais suite à son décès, j'ai appris à connaître Greg. On s'est vus assez souvent durant les quelques mois qui ont suivi le drame.

Pierre se tut un instant. Ainsi, ce n'était pas parce qu'elle avait un béguin pour lui qu'Annie se montrait

aussi familière avec le médecin. Cousins! Maintenant qu'il savait, il nota quelques ressemblances entre les deux, la principale étant ces taches de rousseur au centre de leurs visages respectifs.

- Je suis désolé, docteur Turcotte, articula-t-il d'un ton sincère.
- Ça va, répondit l'autre en baissant les yeux.
- Je... je ne crois pas utile de mentionner les raisons de votre... «étourderie passagère» aux autres policiers qui travaillent sur ce coup...
- Merci, c'est gentil de votre part.
- C'est la moindre des choses.

Un silence inconfortable s'installa, jusqu'à ce qu'Annie le brise d'une voix animée.

- Donc, ils ont tous été anesthésiés avant d'être assassinés. On a donc affaire à un perfectionniste. Les endormir lui laisse tout le temps de placer les corps parfaitement avant de les trouer d'une balle en plein cœur.
- À travers une carte à jouer, compléta Pierre. Mais pourquoi les cartes?
- En guise de signature, j'imagine, supposa Greg.
- À moins que ce soit une façon de nous narguer pour nous signifier qu'il y aura au moins treize meurtres.
- Au moins? s'étonna Annie. Je te rappelle qu'il a volé treize doses de curare. Pas une seule de plus.
- Mais rien ne l'empêche d'en acheter d'autres, répliqua Pierre.
- Pourtant, quelque chose me dit qu'il nous mène en bateau. Ce ne sont pas des gens tués au hasard; il s'agit, ici, de quatre criminels condamnés pour le même coup.
- Tu continues à penser que le dernier survivant de nos cinq lascars est le meurtrier?
- Oui. Les cartes, les doses de rocuronium... c'est juste pour nous lancer sur une fausse piste...
- Je crois que tu as raison, mais je ne veux rien laisser de côté. Je pense qu'on aura un autre meurtre sur les bras... Celui du cinquième membre du gang.
- Par qui?
- N'importe quelle personne qui aurait de bonnes raisons d'en vouloir à ces types. Ce pourrait être quelqu'un qui veut se venger ou encore, d'ex-détenus au courant de l'affaire qui cherchent à s'approprier le magot. Ce pourrait même être celui qui a mis la main dessus il y a vingt ans; ce faisant, il élimine les seules personnes susceptibles de le lui réclamer.
- Ouais... Il faut absolument trouver le dernier.
- Ludovick Cousineau.

\*\*\*

Le lendemain, s'inspirant des hypothèses soulevées par les deux autres équipes, Annie et Pierre se rendirent interroger l'avocat de Ludovick Cousineau. Toujours encline à troubler la sérénité des gens qu'elle interrogeait, Annie insista pour rencontrer l'individu sur le terrain de golf où il s'exerçait tous les samedis matin.

- Un jour, un de ces avocats va finir par te poursuivre en justice, pour ça... la prévint Pierre.
- Aucune loi ne m'empêche de poser des questions sur un parcours de golf.
- Non, mais tu les provoques par exprès à chaque fois!
- Tu le sais pourtant; c'est lorsque les hommes sont déstabilisés qu'on obtient d'eux les meilleurs aveux!
- Mais ce type n'est pas un suspect! C'est son avocat!
- Sans être un suspect, il peut cacher des choses.
- Que la SQ et les deux autres équipes ne sauraient pas déjà? Tu rêves, ma belle.
- Personne n'a mes yeux ni mon sourire, parmi ces enquêteurs, se vanta Annie en affichant une mine séductrice et en roulant exagérément les hanches.

Pierre roula les yeux au ciel, même s'il savait que sa partenaire avait raison. Voilà sept ans qu'ils travaillaient ensemble et dans l'art d'interroger les gens, Annie s'était montrée bien plus efficace que tous ses partenaires précédents réunis. Sa petite taille ne laissait rien deviner de sa redoutable intelligence, pendant que ses yeux enjôleurs distrayaient les hommes et que sa voix douce mettait les femmes en confiance. Bref, elle rendait le climat propice aux confidences. De même, nul ne pouvait s'imaginer son incroyable force. Pour l'avoir affrontée maintes fois au gymnase, dans des combats à mains nues, seul Pierre savait que pour espérer la vaincre, il ne fallait jamais

baissier la garde.

Dès qu'elle aperçut l'avocat, Annie débuta son manège.

– Maître Fafard! lui cria-t-elle de très loin en agitant la main, ce qui immanquablement, attirera l'attention de bon nombre de joueurs. Maître Fafard! Nous aurions des questions pour vous!

Empruntant un air neutre, l'homme de loi cessa son élan et s'appuya sur son bâton.

– Maître Fafard, répéta Annie en lui tendant une main qu'il ignora, nous aurions quelques questions à vous poser au sujet de Ludovick Cousineau.

– Vos collègues m'ont déjà longuement questionné, lâcha l'avocat sans même songer à la saluer.

– Oui, mais ils peuvent avoir oublié quelque chose.

– Je ne sais rien.

– Quand avez-vous vu Ludovick Cousineau pour la dernière fois?

– Il y a vingt ans, en cour. Il m'a congédié dès qu'il a reçu le verdict de culpabilité.

– Et vous avez accepté ce renvoi sans discuter?

Voyant que son interlocuteur semblait surpris de la question, Annie était persuadée d'avoir fait mouche.

– Quelle importance? l'entendit-elle lui demander.

«Ça y est! se dit-elle. Tu veux éviter ce sujet? On va s'y attaquer!»

– On ne peut saisir l'importance d'un fait sans détenir toute l'information, maître. Alors, le renvoi a été effectif immédiatement?

– Non...

– Ce qui signifie?

Pierre se retint de sourire. Il n'avait fallu que deux seules questions pour qu'Annie ouvre une brèche. L'avocat était à sa merci.

– Il me devait encore une partie de mes honoraires.

– Et avez-vous été payé?

– Oui.

– De quelle façon?

– Sa copine de l'époque a mis presque trois ans pour me régler la somme. Mais en ce qui le concerne, je n'ai jamais plus été en contact avec lui.

– Et sa copine a un nom?

– Oui.

– Qui est?

– Je ne m'en rappelle plus.

– Voyons, Maître Fafard! Vous devez avoir une petite idée...

– Nous parlons d'un cas qui remonte à vingt ans! Je n'ai pas oublié le nom de Ludovick Cousineau parce qu'il a marqué l'histoire du crime au Québec, mais sa copine... Il y a bien dix-sept ans que je n'ai pas entendu son nom!

– Vous devez bien avoir gardé des traces de ses paiements, au bureau?

– Non. Pas datant d'aussi longtemps. J'ai conservé les documents légaux concernant le cas, mais puisque la femme ne faisait pas partie des témoins, je doute que son nom apparaisse dans mes registres...

– Et si vous deviez la retrouver, vous feriez comment?

Voyant que l'avocat semblait sur le point d'envoyer balader sa consœur, Pierre croisa les bras sur son torse, ce qui eut pour effet d'accentuer l'épaisseur de ses pectoraux et de révéler sa largeur d'épaules. L'homme de loi se ressaisit puis rétorqua:

– J' imagine que j'irais voir en prison. Si elle a payé la dette de son amant pendant trois ans, c'est qu'elle devait tenir à lui... Assez pour le visiter de temps à autre...

– Bonne réponse! le félicita la détective en lui tendant une main qu'il refusa à nouveau de serrer. Merci de

Pierre le salua d'un hochement de tête avant d'emboîter le pas de sa partenaire.

– Tu es incroyable! la complimenta-t-il lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés de l'avocat.

– Je sais! répondit-elle en lui balançant son coup droit sur l'épaule.

\*\*\*

Il leur fallut malheureusement mettre l'enquête de côté pour le reste de la journée, de nouvelles effractions commises dans divers garages de Terrebonne durant la nuit requérant leur attention.

Mais dès le lendemain, quelques recherches leur permirent d'identifier la prison où les cinq membres du gang avaient purgé leur peine: le pénitencier de Donnacona.

Situé à un peu plus de deux heures de Montréal, et à quelques minutes de Québec, le pénitencier de Donnacona siège entre des champs et des boisés, entre l'autoroute 40 et la route 138 qui borde le fleuve Saint-Laurent. Il s'agit d'un centre de détention à sécurité maximale, qui héberge habituellement des criminels dangereux ayant commis des crimes contre la personne et purgeant des peines supérieures à deux ans<sup>5</sup>.

Le directeur du centre, un dénommé Provencher, accueillit les deux détectives avec un soupçon de curiosité.

– Les frères Cousineau! s'emporta-t-il dès qu'il connut la raison de leur présence. Il y en a au moins un qui est parti pour de bon, selon ce que j'ai su.

– Oui, mais c'est plus particulièrement Ludovick qui nous intéresse, sourit Annie.

– Oui, oui... Je sais de qui vous parlez. Il n'y a pas longtemps qu'il est sorti.

– Nous nous demandions s'il recevait souvent des visiteurs?

– Il y avait une femme qui se présentait assez régulièrement, oui. J'attends les registres des visites d'un moment à l'autre.

Le directeur s'assit dans son fauteuil en invitant ses deux visiteurs à prendre place dans ceux qui lui faisaient face. Il se cala confortablement dans son luxueux siège, comme pour démontrer qu'il était le maître des lieux, et passa ses doigts par-dessus son oreille droite pour caresser ses cheveux poivre et sel coupés de près. Sans prendre la peine de discuter pour mettre ses invités à l'aise durant l'attente, il les regarda tour à tour sans ciller, faisant tapoter régulièrement ses doigts sur ses accoudoirs en bois.

Un jeune homme à la coupe tout aussi militaire que la sienne cogna, entra et déposa devant lui un imposant livre à la couverture rouge cartonnée.

– Merci, Ghislain, dit simplement le directeur en mettant aussitôt le nez dans le livre.

– Vous saviez que nous voudrions consulter le...

– Pour quelle autre raison vient-on dans une prison? Pour interroger un prisonnier? Ils racontent des salades ou se tiennent muets comme des carpes. Quand on en a pour vingt ans, on ne collabore pas vraiment avec ceux qui nous ont imposé ça...

– Est-ce que nous pourrions...

– Le nom que vous recherchez est Lynda Dénommée. Elle est venue le visiter à plusieurs reprises durant son incarcération.

– Est-ce la seule à...

– Si ce n'était pas le cas, je vous l'aurais dit, madame l'inspectrice, interrompit le directeur.

– Est-ce qu'elle le visitait régulièrement ou...

– Elle l'a toujours visité. Je m'en rappelle bien, car elle est de ces femmes qui font tourner le regard des hommes juste en déambulant. J'ai eu à sévir avec mes hommes à plusieurs reprises parce qu'elle les distrayait de leur tâche.

– Oui, je comprends que dans votre cas, rien ne peut vous détourner de votre travail, répliqua Annie, surprise qu'il la laisse enfin terminer une phrase.

Provencher leva les yeux sur elle, avant de les détourner vers Pierre.

– Qu’importe la raison pour laquelle vous vous en rappelez, intervint ce dernier, l’important pour nous est que vous ayez gardé son nom en mémoire. Vous disiez donc qu’elle a régulièrement visité son amant?

– Oui, depuis le tout début.

– Vous étiez donc ici il y a vingt ans?

– Oui. Vous avez devant vous le plus jeune directeur de prison à sécurité maximale jamais nommé au Canada. J’ai toujours refusé d’occuper un poste plus haut placé. Je suis parfaitement à ma place, ici. Je suis efficace et compétent. C’est *mon* centre. On ne s’évade pas d’ici, et on n’y fait pas la fête non plus.

– De toute évidence, le complimenta Pierre.

*Il m’ignore!* pensa Annie. *Il est gai... Non; misogyne! Il n’aime pas les femmes! En particulier celles qui occupent un poste d’«homme», je parie...*

– Et cette Lynda Dénommée, elle l’a toujours visité avec la même régularité?

– Non. Nous ne l’avons pas vue pendant presque cinq ans. Puis, il y a trois ans, elle est revenue.

– Pourquoi, à votre avis?

– Le magot, inspecteur, le magot! Quoi d’autre? Elle en a eu assez d’attendre, mais lorsqu’elle a vu que la peine de son petit ami tirait à sa fin, elle s’est remise avec lui.

– Avez-vous idée de l’endroit où habite cette femme? questionna Annie en empruntant une voix légèrement plus grave.

– Non, de répondre Provencher en se retournant très lentement vers elle.

– Eh bien... Nous vous remercions pour votre joyeuse collaboration, ironisa la détective en se levant.

– À votre service! rétorqua le directeur en faisant fi de la boutade.

– Dites-moi toutefois une chose...

– Oui?

– Ce livre rouge qui se trouve sur votre bureau, c’est vraiment votre façon de tenir les comptes? Les ordinateurs n’ont pas encore réussi à franchir le seuil de votre porte?

– Les livres ne plantent pas, ne disparaissent pas et fonctionnent parfaitement en cas de panne d’électricité. On ne peut en effacer des données sans laisser de trace ou transmettre des milliers de données à des gens mal intentionnés à l’aide d’un simple clic de souris. De même, on ne peut quitter le bâtiment en le camouflant dans sa poche.

– Merci, directeur, débita Pierre en prenant Annie par le coude pour l’entraîner vers la sortie.

Marchant d’un pas rapide vers leur véhicule, il sermonna sa collègue en disant:

– Tu dois absolument chercher noise à tous ceux que tu interrogues? Même lorsqu’ils sont de notre côté?

– Tu sais que j’aime garder le contrôle de mon côté, se contenta de répondre Annie en haussant les épaules.

– Cet homme n’était ni un suspect ni un complice; mais une source d’informations fiable qui ne nous recevra peut-être pas aussi rapidement lors de notre prochaine visite.

– Oh que oui! répliqua Annie. Il ne voudrait pas ternir sa réputation d’homme organisé, efficace, et parfaitement en contrôle de la situation.

– Un de ces jours, Annie, tu vas finir par nous mettre quelqu’un à dos.

– Bah! Je n’aurai qu’à lui faire ce regard-là...

Cela dit, elle offrit à Pierre son plus beau sourire, tout en faisant battre rapidement ses paupières. Lorsqu’elle le vit rire, elle lui décocha un coup à l’épaule.

– Je dois t’avouer que je lui trouve un air... trop froid, ajouta-t-elle en reprenant son sérieux.

– Je suis d’accord, convint Pierre. Il est tellement organisé, que c’en est presque une maladie...

– Du genre à toujours tuer de la même manière, de façon précise, sans laisser de trace...

– Oui, mais pour quelle raison? Quel motif pourrait le pousser à commettre des meurtres et à risquer de perdre son centre de détention? Et je dis bien *son* centre de détention; tu as remarqué comment il a insisté quand il a mentionné cela?

– Parfaitement! On aurait qu’il parlait de son bébé ou de sa création.  
– Il n’a donc aucune raison de commettre ces meurtres; sans compter que tout ça se déroule loin de chez lui.  
– Je suppose, convint Annie. Mais je ne l’aime quand même pas.  
– Ça y est! Un seul homme sur un million ne réagit pas à ton charme et ça en fait automatiquement un démon!

En guise de réponse, Annie se contenta d’un coup sur l’épaule de son collègue, puis se tut durant tout le trajet de retour, perdue dans ses pensées.

Une fois au poste, les deux s’affairèrent à dénicher le lieu de résidence de Lynda Dénommée, mais sans succès. La femme avait quitté son appartement sans payer les deux derniers mois et sans prévenir qui que ce soit. Pas plus que le propriétaire, ses voisins de palier n’avaient eu conscience de son départ. Quant à l’emploi qu’elle prétendait occuper à l’époque, il ne s’agissait que d’un mensonge pour obtenir le logis.

Elle possédait bien un permis de conduire, mais aucune voiture immatriculée à son nom. De même, elle ne s’était pas servie de sa carte d’assurance-maladie depuis plus de trois ans. Et outre sur ces deux documents, son nom ne ressortait nulle part; ni dans les registres des hôtels, ni dans les banques d’emploi, ni au bureau de l’impôt.

Devant cette impasse, les deux détectives n’eurent d’autre choix que de se résoudre à travailler à la dure. Ils imprimèrent donc la photo du permis de conduire de Lynda et la firent agrandir de façon à ce qu’elle couvre une page entière sur laquelle ils notèrent leur numéro de téléphone portable.

Ensuite, ils se rendirent sur la rue St-Zotique, à Montréal, entre la 19<sup>e</sup> et la 20<sup>e</sup> avenue, pour examiner l’extérieur de la porte du logis que la dame avait occupé au cours des derniers mois. Ceci fait, ils demandèrent à tous les passants qu’ils croisaient s’ils avaient déjà vu la femme dont la photo figurait sur la feuille qu’ils exhibaient sous leurs yeux et s’ils étaient en mesure de leur fournir quelque détail que ce soit à son sujet, en particulier sur ses déplacements.

Annie longea la rue St-Zotique jusqu’à l’arrêt d’autobus le plus près, lequel se trouvait sur la rue Pie-IX. De son côté, Pierre marcha dans l’axe nord-sud jusqu’à la rue Beaubien, où il se posta lui aussi à l’arrêt d’autobus, que fort probablement Lynda utilisait le plus souvent.

Les deux restèrent là tout l’après-midi et une bonne partie de la soirée. Quelques personnes disaient avoir déjà vu la femme recherchée ici et là, mais sans plus. Puis, aux environs de 22h00, survint un jeune homme au crâne rasé et à la barbe naissante qui lança à Pierre:

– Elle? Mets-en que je la connais! Mais elle s’appelle pas Lynda. C’est Natasha.  
– Natacha? Tu es sûr?  
– Oui, oui... Méchante belle danseuse! Avec tout ce qu’il faut là où il faut, j’té jure!  
– Danseuse? Comme dans danseuse nue, ou comme dans danseuse dans une discothèque?  
– Non, non, nue! Et elle vaut le coup d’œil, *man*!  
– Où est-ce qu’elle danse?  
– Présentement, je le sais pas; ça fait un bout que je l’ai pas revue. Mais il y a quelques semaines, elle dansait au Ace Club, coin Papineau et Bellechasse.

\*\*\*

Le portier du bar laissa entrer les détectives dès qu’il vit leurs insignes.

– On fait rien de mal, ici, constables, leur jura-t-il. Pas de drogue, pas de pute...  
– Oui, oui... Innocents comme tout, ironisa Annie en franchissant la porte.

À l’intérieur, l’éclairage était si tamisé qu’on n’y voyait pratiquement rien. Les bikinis fluorescents de deux danseuses qui s’exhibaient sur la scène émergeaient de cette obscurité comme des oasis au beau milieu du désert.

– C’est certain qu’il ne se passe rien de mal ici, commenta Annie, on n’y voit strictement rien!  
– Viens, le bar est par là.  
– Dans cette pénombre, comment arriveras-tu à savoir ce qu’ils mettront dans ton verre?



– Je n’ai pas l’intention de boire ici.

Pierre empoigna le coude d’Annie et la guida vers les tabourets.

– Je vous sers quoi, mon cher monsieur? s’enquit le barman dont les dents blanches resplendissaient autant que les bikinis des danseuses.

– Des informations, déclara Pierre en étalant son badge sur le bar.

Plutôt que de se ruiner la vue à détecter si l’insigne était bien réel, le jeune homme toucha le badge, le soupesa, puis dit:

– Ouais, qu’est-ce que vous voulez savoir?

– Est-ce que Natasha danse, ce soir?

– Natasha? Pfff! Disparue depuis cinq semaines. On a même connu une petite baisse de clientèle depuis qu’elle est partie. Il faut dire que la fille qu’ils ont trouvée pour la remplacer n’est pas terrible...

– Et elle est partie où?

– Aucune idée... Je vous ai dit qu’elle a disparu.

– Sans rien dire?

– Sans rien dire.

– Vous devez tout de même avoir une adresse pour la contacter?

– Oui, une adresse et un numéro de téléphone, mais elle n’habite plus l’endroit et ne répond pas aux appels.

– Lynda a-t-elle laissé des choses ici?

– Lynda? C’est qui Lynda?

– Natasha.

– Non... Elle n’a rien laissé derrière elle, dit le barman en essuyant un verre. Elle ne s’appelait pas Lynda Lolitah?

– Lynda Lolitah?

– Ben... Son nom de scène, c’était Natasha Lolitah, alors je me suis demandé si ça pouvait être son vrai nom. Avouez que ça aurait été cocasse qu’une danseuse s’appelle vraiment Lolitah, non? Y a pas un nom plus allumeur que ça!

Pierre et Annie s’entendirent d’un regard. C’était mince, mais ils n’avaient rien à perdre à essayer.

Lorsqu’ils entrèrent au poste, les seuls policiers présents étaient ceux qui avaient le malheur de travailler la nuit. Un des jeunes subalternes avait empilé sur leurs bureaux les journaux traitant de la série de meurtres sur laquelle ils enquêtaient. Évidemment, aucune information n’avait été mise en évidence par Sébastien ou Geneviève; les journalistes n’en savaient guère plus qu’eux.

Dans le silence lourd et écho du poste vide, le duo s’attela à la tâche. Annie ajouta la photo de Lynda Dé-nommée au tableau, pendant que Pierre entrait le nom de Natasha Lolitah dans ses moteurs de recherche préférés. Il ne lui fallut qu’un peu moins de cinq minutes pour s’écrier:

– Trouvé!

– Elle se fait réellement appeler Natasha Lolitah? s’étonna Annie.

– Non. Natasha Dénommée ou Lynda Lolitah. Elle croise ses noms fictifs et réels.

– Sérieusement? Et les gens la croient?

– Souvent, il suffit à certaines femmes d’un regard invitant, d’un petit rire niais ou d’un roulement d’épaules pour déstabiliser les hommes...

Se reconnaissant dans la description, Annie frappa son collègue à l’épaule tout en feignant d’être fâchée.

– On ne se moque pas ainsi de sa partenaire, monsieur Duchesne!

– Loin de moi l’idée de me moquer de vous!

– Et où se cache notre danseuse?

– Dans le Parc du Mont-Tremblant.

– Quoi?



– Elle utilise ses deux noms à tour de rôle pour louer un terrain de camping. Elle change chaque deux semaines, je crois.

– Pourquoi changer de nom?

– Tu ne peux pas réserver un terrain de camping plus de deux semaines à la fois.

– Wow! La combine savante! J’ai du mal à croire qu’ils la laissent faire ça!

– Tu sais, répliqua Pierre, il suffit à certaines femmes d’un regard invit...

Mais le coup à l’épaule qui suivit l’interrompit.

– On s’y rend tout de suite? proposa Annie.

– Pour arriver au beau milieu de la nuit? Non. D’autant plus que les parcs nationaux sont fermés la nuit et que les terrains sont tous à proximité les uns des autres. Rien ne laisse mieux filtrer le son qu’une tente installée au beau milieu du silence des bois! Et puis, Cousineau n’est peut-être même pas avec elle.

– Tu as raison.

– De toute façon, il faut que je rentre pour nourrir le chat.

– Le chat? s’étonna Annie. Toi? Tu as un chat?

– Non, mais je m’occupe du chat de mes voisins du dessus pendant qu’ils font le tour de l’Europe.

– Le tour de l’Europe? Wow!

– Un périple de quatre mois, selon ce qu’ils m’ont dit.

– Bien! Je te laisse à ton minou!

\*\*\*

Le lendemain matin, lorsque Pierre se stationna devant l’appartement d’Annie, cette dernière sortit du building, les traits tirés et bâillant sans relâche.

– Dure nuit? la questionna Pierre.

– Le téléphone a sonné aux alentours de deux heures, cette nuit.

– Qui peut bien t’appeler à cette heure?

– Personne. Voilà plusieurs fois que ça arrive, mais lorsque je fais retracer les appels, on me dit qu’ils proviennent d’un téléphone public... Jamais le même.

– On pourra régler ce problème après notre intervention au parc National, si tu veux.

– Non, non... Laisse tomber. Ça ne se produit pas si souvent. C’est probablement quelqu’un que j’ai arrêté pour une effraction quelconque qui essaie de se venger en m’importunant.

– Bon, comme tu veux.

Puis, Annie remarqua une bouteille entre leurs deux sièges, bien enfoncée dans l’espace prévu pour déposer des tasses.

– Depuis quand bois-tu des boissons énergisantes? chercha-t-elle à savoir, quelque peu étonnée.

– J’en bois très rarement, mais étant donné la longue route que nous allons nous taper en aller-retour si tôt le matin, je me suis dit que ça s’imposait.

Pendant le trajet jusqu’au parc du Mont-Tremblant, Pierre sourit à quelques reprises en entendant les ronflements occasionnels d’Annie qui entraînait et sortait du sommeil, bien étendue sur le siège du passager. Comment des sons aussi bruyants et peu élégants pouvaient-ils jaillir d’une aussi petite et jolie personne?

Il leur fallut deux heures et vingt minutes avant d’arriver au camping du Castor, situé au lac Monroe, où plusieurs boucles d’asphaltes réunissaient une centaine de terrains plus ou moins boisés, occupés par de grandes tentes et quelques tentes-roulottes<sup>6</sup>. Certains emplacements offraient suffisamment d’espace pour y ajouter un abri-cuisine ou une deuxième petite tente pour les enfants.

Le terrain 42, celui qui intéressait particulièrement les deux inspecteurs, était occupé par une petite tente-rou-

lotte blanc crème peu luxueuse et probablement assez vieille si on en jugeait par la rouille localisée à certains endroits et les légères fentes qu'on pouvait voir dans l'auvent qui se prolongeait en partie jusqu'au-dessus de la table de pique-nique.

Pierre stationna la voiture devant la sortie du terrain, s'étira, puis secoua Annie pour qu'elle se réveille.

– On y est, Belle au bois dormant!

– Connais pas de prince chauve digne de réveiller les princesses, répliqua Annie.

– Allez, on a du boulot.

En sortant de la voiture, Pierre tendit l'oreille pour tenter d'identifier un son plutôt particulier qui détonnait de l'environnement naturel qui les entourait. Au milieu des gazouillis d'oiseaux, du vent qui faisait danser les feuilles et des conversations à voix basse tenues par les campeurs, quelqu'un semblait... creuser à la pelle.

Il plaça son doigt devant ses lèvres pour qu'Annie demeure silencieuse pendant qu'il s'approchait pour détecter la source du bruit provenant du terrain 42.

À travers les arbres, il pouvait distinguer le majestueux lac Monroe dont la surface marine reflétait les rayons solaires sur la pente de ses vagues. De grandes fougères recouvraient l'ensemble du sol, mis à part un sentier de terre battue qui se rendait à la rive. Entre deux arbres, il aperçut une femme qui s'acharnait à creuser, malgré les nombreuses racines qu'elle rencontrait, non sans lancer quelques jurons. Après avoir levé les yeux tout à fait par hasard et s'être rendu compte que quelqu'un l'observait, elle se figea quelques secondes.

Alors que Pierre s'apprêtait à la saluer et à se présenter à elle, elle lâcha un cri et lui balança sa pelle à la tête avant de prendre la fuite. La distance qui les séparait permit au policier de s'écarter pour éviter le projectile. Lorsqu'il se retourna pour vérifier si l'objet ne risquait pas d'atteindre Annie, il vit cette dernière se lancer à la poursuite de Natasha. Sans plus attendre, il lui emboîta le pas.

Courant sans se retourner, la fugitive emprunta le sentier menant à la rive. Dès qu'elle croisait un obstacle potentiel - une pierre, une branche - elle s'arrêtait, le ramassait et le lançait avec force derrière elle, pour obliger ses poursuivants à freiner leur course pour se protéger derrière un arbre.

– Si vous continuez à nous lancer des objets, je serai autorisée à vous tirer dessus, la prévint Annie entre deux souffles.

– Arrête! cria Pierre, nous voulons simplement t'interroger!

En guise de réponse, la danseuse se pencha, saisit une branche apportée sur le bord de l'eau par les vagues et la catapulta vers les policiers après avoir fait un tour complet sur elle-même, effort qui ne fut pas sans lui arracher un cri digne d'une joueuse de tennis.

Cette fois, Annie parvint à attraper l'objet au vol et à le retourner en plein dans les jambes de son expéditrice, qui au même moment, bifurquait pour suivre la rive vers le nord. La branche la percuta derrière les genoux, provoquant un faux pas de côté qui la força à courir deux enjambées dans le lac au sol spongieux, ce qui eut pour effet de freiner son élan.

Annie profita de l'occasion pour sauter vers ses hanches et la plaquer au sol, les pieds dans l'eau et le reste du corps étendu sur l'herbe. Témoin de la scène, Pierre les aida à se relever, maintenant solidement le poignet de Natasha pour éviter qu'elle ne s'enfuie à nouveau.

– Merde! Qu'est-ce que vous me voulez? J'ai rien fait de mal! maugréa la prisonnière alors qu'on lui passait les menottes.

– Alors pourquoi voulais-tu te sauver, imbécile? chercha à savoir Annie.

– Vous pensez que j'ai quelque chose à voir avec les meurtres, c'est ça?

– Puisque tu en parles...

– Écoutez, j'ai réagi sans réfléchir... On peut s'asseoir à la table de pique-nique et discuter... Je vais répondre bien sagement à toutes vos questions...

– Ça, je te le garantis! répliqua Annie d'un ton décidé.

Bien que Natasha semblait approcher la quarantaine, ses jambes demeuraient longues et musclées. Ses cheveux, attachés rapidement en chignon, laissaient deviner une longueur appréciable, tandis que sa poitrine avait

visiblement été retouchée, car malgré sa taille enviable et l'absence évidente de soutien-gorge, elle se tenait bien droite. La femme n'était pas particulièrement belle, mais nul doute que ses lèvres pulpeuses et un maquillage adéquat lui permettraient de poursuivre encore un temps son métier de danseuse et de faire saliver les hommes en manque d'émotions fortes.

En la maintenant à sa hauteur par le bras, Annie pouvait apprécier la fermeté de ses biceps. Elle ne doutait pas que cette fille puisse encore pratiquer quelques acrobaties autour d'une pole pour se mériter davantage de généreux pourboires.

De retour au terrain 42, les policiers la forcèrent à s'asseoir à la table extérieure, sous l'auvent, et prirent place devant elle. Annie ne se fit pas prier pour débiter l'interrogatoire.

– Nous cherchons Cousineau, tu as une idée de l'endroit où on peut le trouver?

– Je ne sais pas où il se tient présentement, répondit Natasha après une longue hésitation.

Pierre afficha un air surpris, car tout indiquait qu'elle disait la vérité. Son air franc, son regard impassible, son demi-sourire de soulagement... Comme si elle s'était attendue à une tout autre question et que celle qui venait de lui être posée ne lui causait aucun problème. Pierre nota de plus que sa pupille – très visible au centre de ses yeux verts – ne s'était pas dilatée et qu'aucun tic facial n'avait surgi.

– Mais l'as-tu vu dernièrement? reprit Annie.

– Oui.

– Quand?

– Quand il est sorti de prison, il m'a rejointe ici.

– Il est resté longtemps?

– Jusqu'à tout récemment, répondit la danseuse après une nouvelle hésitation.

– C'est-à-dire? insista Annie.

– Cette nuit.

Persuadés qu'elle disait la vérité, Pierre et Annie échangèrent un regard.

– Pourquoi est-il parti? demanda Pierre.

– Je ne peux pas vous répondre.

– Pourquoi?

– Je ne suis pas certaine de la raison de... de son départ.

– Tu ne trouves pas curieux le fait qu'il soit disparu juste la nuit précédant notre arrivée?

– Oui, en effet.

– Alors, pourquoi cette nuit?

– Je ne sais pas quoi vous répondre, c'est vous, les policiers!

Un silence s'ensuivit, le temps pour les détectives d'activer leurs méninges pour déterminer la suite des choses. Promenant leur regard tout autour du terrain, ils constatèrent que hormis l'auto-patrouille, il ne s'y trouvait aucune voiture. La pelle reposait à l'extrémité nord, là où elle était tombée après que Lynda Dénommée l'ait lancée à la tête de Pierre.

– Pourquoi creusais-tu lorsque nous sommes arrivés? chercha à savoir celui-ci.

– J'ai remarqué que la terre avait été retournée à cet endroit et j'ai voulu savoir s'il y avait quelque chose d'enterré là, répondit Natasha après une autre hésitation.

– Quelque chose... Comme quoi, par exemple?

– ...

– De l'argent, peut-être? proposa Annie.

– Peut-être.

– Beaucoup d'argent?

– Possible.

– On tourne en rond, là! lança Annie à l'endroit de son partenaire. Et la voiture? Ça te prend bien une voiture pour trimballer ta maison à roue d'un terrain à l'autre, non?

– Elle est au Centre de découvertes.

– Le Centre de découvertes?  
– C’est une bâtisse où on organise des activités pour faire découvrir le parc aux visiteurs.  
– Pourquoi as-tu laissé ton véhicule là-bas?  
– J’y ai emprunté une pelle, et comme je n’avais pas d’argent sur moi pour laisser un dépôt, je leur ai laissé les clés de ma voiture.

Annie et Pierre s’étaient amenés au parc en croyant y retrouver Ludovick Cousineau et ainsi, boucler l’enquête. Mais au contraire, ils se trouvaient devant une impasse.

– Qu’est-ce que Ludovick a fait durant le temps qu’il est resté ici? demanda Annie après un bref moment de silence.

– Rien de particulier. Il se baignait, marchait, pêchait... Et même si c’est interdit, il buvait et dormait tard le matin...

– De quels sujets parliez-vous?

– De tout et de rien.

– Ça te dirait de développer un peu plus tes réponses? s’impatiente Annie. Avez-vous parlé du crime qu’il a commis il y a vingt ans?

– Oui, mais très peu. Il refusait d’en parler.

– Et du magot?

– Pour ça, j’ai insisté pour qu’on en parle! avoua Lynda. Après tout, je n’ai pas gardé contact avec lui pour ses beaux yeux! Mais il m’a dit que l’argent avait disparu.

– Comment payait-il ses consommations?

– C’est moi qui... enfin, je payais les dépenses...

– Gratuitement?

– Je me disais qu’en étant gentille, il finirait par m’avouer qu’il savait où se trouve l’argent.

– Donc, si je résume, il ne t’a rien dit qui pourrait nous aider à le trouver?

Lynda hésitant longuement, tout indiquait que cette fois, elle s’apprêtait à mentir. Pour l’encourager à répondre, les deux policiers penchèrent légèrement leur torse vers elle, en appuyant leurs coudes sur la table. L’effet fut instantané, puisqu’il apparaissait évident que la femme se sentait coincée.

– Je ne... Il... Il ne m’a pas donné signe de vie depuis hier soir.

– Mais t’a-t-il dit où il allait?

– ... Non, il ne m’a même pas prévenue de son départ.

Et le retour de la vérité! Pierre se leva, puis invita Annie à le suivre. À mi-chemin entre la table et leur voiture, il fit part de son idée sur la situation.

– Je pense qu’elle en sait beaucoup plus qu’elle n’en dit, mais qu’elle répond de façon à ce que ses paroles, prises au sens littéraire, soient vraies.

– Qu’est-ce que tu veux dire?

– Par exemple, si je dis que je n’ai jamais mis le nez dans un canot, c’est vrai, car le nez se trouve toujours à l’extérieur de l’embarcation... ou au-dessus, pour être plus précis. Mais j’ai fait du canot des douzaines de fois. Il faut que nos questions soient précises et...

– Et?

Pierre sembla soudain saisi d’une brillante idée. Il se retourna, et suivi d’Annie qui avait hâte de découvrir l’idée de génie qui venait de le frapper au beau milieu de sa phrase, marcha d’un pas décidé vers la roulotte.

– Tu permets que j’inspecte un peu ta demeure? demanda-t-il à Natasha en la dépassant.

– Non! hurla la femme. Sans mandat, vous n’avez pas le droit!

Après que Pierre se soit immobilisé, Annie, forte de son élan, le percuta. Il sourit à la danseuse et répliqua:

– Tu as raison, bien sûr, mais aucune loi ne m’empêche d’y jeter un coup d’œil de l’extérieur.

– Non! Non!

Prise d'une réelle frayeur, Lynda Dénommée alias Natasha Lolitah se leva aussitôt de son siège. Pierre se précipita pour la retenir et l'obliger à se rasseoir, pendant qu'Annie gravit la petite marche permettant de regarder à l'intérieur de la roulotte à travers la porte-moustiquaire.

– Merde! lâcha-t-elle. Pierre, on a un problème!

– Quoi?

– Ludovick est étendu au sol avec une carte percée sur le cœur.

## Six de cœur

- Quoi? s'exclama Pierre en lâchant Lynda qui retomba sur son banc avant d'éclater en sanglots.
- Regarde par toi-même, si tu veux.

Pierre monta sur la marche à son tour. Couché au sol, le corps de Ludovick remplissait pratiquement tout l'espace – très restreint – du plancher. On ne pouvait plus distinguer la couleur du couvre-sol tellement le sang l'avait inondé. Sur le sternum, légèrement à gauche, on pouvait apercevoir le cinq de cœur.

- Je ne comprends pas... fit Pierre en se retournant vers Annie.
- Bienvenue au club! lança celle-ci en se dirigeant vers l'autopatrouille. Je fais venir l'équipe et le mandat.

Pierre s'assit à nouveau devant Lynda. Il se passa une main sur le visage, puis sur le crâne, et dit:

- Maintenant, il faudra nous aider un peu mieux que précédemment, ma petite dame. C'était très intelligent, les «il ne m'a pas donné *signe de vie* depuis hier soir», «il est resté *jusqu'à tout récemment*», «il ne m'a pas prévenue de *son départ*»... Je t'avoue qu'on a marché, ma partenaire et moi; tu nous semblais réellement sincère...  
Peut-être que si tu n'avais pas pris la fuite...

- Ce n'est pas moi.
- Tu lui creusais une tombe, pas vrai?
- Non, non... Je ne vous ai pas menti; la terre semblait avoir été fraîchement creusée, alors je me suis dit qu'il avait peut-être caché...
- L'argent?
- Oui, soupira Natasha.

D'un pas rapide, Annie revint vers eux.

- Ils sont tous en route, annonça-t-elle.
- Bien.
- Alors, poursuivit Annie, quand l'as-tu tué?
- Quoi? Mais ce n'est pas moi qui...
- Comment as-tu pu ne pas t'en rendre compte? interrompit l'inspectrice. Ta tente-roulotte fait à peu près trois mètres sur cinq!
- Je... je n'y étais pas...
- Où étais-tu, alors? Vas-y... Raconte!
- Je ne peux pas...

Annie roula les yeux vers le ciel et enchaîna:

- Sache que si tu n'as pas d'alibi solide, on a tout pour t'inculper du meurtre de Ludovick: tu étais ici, tu étais convaincue qu'il te mentait quand il prétendait qu'il ignorait où se trouvait l'argent, il buvait tes économies, bref... Tu as attendu vingt ans pour gagner un gros lot qui ne se présente pas. Et voilà qu'on débarque et qu'on te trouve en train de lui creuser une tombe. Enfin, pour couronner le tout, tu t'enfuis dès que tu nous vois, en plus de nous balancer une pelle à la tête!

- Je n'ai pas tué Ludovick! hurla la femme.
- On s'en doute, intervint Pierre d'une voix douce, car ça ne colle pas: pourquoi disposer le corps parfaitement au sol et lui coller une carte à jouer sur le cœur si c'est pour le lancer dans un trou en plein bois. Mais aide-nous à t'aider, tu veux bien... Si tu collabores à l'enquête, on pourra oublier que tu as lancé une pelle à la tête d'un officier en service...

Lynda soupira et tourna le regard vers le terrain voisin, vers la droite, assez éloigné du sien, mais tout de même visible.

- J'étais avec les trois Belges, sur le terrain 40, confessa-t-elle. Si j'étais vous, je me dépêcherais de les interroger, parce qu'ils ont l'air pressés de partir depuis que vous êtes arrivés.

Pierre et Annie suivirent son regard: trois jeunes hommes avaient plié leur tente et essayaient de faire rentrer tous leurs bagages, probablement faits à la hâte, dans le coffre de leur voiture. L'un d'eux lançait des objets sur la banquette arrière, en tentant chaque fois de refermer le coffre... mais en vain.

Pierre se lança à leur rencontre en brandissant son badge. Les jeunes tentèrent de se donner un air innocent, mais leur malaise était palpable. Trois étrangers de passage, mêlés à une histoire de meurtre, il y avait de quoi être nerveux.

- Police! Je peux vous parler quelques minutes?
- Bien sûr, monsieur l'agent! lança l'un des Belges d'un ton un peu trop guilleret.
- Avez-vous entendu des bruits suspects durant la nuit?
- La nuit dernière? Non, non... Rien qui sorte de l'ordinaire...

Les cheveux de l'homme indiquaient clairement qu'il avait dormi couché sur le côté droit, alors que ses deux compères, à la chevelure coupée ras, restaient cloîtrés dans un silence gêné, les mains dans les poches.

- Pouvez-vous me confirmer que vous avez passé une partie de la nuit avec la dame du terrain 42?
- Une dame? Au 42? Aucune idée de qui vous parlez, monsieur l'agent. Pas vrai, les gars? Vous l'avez vue, la dame?

Les deux autres levèrent les épaules et balancèrent leur tête de gauche à droite tout en marmonnant des «non, non» presque inintelligibles.

- Ah? Vraiment? fit Pierre. Une belle grande femme entre trente-cinq et quarante ans, longues jambes, chevelure brune avec des mèches blondes... Non... Toujours rien?
- Ah, si! Peut-être que je l'ai vue passer une fois ou deux, mais je ne sais pas qui c'est...
- C'est curieux, parce qu'elle prétend le contraire.
- Ah? Pourquoi... Pourquoi dirait-elle ça? dit le Belge en déglutissant bruyamment.

Le jeu d'acteur des trois touristes faisait peine à voir. À côté d'eux, Lynda se serait mérité un Oscar pour sa performance. Pierre n'avait pas de temps à perdre. Devinant ce qui rendait ses interlocuteurs si mal à l'aise, il décida de leur offrir une performance à son tour, question de leur faire cracher la vérité sans plus attendre.

– Aucune idée. Mais puisque nous avons deux versions différentes des faits, je vais devoir vous demander de me suivre au poste de police, où l'on va vous demander d'écrire vos versions, individuellement, de les signer et de nous les remettre. Ensuite, nous pourrions contre-vérifier vos dires grâce à quelques interrogatoires; nous aurons recours au détecteur de mensonges, s'il le faut, pour faire la lumière sur tout ça. Nous parlons d'un meurtre, ici... ce n'est pas rien.

Plus il fabulait, plus il éprouvait du mal à contenir un fou rire devant les visages déconfits des Belges. Dès que le mot meurtre fut prononcé, l'un des muets s'était retourné vers le bois pour cacher sa déconfiture, tandis que le deuxième serrait les lèvres en clignant rapidement des yeux pour empêcher les larmes de couler sur ses joues. Quant au troisième, le seul qui jusque-là avait su démontrer qu'il pouvait se servir de sa langue, il trouva le moyen de répondre:

- Vous... Vous n'êtes pas sérieux, là?
  - J'ai une gueule de comique, vous trouvez?
  - Puisqu'on vous dit qu'on ne la connaît pas, cette fille...
  - Dans ce cas, comment sait-elle que vous êtes Belges?
  - Ben... à notre accent, je présume, parvint à articuler le bavard.
  - Non. Car à nos oreilles, voyez-vous, vous sonnez comme des Français.
  - Écoutez, reprit le Belge visiblement découragé, c'est pas possible, ça ne peut pas nous arriver à nous...
  - Alors, si on la jouait facile, les gars? Vous me dites ce que vous savez, et en échange de votre bonne collaboration, j'oublierai que vous avez payé quelqu'un pour obtenir ses faveurs sexuelles...
  - Mais... comment vous savez?
  - Avant, je supposais; maintenant, j'ai ton aveu. Alors?
- Avec une rage contenue, le garçon botta un caillou au sol puis répliqua:



– Ouais, ouais... On la connaît, Natasha. Elle a passé la nuit avec nous. Mais c'est elle qui a insisté! se hâta-t-il de préciser.

– Je n'en doute pas.

– Mais je suis sérieux! insista le jeune. Hier, elle s'est pavanée devant nous toute la journée dans un maillot de bain très révélateur; même qu'elle nous saluait au passage. Puis, en début de soirée, elle est venue nous raconter que son mec était tombé ivre mort et qu'elle était en manque. Ensuite, elle s'est assise sur moi en me mordillant l'oreille et en me suppliant de l'inviter à dormir dans notre tente! Après, ben... elle nous a offert de... enfin...

– C'est bon, j'ai entendu ce que je voulais.

– Mais on ne savait pas que c'était illégal! On n'est pas chez nous, vous comprenez?

– Donc, vous confirmez qu'elle a passé toute la nuit avec vous?

– Oh oui! Et on en a eu pour notre arg... je veux dire... oui, monsieur. Le soleil était levé quand elle nous a quittés.

– Merci les gars. J'apprécie votre collaboration. Vous pouvez remonter votre tente; je suis certain que votre séjour n'était pas réellement terminé.

Un air de soulagement se dessina sur les visages des trois Belges. Pierre les observa du coin de l'œil, à l'affût d'un signe qui aurait pu signifier qu'ils lui cachaient encore quelque chose, mais rien ne l'accrocha. Les gars avaient eu peur qu'il les arrête en raison de leur comportement de la veille et voilà tout.

– Alors? lui demanda Annie lorsqu'il revint vers elle et Lynda.

– Elle était bien avec eux. Toute la nuit.

– Alors, on s'amuse sur le terrain voisin pendant que son petit copain ronfle? lança Annie à l'endroit de Lynda dans le but de la taquiner.

– Comment voulez-vous que je paye les dépenses et le terrain si y a pas un sou qui rentre? répondit agressivement l'autre. Vingt ans à attendre pour rien! Et puis, il se pointe, il boit tout, il s'endort et empeste l'alcool...

– Tu aurais pu le renvoyer, dit Annie. Après tout, c'est chez toi, ici.

– On parle d'un gars qui a assassiné de sang-froid les gardes d'un camion blindé et qui a passé les vingt dernières années de sa vie en compagnie de gars aussi violents que lui, sinon plus! J'aurais fait quoi? Je lui aurais balancé mon pied au cul? On sait toutes les deux comment ça aurait pu se terminer, pour moi.

– Bon, on va devoir quand même t'emmener au poste.

– Quoi? s'indigna Lynda. Les Belges vous ont pourtant confirmé que j'ai passé la nuit avec eux!

– Tant que le médecin légiste n'aura pas confirmé l'heure de décès de ton petit ami, tu demeures notre principale suspecte.

– N'importe quoi!

Lynda menottée à la table de pique-nique, les deux inspecteurs la laissèrent passer sa rage sur les planches pendant qu'ils s'éloignaient d'elle en cercles concentriques, à la recherche d'indices. Parfaitement concentrés, l'un et l'autre restèrent penchés, le nez vers le sol, pendant que Lynda leur lançait des insultes. Ils s'éloignèrent méthodiquement, quadrillant chaque mètre carré du terrain, jusqu'à ce que Pierre s'arrête devant le trou qu'avait tenté de creuser la suspecte. Alors qu'il peinait à poursuivre la besogne de cette dernière, Annie vint le rejoindre.

– Ça semble difficile, lui dit-elle en le voyant grogner et suer sous l'effort. Je te croyais pourtant en excellente forme physique.

– C'est plein de racines, répondit Pierre entre deux coups de pelle. Il y a des roches et d'autres racines plus fines qui emprisonnent constamment la pelle. Je ne crois pas qu'elle avait l'intention d'enterrer son petit copain ici. Quelque chose de plus petit doit y être caché... Mais à quelle profondeur?

– Peut-être que ce quelque chose a été enterré là il y a plusieurs années, quand ces arbres étaient tout jeunes... Genre, il y a vingt ans? Ludo aura voulu le déterrer, mais se serait arrêté en se disant qu'il lui faudrait d'autres outils pour venir à bout de ces racines...

– Hum... Ou bien... réfléchit Pierre en se retournant vers la terre que Natasha avait entassée en monticule.

– Ou bien quoi?

– Ou bien, il n'y a rien d'important dans ce trou. Sinon...

Pierre fouilla les mottes de terre enlevées précédemment par Lynda et trouva un cadavre d'oiseau noir dont le plumage était recouvert de morceaux de terre humide.

– Elle croyait trouver un trésor alors que quelqu'un a simplement enterré un oiseau mort! s'exclama Annie en éclatant de rire.

– Quelqu'un, ou un animal quelconque qui se le réservait comme repas. Un renard, un raton laveur... Juste au cas où, on laissera les gars de l'équipe creuser plus en profondeur lorsqu'ils arriveront, mais je suis convaincu qu'ils ne trouveront rien.

Pierre planta la pelle dans le sol, s'y appuya, puis plongea son regard dans le lac, au bas de la côte, tout en affichant un air songeur.

– Un sou pour tes pensées! lui offrit Annie en lui tendant réellement une pièce de monnaie.

– Je ne crois pas qu'elle l'ait tué.

– Moi non plus. Il aurait fallu une arme munie d'un silencieux pour ne pas que les Belges ou d'autres voisins entendent le coup de feu. Ce genre de fusil est si difficile à acquérir, qu'elle ne s'en serait pas débarrassée. Comme elle ne s'attendait pas à notre visite, elle n'avait aucune raison de le cacher et donc, nous l'aurions retrouvé facilement. Je suis prête à parier que l'équipe ne la trouvera pas non plus. De plus, les Belges disent qu'elle était avec eux toute la nuit.

– Elle aurait pu tuer son petit ami avant d'aller les retrouver; et comme Ludovick était le dernier du groupe, l'arme ne lui était plus d'aucune utilité; qui sait si elle ne l'a pas tout bonnement balancé au fond du lac.

– On verra ce que nous apprendra le médecin légiste au sujet de l'heure du décès.

– Pour l'instant, cette fille demeure notre suspecte numéro un.

– Du moins, pour le meurtre de Ludovick. Les autres pourraient avoir été commis par Ludovick lui-même...

– Peut-être, sauf que son assassinat porte la même signature que les autres...

– Un vrai casse-tête...

\*\*\*

De retour au poste de police, ils consultèrent le site pour étudier les pistes proposées par leurs collègues, mais sans succès. Tous pataugeaient encore dans le néant.

– Bon Dieu! s'exclama un de leurs confrères de travail en les voyant assis tous les deux, en train de fixer silencieusement le vide. Vous avez une de ces mines!

– Arrête, Jean, on a le pire tueur en série de l'histoire du Québec sur les bras, et on n'a aucune piste...

– Pauvre Annie... N'essaie pas de me faire pleurer! Ce sont tous des salopards qui mangent maintenant les pissenlits par la racine! Ce tueur-là nous offre des cadeaux de Noël à l'avance!

– Tu ne parles pas sérieusement? s'indigna Annie. Ils viennent de purger une peine de vingt ans! Ils auraient pu se reprendre en main et devenir de bons citoyens...

– Tu ne crois pas vraiment ce que tu dis, voyons! Tu penses réellement que des gars capables de tuer de sang-froid pour de l'argent vont se réformer en prison? Mais dans quel monde vis-tu?

– Il y a toujours une chance pour qu'un ex-prisonnier change pour le mieux.

– Peut-être, mais une mince chance. Une très mince chance, précisa Jean Goyer. En tout cas, je maintiens que ce gars-là nous rend service, autant à nous qu'à la communauté.

– Qu'est-ce qui te dit qu'il s'agit d'un gars? s'indigna à nouveau Annie.

– Arrête de chercher le trouble! Statistiquement, tu sais parfaitement qu'il y a de très fortes chances que les meurtres soient commis par un homme. Surtout quand c'est prémédité! Et en série!

– Il y a eu des cas de tueuses...

– C'est ça, c'est ça! l'interrompit Jean en passant son chemin.

– Des fois, ce gars-là m'enrage! grogna Annie.

– Il sait exactement quoi dire pour te provoquer, signifia Pierre d'une voix basse et lasse, et tu te laisses prendre à chaque fois.

Mi-sourire, Annie se leva de sa chaise et lui balança un poing sur l'épaule.

– Toi aussi, tu me cherches! rétorqua-t-elle pour expliquer son geste.

Puis elle s'avança vers la fenêtre, et se laissa hypnotiser par les voitures qui circulaient sur le boulevard des Seigneurs.

– N'empêche, il marque peut-être un point...

– C'est-à-dire?

– Et si quelqu'un cherchait réellement à nettoyer les rues? reprit Annie en se retournant vers Pierre tout en appuyant son dos contre la fenêtre.

– Mais pourquoi commencer par des criminels fraîchement sortis de prison? questionna Pierre. Les victimes ne constituaient pas un danger puisqu'elles n'avaient encore rien fait de mal depuis leur sortie.

– En fait, on n'en sait rien... Et si un codétenu en avait suffisamment découvert au cours des vingt dernières années pour être en mesure de s'approprier le magot? Il lui faudrait d'abord se débarrasser des cinq propriétaires pour s'assurer d'avoir le chemin libre.

– Appelle la prison, trancha Pierre, tu n'as peut-être pas tort.

– Bonne idée.

Pierre se serait attendu à obtenir une longue liste de détenus à rechercher, mais au contraire, Annie revint vers lui avec un seul nom: André Girouard.

– Juste un? s'étonna-t-il. En vingt ans, nos cinq amis n'ont eu qu'un seul codétenu?

– Pas vraiment, mais le responsable des archives et moi avons fait un tri. Au départ, j'ai obtenu une liste d'une trentaine de noms, car nos petits amis, comme tu dis, n'ont jamais partagé la même cellule. Mais j'ai supposé qu'aucun des cinq n'aurait dévoilé à des inconnus la cachette de leur magot. Du moins, pas au début de leur incarcération, et surtout pas à des criminels sur le point d'être libérés. Ç'aurait été vraiment con de leur part de transmettre cette information à quelqu'un qui quitterait le pénitencier des années avant eux!

– Ouais... Je suppose qu'ils n'étaient pas si idiots...

– Ensuite, en retirant les noms de ceux qui n'ont partagé la cellule de l'un ou l'autre de nos gars que durant quelques mois, donc moins d'un an – en supposant qu'il faut plus de temps avant qu'un lien de confiance s'établisse réellement – la liste a un peu diminué. Si on ajoute à cela ceux qui sont toujours en prison, ceux qui sont décédés et ceux qui sont sortis depuis plus de trois ans et qui auraient eu tout avantage de partir avec le magot avant la sortie des cinq voleurs, il ne reste qu'un seul nom: André Girouard.

– Et on sait où il se trouve?

– Oui, mais écoute... Il y a encore mieux. En vingt ans, l'homme a été le partenaire de cellule de trois de nos cinq gars! On peut donc supposer qu'il était assez proche du gang.

– Tu as peut-être eu le gros lot, Annie!

\*\*\*

L'appartement de Girouard se situait dans le quartier Hochelaga de la ville Montréal. Sans grande surprise, ce quartier affichait un indice socio-économique très faible, faisant qu'il était davantage prisé par les bandits de rue.

Annie précéda Pierre qui montait les marches menant au deuxième étage d'un quadruplex en briques rouges. Arrivés sur le balcon, Pierre cogna à la porte de droite pendant qu'Annie se penchait légèrement sur la rambarde pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la demeure. La fenêtre donnait sur le salon, où un individu mal rasé demeurait avachi sur son sofa, devant la télé. Lorsque leurs regards se croisèrent, l'homme fit un doigt d'honneur sans bouger de son siège. Voyant cela, Annie sortit son badge et le brandit devant la fenêtre tout en exhibant un sourire narquois. Aussitôt, l'homme bondit du sofa et se précipita hors de la pièce.

– Il se sauve! hurla Annie en dévalant les escaliers.

Pierre recula d'un pas, et asséna un solide coup de pied dans la porte qui s'ouvrit à la volée. Après s'être saisi de son arme, il jeta un coup d'œil furtif à l'intérieur. Détournant ensuite son regard vers l'extérieur, il aperçut

Annie qui s'engouffrait dans la ruelle pour aller cueillir le fugitif par l'arrière. Après quoi, il entra rapidement dans l'appartement, non sans se déplacer d'un côté à l'autre du couloir pour ne pas offrir une cible facile à un éventuel tireur embusqué.

Au bout du couloir, la porte arrière était entrouverte, ce qui laissait croire que le suspect s'était sauvé par le balcon arrière. Son arme pointée devant lui, il avança avec prudence pour inspecter chacune des pièces. Personne dans la chambre, ni dans la salle de bain, ni dans la cuisine.

En moins de trente secondes, il surgit sur le balcon, balayant l'arrière d'un regard attentif alors qu'Annie se pointait à la porte donnant sur la cour.

– Par là, lui indiqua-t-il du doigt. Troisième cour à gauche; il vient de sauter la clôture!

Sans aucune hésitation, Annie courut dans la direction indiquée. Elle se donna un élan, sauta dans les airs et agrippa un poteau de la clôture, ce qui l'aida à balancer les jambes vers le haut pour franchir l'obstacle d'un bond, malgré sa petite taille. Elle atterrit sur les pieds, s'accroupit, évalua la configuration de la cour et s'élança dans la direction la plus probable empruntée par le fugueur.

Peu de temps s'en fut avant qu'elle ne débouche sur la rue Chambly<sup>7</sup>, où un crissement de pneus lui fit deviner que sa proie tentait de traverser la rue sans se préoccuper des voitures. Elle s'y précipita donc, se forçant à respirer de façon régulière pour éviter de s'essouffler.

Grâce aux quelques conducteurs qui durent arrêter leur véhicule en raison de cet hurluberlu qui s'était lancé devant eux, Annie n'eut aucun mal à traverser la rue à pleine vitesse et ainsi, établir un contact visuel avec sa cible. Du coup, André se retourna frénétiquement vers l'arrière pour évaluer la progression de sa poursuivante. Réalisant probablement qu'il ne la distancerait pas s'il continuait de courir en ligne droite, il obliqua vers les résidences, où les terrains présentaient davantage d'obstacles, voire même de cachettes.

La manœuvre arracha un sourire à Annie qui se sentit défiée. L'homme n'exhibant toujours pas d'arme, elle put se concentrer à réduire la distance qui les séparait plutôt que de chercher à assurer sa sécurité.

Sans perdre de vue la tête du suspect qui rencontrait différents obstacles sur son chemin, tels des arbustes, des piscines et des clôtures, elle passa entre deux haies de cèdres et sauta par-dessus un petit jardin. Elle courrait sans relâche, évaluant à l'avance le trajet qu'il était préférable d'emprunter pour mettre la main au collet du fuyard.

Le parcours erratique de ce dernier lui laissait croire que Pierre n'arriverait pas à le prendre à revers, à moins d'être doué d'un don de voyance assez développé. Elle était donc seule. Bien entendu, elle aurait pu tirer en l'air pour indiquer sa position, mais ce n'était pas une tactique permise, spécialement en milieu urbain; un coup de feu pouvait créer la panique ou atteindre quelqu'un, ce qui entraînait inévitablement la rédaction d'un rapport complet visant à expliquer la pertinence du geste. De toute façon, le suspect était à elle. C'était *elle* qui avait posé les questions pour arriver à déterminer qu'André Girouard était le suspect le plus probable parmi tous les détenus qui avaient partagé une cellule avec un des cinq voleurs assassinés. *Elle*, encore, qui l'avait vu prendre la fuite par la fenêtre du salon avant de se lancer immédiatement à sa poursuite et *elle*, enfin, qui se rapprochait de plus en plus de lui.

– Annie!

Elle reconnut la voix de Pierre qui venait à son tour de s'engager dans la chasse à l'homme, sauf qu'il occupait le mauvais côté du pâté de maisons. Il se trouvait à gauche alors que le suspect fuyait à droite. De ce fait, Girouard *lui* appartenait toujours.

– Par ici, Pierre! hurla-t-elle d'un souffle sans ralentir sa cadence.

– Les autres sont devant! lui cria Pierre d'une voix encore plus forte que la sienne. Il va leur tomber dans les bras!

Encore plus motivée, Annie trouva la force d'accélérer le pas, d'autant plus que Girouard, qui avait entendu l'information, avait ralenti sa course pour tourner la tête dans tous les sens afin de trouver une échappatoire. Ne voyant pas les policiers dont Pierre avait parlé, il craignait de les voir surgir de nulle part.

7 CGE: 45°32'46'14''N / 73°32'46,04''O

Il étudia la possibilité de poursuivre sa course en demeurant sur le côté droit de la rue, mais vit que toutes les maisons étaient collées les unes aux autres. Quant au côté gauche, il lui faudrait à nouveau traverser une rue, avec tous les risques encourus. Le temps qu'il se retourne vers l'arrière, la policière le plaquait violemment, son épaule droite s'enfonçant dans son estomac, ce qui lui coupa le souffle qu'il avait déjà très court.

Sans la moindre peine, Annie le retourna sur le ventre et lui tordit les bras pour lui passer les menottes.

– Est-ce que les renforts sont en voiture ou à pied? s'enquit-elle auprès de Pierre qui arrivait à sa hauteur.

– Quels renforts? articula ce dernier entre deux profondes inspirations.

– Mais? Les autres...

La pauvre Annie s'arrêta de parler dès qu'elle comprit qu'il n'y avait en réalité aucun renfort. Pierre avait crié cela dans le simple but de laisser croire à Girouard qu'il ne lui servait à rien de poursuivre sa course, puisqu'il serait bientôt cerné.

– Bien pensé, lança Annie en se levant.

Puis, accompagné d'un coup sur l'épaule, elle ajouta:

– Pour un homme...

Ils amenèrent Girouard au poste de police de Montréal, où les attendaient les collègues de l'endroit travaillant sur la même enquête qu'eux. Bons joueurs, ils permirent à Annie et Pierre de mener l'interrogatoire, alors que de leur côté, ils se contentèrent d'y assister de l'extérieur, à travers la fenêtre-miroir.

– Bon, commença Annie, comme on te l'a dit en chemin, tu es arrêté pour le meurtre de cinq anciens détenus: Sylvain Chartrand, Christian Moreau, Marc Lefebvre et les deux Cousineau, Charles et Ludovick.

– Et comme je vous l'ai dit et répété, nia Girouard, je n'ai rien fait. À l'heure qu'il est, vous avez sûrement dû fouiller mon appartement et je serais très surpris que vous ayez trouvé quoi que ce soit d'incriminant. Vous devez donc me relâcher!

– Prends le temps de nous répondre, Girouard, tu veux bien? Tu vas voir, on va devenir de grands amis!

– Je n'ai rien à dire.

– Où étais-tu dans la nuit d'hier? demanda simplement Pierre de sa voix grave.

– Comme tous les soirs, j'étais au bar *La barre haute*. Vous pouvez questionner les gens de la place, je suis un habitué.

– On va le faire, ne crains pas.

– Si vous le faites tout de suite, ça va nous éviter de perdre du temps en posant d'autres questions inutiles, parce que je vous jure que j'étais là!

– Dis-moi, pendant que tu étais en prison, tu as partagé les cellules de Ludovick Cousineau, son frère Charles et Christian Moreau, n'est-ce pas?

– Oui, pendant quelques années, mais...

– Et ils t'ont parlé de la raison qui les a envoyés en prison?

– Bien sûr, tout le monde était au courant, en dedans, de répondre André en se détendant, comprenant, à l'air des deux policiers, qu'il n'échapperait pas à leurs questions.

– Et le magot, ils t'en ont parlé?

– Ils s'en vantaient tout le temps. Ils disaient que personne n'arriverait à le trouver.

– Mais j' imagine qu'après toutes ces années de cohabitation, tu as dû obtenir suffisamment de confidences pour deviner où il se trouvait, enchaîna Pierre.

– Si vous pensez! ricana le prisonnier. Le plus petit du groupe, Marc Lefebvre, a été presque battu à mort, un jour, par des détenus qui voulaient mettre la main sur le magot une fois sortis de prison. Il a prétendu tout le long qu'il ne savait rien. Tout comme ses quatre copains, d'ailleurs. Il leur a même dit que c'était ça, le génie de leur coup... personne ne savait où était caché le pognon.

– Tu essaies de me dire que vous avez tous fini par croire qu'un sixième complice se serait occupé de cacher l'argent?

– Oui. Ce que je viens de vous raconter s'est passé au début de leur peine. Ensuite, ils se sont suffisamment

entourés d'amis pour que plus personne n'ose lever la main sur l'un d'eux.

- Alors pourquoi les avoir tués?
- Je ne les ai pas tués! riposta Girouard en levant le ton.
- Je te pose la question autrement: qui avait intérêt à les voir disparaître?
- Vous, articula faiblement l'autre en guettant la réaction des deux policiers.
- Quoi?
- Vous... La police, quoi. Dans le milieu, on commence à croire qu'un de vos collègues s'applique à nettoyer les rues... C'est pour ça que je me suis sauvé quand je vous ai vus à ma porte...

Les mâchoires de Pierre et d'Annie s'affaissèrent simultanément.

- Tu...? Vous...? Qu'est-ce qui vous fait penser qu'un policier voudrait...
- Cinq ex-détenus qui s'en sont pris à des agents de sécurité, qui les ont tués de sang-froid, disparaissent les uns après les autres, avec un as de cœur transpercé d'une balle provenant d'une arme des forces de l'ordre... Faites vous-mêmes l'addition.
- Tu as cru que nous venions chez toi, comme ça, en plein jour, pour te tuer, et ce, après avoir balancé notre insigne devant ta fenêtre de salon? se moqua Annie. Tu penses vraiment qu'on va croire ça?
- Nous sommes plusieurs ex-détenus à le croire. On le pensait déjà, hier, alors que les journaux parlaient uniquement des quatre premiers meurtres. Alors, maintenant que vous m'accusez du meurtre des cinq, je comprends qu'il y en a un autre de mort! Ce n'est pas pour nous rassurer...
- Tant mieux si la peur t'évite de récidiver, répliqua Annie. Toutefois, ce n'est pas un de nos collègues. Donne-moi une autre piste.
- Mais je ne suis pas enquêteur, moi!
- Alors laisse-moi te dresser un scénario qui se tient, proposa Annie en déambulant autour de la table et en prenant bien son temps chaque fois qu'elle se trouvait derrière le dos de son interlocuteur, histoire de lui mettre plus de pression et d'attiser sa peur. Pendant ton séjour en tôle avec les cinq compères, tu t'acoquines avec eux, tu deviens leur confident, et en rassemblant les bribes d'informations que tu glanes ici et là, tu découvres enfin où se trouve le butin. Tu sors de prison deux semaines avant eux, tu te précipites à l'endroit voulu, tu trouves l'argent, et deux semaines plus tard, tu élimines un à un les cinq complices, avant qu'ils ne réalisent que leur magot est disparu et qu'il n'y a que toi pour leur avoir damé le pion!
- Mais je vous répète qu'ils ne savaient pas où...
- Ça, c'est toi qui le dis, interrompit Pierre.
- Mais posez la question à n'importe lequel des autres détenus et vous verrez bien que les cinq gars ont toujours prétendu qu'ils ne savaient pas où était leur argent!
- Et qui nous dit qu'ils ne mentaient pas, mais que toi, tu t'en es rendu compte?
- Mais vous délirez! s'emporta Girouard. Vous avez vu dans quel appartement j'habite? Ça ressemble à une demeure de millionnaire, ça, selon vous?
- Tu pourrais cacher le butin en attendant le bon moment pour disparaître...
- Si j'avais eu cet argent entre les mains, je serais disparu le jour même, je vous le garantis! J'aurais roulé jusqu'au Mexique et j'aurais tout dépensé tranquillement, en me la coulant douce...
- C'était peut-être ton intention, sauf que nous t'avons mis le grappin dessus plus vite que tu le croyais.
- Mais vous disjonctez complètement! Si j'avais l'argent, pourquoi je risquerais ma vie à les poursuivre, les tuer, et leur placer un as sur le torse?

Pierre s'avança sur le bout de son siège et appuya ses deux coudes sur la table qui le séparait du prisonnier, qu'il fixa droit dans les yeux.

- Et si tu les éliminais avant, et que tu comptais t'emparer du butin après?
- De toute façon, j'étais au bar, vous pourrez facilement le vérifier...
- En questionnant tes amis que tu as probablement payés en échange de leur silence, j'imagine...
- Mais arrêtez! s'indigna Girouard. Je ne peux pas avoir payé tout le monde, quand même!
- Ça reste à voir. Nous aurons besoin de connaître ton emploi du temps pour tous les soirs où un meurtre a



été commis.

– Je ne note quand même pas toutes mes sorties dans un agenda! J’suis pas PDG d’une compagnie, moi! La plupart des soirs, je suis au bar.

– Donc, si je comprends bien, tu nous prépares déjà au fait que personne ne pourra confirmer où tu te trouvais lorsque les autres meurtres ont été commis?

– C’est pas ce que j’ai dit! Bordel! Vous le faites exprès! Ça fait partie de votre plan pour nous faire disparaître les uns après les autres?

Les bras croisés, Pierre s’appuya à son dossier, pendant qu’Annie retourna à sa chaise d’où elle jeta un regard vers la fenêtre-miroir. Elle n’avait plus rien à tirer du suspect et de toute évidence, Pierre non plus. Peut-être que les autres enquêteurs auraient davantage de succès qu’eux. En interrogeant Girouard à tour de rôle, peut-être que la fatigue et le découragement finiraient par délier la langue de ce dernier.

\*\*\*

Le lendemain, aux petites heures, Pierre et Annie, laquelle avait encore les yeux cernés après avoir reçu un nouvel appel anonyme au beau milieu de la nuit, furent dépêchés par leurs partenaires de Montréal sur les lieux où on venait de découvrir un sixième cadavre.

Une fois au centre-ville de Montréal, ils stationnèrent leur voiture près d’un petit espace vert, au coin des rues Hôtel-de-ville et Boishéri<sup>8</sup>. Le quadrilatère tout gazonné avait été ceinturé par l’équipe montréalaise, et quelques curieux se levaient sur la pointe des pieds pour essayer d’apercevoir le cadavre.

Pendant que les techniciens de l’identité judiciaire prenaient des photos et prélevaient des indices, Pierre et Annie exhibèrent leur insigne et demandèrent à être conduits au sergent-détective Luc Perreault, qu’ils avaient croisé la veille, lors de l’interrogatoire de Girouard.

Petit, le sergent-détective semblait cependant solide comme le roc. Les épaules larges, le torse épais, il aurait bloqué sans peine n’importe quel joueur sur un terrain de football. Quant à ses cheveux rasés courts, ils ne faisaient qu’amplifier la stature de son buste.

– Luc, le salua simplement Pierre.

– Salut, ajouta Annie.

– Salut, fit le sergent-enquêteur sans lever les yeux du cadavre.

– Ton partenaire n’est pas là? s’étonna Annie. Difficile de croire qu’on serait arrivés avant lui... nous sommes partis de la banlieue.

– Ghislain est déjà sur le terrain, en train d’interroger les passants.

– Il a été trouvé ce matin? questionna Pierre en pointant le menton vers le macchabée.

– Oui. Par une joggeuse qui l’a aperçu sur son parcours habituel. Elle est à l’hôpital, maintenant, pour soigner un choc nerveux. On a envoyé quelqu’un avec elle pour la calmer et prendre sa déposition.

– Et Ghislain, il cogne aux portes?

– Non, il questionne les...

Apercevant les journalistes retenus derrière la banderole jaune, le sergent baissa le ton et ajouta:

– Il questionne les prostituées de la rue Sainte-Catherine. C’est à moins de cent mètres d’ici.

– Les prostituées?

– Oui. De bons yeux et de bonnes oreilles, disponibles de jour comme de nuit.

– Ah...

– La carte est disparue, signala Perreault.

– Quoi? fit Annie, surprise.

– Il y a bel et bien eu une carte, car on voit qu’elle a laissé un rectangle un peu plus propre sur le cœur de la victime. Mais il semblerait que quelqu’un soit parti avec.



– Sergent Perreault, vous confirmez donc qu’il s’agit du sixième meurtre commis par celui qu’on appelle «L’as de cœur»? hurla un journaliste à l’ouïe fine.

Un peu las, Luc soupira et passa une main sur son visage. Sans même regarder le journaliste, il lança:

– Nous n’avons aucun commentaire à faire pour l’instant. Vous êtes invités à assister à la conférence de presse qui aura lieu plus tard dans la journée. Comme chaque fois...

– Ils sont tenaces, lâcha Pierre.

– Ils ont toujours espoir qu’un petit nouveau laissera filtrer une information privilégiée... Mais nos gars sont bien formés. Il est primordial que le public et les journalistes ne sachent pas que la carte à jouer n’est jamais la même. Ils doivent continuer à croire que le meurtrier dépose toujours un as de cœur sur ses victimes...

– Pour distinguer le vrai tueur de quelqu’un qui voudrait lui faire endosser son propre crime, par exemple? se risqua Annie.

– Exactement. On en a bien assez sur les bras. On n’a vraiment pas besoin d’imitateurs qui voudraient échapper à la justice en faisant porter le chapeau à notre malade.

– C’est peut-être justement pour cette raison qu’il signe ses crimes, soumit Pierre. Pour s’assurer que nous sachions que c’est bien lui. Comme une œuvre d’art, une réalisation...

– Possible.

– Donc, continua Pierre à voix basse, quelqu’un a pris la carte après le décès. Mais pourquoi?

– Qu’est-ce que j’en sais! répondit Perreault.

– Sauf qu’il y a maintenant deux personnes qui savent que le meurtrier ne dépose pas systématiquement un as de cœur sur ses victimes, précisa Annie.

– Deux?

– Celle qui a volé la carte, et la joggeuse qui a trouvé le cadavre.

– Non, justement, la carte n’y était déjà plus lorsque la joggeuse a fait la macabre découverte.

Alors que le silence s’installait, les trois policiers cogitaient pendant que tout autour d’eux, les techniciens effectuaient leur boulot avec diligence.

– On sait qui est la victime? finit par demander Pierre.

– Oui, on le connaît. C’est Paul Després. Il est sorti de prison il y a un peu plus d’un mois. Il y a fait douze ans pour viols en série. Il avait aussi l’habitude de battre ses victimes sans ménagement.

– Un autre de moins dans nos rues, philosopha Annie sans réfléchir.

– Vous pensez qu’un de vos collègues établit sa propre vengeance, sergent? questionna à nouveau le journaliste pour se faire entendre de tous.

La mine sévère et les yeux plissés, Annie se retourna vers l’individu. Voyant qu’elle s’avançait vers lui d’un pas déterminé, celui-ci recula légèrement tout en perdant quelque peu de sa belle assurance. Lorsqu’il la vit se pencher pour traverser la banderole, il fut forcé de reculer à nouveau avant de la voir défiler devant lui sans le moindre mot.

Amusé, Pierre salua son collègue montréalais et rejoignit sa consœur en contournant la haie.

– Tu aimes bien faire «ton petit effet»... la nargua-t-il une fois rendu à sa hauteur.

– J’aime bien quand les plus grands que moi me craignent, répondit Annie en lui frappant l’épaule.

– Qu’est-ce que tu comptes faire?

– Je pense qu’une prostituée se confiera plus facilement à une femme qu’à un homme... policier, de surcroît.

Cela dit, Annie s’arrêta au coin de la rue Sainte-Catherine et balaya du regard les deux côtés de la chaussée. Les prostituées étaient aussi visibles que des paons au milieu des oies blanches: tenue minimale dévoilant le maximum de courbes possibles, clarté des intentions, maquillage prononcé, cheveux longs, et talons aiguilles pour faire ressortir les fesses et allonger les cuisses. De même, contrairement aux autres femmes, elles ne déambulaient pas sur le trottoir; chacune s’accrochait à son minuscule territoire individuel.

Annie s’avança vers un bout de trottoir où trois filles attendaient les clients, probablement plus rares à une

heure aussi matinale. Pierre ne bougea pas, se disant que la présence d'un grand policier taciturne n'aiderait sûrement pas Annie à recueillir des aveux. Il se contenta donc d'admirer la technique de cette dernière.

Bientôt, il vit deux des filles s'approcher d'elle et rire en sa compagnie. Les trois jetèrent un regard vers lui avant de s'esclaffer à nouveau. Se doutant bien que sa collègue se servait de lui et de son image coincée pour amadouer les filles, il ne broncha pas. Pour faire tomber les barrières, rien de mieux que de se liguer entre femmes pour se moquer d'un homme! Annie discuta une dizaine de minutes avec ses amies du moment, puis les salua de la main en s'éloignant vers l'ouest.

Ensuite, pendant près de deux heures, elle se présenta à différentes prostituées dans le but d'entamer la discussion, rigoler et même, payer des cafés à certaines d'entre elles. Durant tout ce temps, Pierre la suivait, mais en demeurant de l'autre côté de la rue. Tout en veillant sur elle, il lui arrivait ici et là de s'arrêter pour interroger quelques commerçants.

– Les filles ne vous diront rien, entendit-il quelqu'un lui dire.

Il chercha autour de lui pour mettre un visage sur la voix, avant de se rendre compte que celui qui s'adressait ainsi à lui était un vieil itinérant assis sur le bout du trottoir, pratiquement à ses pieds.

– Je vous demande pardon? lui dit-il.

– Vous êtes flic, non? Et la fille, là-bas, c'est votre partenaire.

– Vous avez deviné ça?

– Vous êtes pas habillés assez chics pour être des «pimps» et pas assez discrets pour être un couple en recherche de sensations fortes. Votre collègue, elle est trop assurée pour être une prétendante, trop sympathique pour être une journaliste. Mais les filles ne lui diront rien. Ça se tient, ce monde-là.

Pierre s'appuya à un arbre tout près et entama la discussion sans regarder son interlocuteur. Ainsi, hormis les passants immédiats, personne n'était à même de deviner qu'ils se parlaient. C'était probablement ce que désirait le mendiant, qui lui aussi faisait mine d'ignorer celui à qui il s'adressait.

– Bonne déduction. Je suis très impressionné.

Après un moment de silence, l'homme rétorqua:

– Les gens pensent qu'on est des débiles juste parce qu'on est dans la rue. Mais c'est pas vrai. C'est juste que j'étouffais, dans ma maison. Dans l'immeuble où je travaillais, aussi... Je suis tout mon sang pour un salaire de misère... Tous engraissés comme des sardines... Qui est le fou, eux ou moi?

– Tout est relatif, j'imagine.

– Moi, j'suis heureux ici. C'est pas facile, mais au moins, je suis vivant. Vivant pour vrai. Je suis pas un de ces automates qui marchent sur le trottoir comme si le monde leur appartenait, à consulter leur machine pour voir s'ils ont des messages, à faire de l'argent pour s'acheter des cochonneries à prix d'or et à s'endetter pour pas perdre leur statut social... Des chiens qui courent après leur queue, que je dis qu'ils sont, moi...

– Vous n'avez pas tort...

Après un nouveau silence. Pierre vit Annie s'éloigner encore un peu plus vers l'ouest, mais malgré tout, choisit de rester sur place.

– Vous êtes là pour le mort, continua l'itinérant après un temps.

– Rien ne vous échappe, à ce que je vois.

– Tout est relatif, j'imagine.

L'homme cracha au sol, s'alluma une cigarette déjà passablement entamée et ajouta:

– Elle l'a déjà dépassée.

– Qui?

– Votre partenaire... Elle a dépassé la fille qui a trouvé le mort. Elle voulait le tuer, mais elle est arrivée trop tard.

– Qu'est-ce que vous voulez dire?

– Paul. Il s’est encore payé une pute. Et comme d’habitude, il a pas pu s’empêcher de la maltraiter. Et probablement aussi qu’il ne l’a pas payée.

– Et comment vous savez qu’elle ne l’a pas tué?

– Son bâton de baseball était encore propre quand elle est sortie de la rue de l’Hôtel-de-ville. Par contre, elle était tout énervée et tenait une carte dans ses mains. Elle a parlé aux autres filles qui sont allées voir le cadavre. Ensuite, elles sont revenues ensemble sur le trottoir en dansant et en riant. Il faut savoir qu’il les battait souvent, l’enfoiré.

– Et vous n’avez pas appelé la police?

– Vous voulez m’arrêter? plaisanta l’autre.

– Non...

– Retournez vers l’est et rendez-vous au deuxième coin de rue. Vous verrez un restaurant asiatique. Deux filles ont amené la pute juste au-dessus. Probablement pour la soigner.

– Merci.

Pierre demeura appuyé contre l’arbre encore quelques minutes, puis dès qu’il vit revenir Annie, toujours de l’autre côté de la rue, les sourcils en point d’interrogation, il sourit, se pencha pour attacher son lacet et refila discrètement trois billets de vingt dollars au clochard qui s’en saisit tout aussi subtilement.

## Sept de cœur

Au-dessus du restaurant thaïlandais, trois petits appartements miteux faisaient à la fois office de résidence et de lieu de travail pour six prostituées. C'est dans celui du centre que Pierre et Annie trouvèrent la voleuse du six de cœur. L'une des paupières de celle qui s'appelait Dorothée, une blonde naturelle aux longues jambes et au tronc élancé, était à ce point enflée, qu'elle recouvrait pratiquement tout son œil, alors que deux cicatrices fraîches allongeaient son triste sourire. Annie la remarqua dès qu'une de ses colocataires entrouvrit la porte pour vérifier qui y frappait avec autant d'insistance.

Pierre se contenta de demeurer dans l'embrasure de la porte pendant que sa collègue entrait dans l'appartement pour sympathiser quelque peu avec la femme battue par Paul Després.

– Oh merde! lâcha-t-elle visiblement horrifiée. Il ne t'a pas manquée. Personne n'a le droit de te toucher, que ce soit un client ou un membre de la famille!

– On t'a rien demandé, flicaille! rugit une fille qui au même moment, sortait de la salle de bain à moitié nue.

– Je sais, répliqua simplement Annie en faisant fi de la nouvelle venue. Mais jouer avec un cadavre, ça peut attirer beaucoup d'ennuis... encore plus si on lui vole quelque chose...

Elle caressa les cheveux de Dorothée qui était assise sur une chaise chambranlante. Elle lui prit le menton pour mieux examiner ses blessures et lui dit:

– Je ne pense pas que ça devrait laisser de cicatrices. Par contre, à voir comment tu respires, soit uniquement en te servant du côté gauche de la cage thoracique, je dirais que tu as des côtes fêlées ou cassées... Tu devrais te rendre à l'hôpital...

– Les côtes, ça se répare tout seul! Va-t'en! persiffla la colocataire.

– Les côtes, oui, persista Annie sur un ton sans appel, mais si elle a un poumon perforé, les conséquences, à plus ou moins long terme, peuvent être plus graves.

Dorothée lança un regard vers sa copine, qui disparut dans sa chambre en claquant la porte. Avec peine, elle se releva, s'avança lentement jusqu'au lavabo de la cuisine et mouilla une serviette à l'eau froide pour ensuite l'appliquer sur son œil.

– Vous pouvez me flanquer en prison si vous voulez, dit-elle d'un ton las et vide, mais jamais vous ne pourrez me faire pire que ce que Paul m'a fait. Et maintenant qu'il est de la viande froide et qu'il est disparu pour toujours, y a rien qui peut ruiner ma joie.

– Écoute, chuchota presque Annie, nous n'avons pas l'intention de t'arrêter. Je voudrais juste que tu me racontes ce que tu sais et que tu me redonnes la carte que tu as prise.

– Vous voulez m'enlever mon trophée? lança la prostituée en esquissant un demi-sourire à travers ses lèvres tuméfiées

– Ce n'est pas toi qui l'as tué, affirma Annie. Nous en sommes certains.

– L'autre a juste été plus rapide, confessa Dorothée. Sinon, ç'aurait été moi.

– Mais ça *n'a pas* été toi, insista Annie. Tu resteras en liberté après notre entretien, je te le promets.

Dorothée se retourna vers le lavabo pour y rincer sa serviette et la refroidir à nouveau. Annie ouvrit le congélateur, en sortit deux glaçons, prit doucement la serviette des mains de son interlocutrice, y enveloppa les cubes de glace et appliqua délicatement le tissu contre sa paupière. Une larme coula le long de sa joue.

– J'ai fait semblant de m'évanouir pour qu'il me laisse enfin tranquille, commença-t-elle en s'exprimant lentement. J'avais mal partout. J'étais en furie, mais je me suis retenue. Quand il est enfin parti, j'ai pris mon bâton de baseball et je l'ai suivi. Je l'ai vu tourner le coin de la rue Hôtel-de-ville. Malgré les côtes qui me brûlaient, j'ai avancé aussi vite que j'ai pu tout en serrant mon bâton très fort entre mes mains. Je voulais lui défoncer le crâne jusqu'à ce qu'on ne lui reconnaisse même plus de visage humain. C'était pas un être humain, cette charogne-là!

Annie rinça à son tour la serviette pour nettoyer le sang, et laissa la femme l'appliquer elle-même sur son visage. Pendant ce temps, elle souleva le t-shirt de cette dernière avec une délicatesse toute maternelle, pour vé-

rifier l'état de ses côtes. La prostituée, qui n'opposa aucune résistance, semblait au contraire apprécier l'attention dont elle faisait l'objet.

– Quand j'ai tourné le coin à mon tour, reprit-elle, je l'ai perdu de vue. Je n'osais pas trop approcher parce que ce bout de rue est mal éclairé et que j'avais peur que Paul m'ait vu le suivre et qu'il m'attende dans un racoin pour m'agresser une nouvelle fois ou me finir. Je me sentais en mesure de l'attaquer, mais pas en état de me défendre s'il me prenait par surprise.

Elle grimaça lorsqu'Annie appliqua une légère pression sur une des côtes bleuies, mais ne laissa échapper aucun cri. La policière fit glisser ses doigts le long de chaque côte, jusqu'à la base des seins qu'elle évita de toucher. Dorothée dit encore:

– Quand j'ai vu les arbustes du petit parc bouger, j'étais certaine qu'il m'y attendait. Je suis restée immobile plusieurs minutes, pour attendre la suite. Je voulais le voir arriver de loin s'il se lançait vers moi, et je voulais voir dans quelle direction il irait s'il décidait de s'enfuir.

Tout en écoutant, Annie replaça doucement le chandail, rinça la serviette et la posa sur le visage de la fille qui reprit:

– À un moment, j'ai entendu un drôle de son... Un son sec, court, mais étouffé. Ensuite, j'ai vu comme un petit éclair à travers les buissons. Puis, quelqu'un est sorti du boisé de l'autre côté. Il marchait rapidement. Il avait les mains dans les poches et un capuchon sombre sur la tête. Je ne l'ai vu que de dos.

– Peux-tu me le décrire davantage?

– Non, pas vraiment. Il faisait très noir, et comme je l'ai dit, il me tournait le dos; ses vêtements étaient foncés, il était assez loin...

– Homme ou femme?

– J'ai supposé que c'était un homme, mais je ne le sais pas vraiment.

– Ensuite?

– Je me suis avancée lentement, très prudemment, le bâton prêt à frapper... J'ai encore mal aux jointures tellement je le serrais fort... J'ai contourné les arbustes... et j'ai vu Paul. Il était allongé par terre, placé comme dans un cercueil, avec une carte sur le cœur. Une carte trouée et pleine de sang. Si j'avais pas eu si mal aux lèvres, je lui aurais craché au visage. À la place, j'ai pris la carte en souvenir, pour me rappeler que des fois, il y a une justice en ce bas monde. Et je suis revenue chez moi.

– As-tu montré la carte à quelqu'un?

– Non... Je voulais la garder pour moi.

– Tu n'iras pas en prison, je te l'ai promis, mais je vais devoir repartir d'ici avec cette carte, dit Annie en croisant les bras.

– OK... Je suppose que c'est un bon marché...

Dorothée marcha lentement jusqu'à sa chambre et en revint avec son trophée. Lorsqu'elle vit la carte, Annie remarqua que le sang l'avait recouverte en bonne partie, camouflant du coup presque entièrement les indices qui auraient pu démontrer qu'il ne s'agissait pas d'un as, mais d'un six de cœur. Elle réfléchit rapidement; il était primordial que personne ne sache que le tueur changeait de carte à chaque meurtre. Devait-elle exiger le silence de Dorothée sur le sujet? Peut-être, aussi, que celle-ci ne s'en était même pas rendu compte. L'œil enflé... la noirceur... la douleur... le désir de conserver la carte pour elle et donc, de ne pas l'exhiber... Annie était prête à parier que la fille n'avait rien remarqué. De ce fait, elle jugea préférable de ne pas attirer son attention sur le sujet.

– Merci, se contenta-t-elle de lui dire.

– Je suis vraiment contente que quelqu'un se soit occupé de lui comme ça...

– Je ne crois pas que tes côtes soient cassées, avisa Annie en changeant de sujet. Mais je pense quand même que tu devrais aller t'en assurer à l'hôpital. Même fêlées, ça peut être très douloureux; des médicaments antidouleur appropriés t'aideraient à mieux passer à travers la guérison, en plus de te permettre de dormir.

– Ouais, peut-être...

– J'ai remarqué d'anciennes cicatrices, ici et là...

– Tu penses que Paul est le seul à nous en faire baver? dit l'autre avec une certaine arrogance. Il y a personne qui s'occupe de notre sort, à nous...

– Personne ne vous protège? Pas même ton... «patron»?

– Ha! fit Dorothée avec mépris. C'est parfois lui qui cogne le plus dur!

– Dépose une plainte; on peut te protéger, nous!

– C'est ça, c'est ça...

– Sérieusement! insista Annie.

– Je t'ai tout dit et je t'ai donné ta carte... Alors, allez-vous-en, maintenant.

Alors qu'Annie lui tendit sa carte où figuraient ses coordonnées, l'autre ne se donna pas la peine de tendre le bras pour s'en saisir. La policière la déposa donc sur le coin du comptoir et rejoignit son partenaire, toujours dans l'embrasure de la porte.

\*\*\*

Aux petites heures du matin, Pierre et Annie étaient assis côte à côte, dans la deuxième rangée d'une salle où on avait convoqué d'urgence tous les enquêteurs travaillant sur l'affaire de l'Assassin de cœur. Annie ne put retenir un bâillement, ce qui fit sourire son collègue.

– Poitras t'ennuie? chuchota-t-il.

– Non, non... J'ai juste encore mal dormi; encore un coup de fil anonyme au beau milieu de la nuit.

– Alors maintenant que tout le monde est au parfum du sixième – je dis bien sixième – meurtre, il me faut des pistes! hurlait l'inspecteur-chef de la Sûreté du Québec. Je veux les entendre là, tout de suite, pour que tout le monde les entende.

– Mais monsieur, intervint Luc Perreault, de l'équipe de Montréal, tout ce que nous avons figure sur le site Intern...

– Je sais, l'interrompit Poitras, mais les meurtres s'enchaînent à un rythme effarant, et nous n'avons rien! Aucune arrestation, aucune piste valable, et rien qui se tienne. Alors je veux que ça sorte ici, maintenant! Les journalistes de partout sont sur mon dos! J'ai même reçu des demandes d'entrevue de la part des chaînes canadiennes et américaines! Le pire cas de meurtres en série de l'histoire canadienne! On en parle à travers le monde entier... vous pouvez donc imaginer à quel point on me talonne! Et c'est sans compter les journalistes d'ici qui tiennent mordicus à être informés avant leurs collègues étrangers. Pour ne pas perdre la face, disent-ils! Au nombre que nous sommes pour enquêter sur ces crimes, je ne peux pas croire que nos cerveaux conjugués ne parviendront à rien!

Les six enquêteurs de Laval, Montréal et Terrebonne échangèrent un regard. Perreault plongea le premier.

– On cherche du côté des tueurs à gages. En supposant que quelqu'un d'influent cherche à éliminer des individus gênants...

– Je peux comprendre pour les cinq premières victimes puisqu'elles ont mis la main sur un joli magot, mais notre sixième, elle, n'a aucun rapport avec ce vol.

– Je sais, continua Luc, mais jusqu'à ce matin, notre hypothèse tenait la route. De toute évidence, c'est du travail de pro. Le cadavre est propre, tué instantanément d'une balle bien placée, par un petit calibre étouffé par un silencieux...

– C'est certain qu'il nous manque un motif et un coupable, convint le partenaire de Luc, mais en questionnant nos informateurs, on pourra trouver qui a recherché les services d'un tueur dans les derniers mois, et aussi, qui a été engagé.

– C'est mince, commenta Poitras, mais j'admets que nous avons effectivement affaire à un pro.

– Je ne crois pas, s'interposa Annie. Pourquoi, alors, signerait-il ses meurtres avec une carte à jouer?

– C'est peut-être un nouveau qui veut s'imposer dans le milieu, fit Poitras. Imagine le topo... C'est ton premier boulot à titre de tueuse à gages, tu réussis à éliminer six individus sans que les policiers puissent te retracer, et pour être certaine que ton «œuvre» soit reconnue, tu laisses un symbole très clair en guise de signature. Partout



à la télévision, on parle de toi, tout en répétant que la police n'a aucune piste.

– Dans les milieux criminels, poursuivit Luc, ils vont tout faire pour te trouver et t'engager, car tu viens de te bâtir une réputation en béton. Et éventuellement, tu n'auras plus à «signer» tes meurtres; ton nom sera établi.

– Il me semble que tuer des policiers aurait plus de valeur... répliqua Annie.

– Effectivement, mais qui voudrait s'attirer les foudres du corps policier tout entier? Le tueur sait très bien que s'il s'attaquait à nous, notre motivation à vouloir l'épingler serait sans bornes.

– L'hypothèse tient la route, approuva Poitras, même si ce serait du jamais vu au Québec. Continuez à fouiller dans ce sens.

– C'est déjà du jamais vu au Québec, commenta Pierre.

– Vrai. Et qu'avez-vous de votre côté, Annie et toi?

– Nous avons bien quelques pistes, mais il nous faudra vérifier certains alibis lorsque le médecin légiste nous aura transmis les informations que nous attendons.

– Il y a Lynda Dénommée, continua Annie, la petite amie de Ludo Cousineau, mais nous doutons qu'elle puisse être l'auteure de ces meurtres, car selon nous, elle n'en a ni les capacités ni les moyens. Nous attendons des informations visant à valider ou invalider l'alibi d'André Girouard, qui a partagé les cellules de trois des cinq premières victimes...

– Oui, mais quel serait le rapport entre ces derniers meurtres et le sixième? objecta le plus petit des enquêteurs de Laval, Serge Tremblay.

– On n'a pas encore eu le temps de fouiller de ce côté-là, répondit Annie. Cette réunion a été convoquée et...

– Réglez-moi ces histoires d'alibis au plus vite! ordonna Poitras. Si vos pistes vous conduisent vers une impasse, il faudra vous lancer sur de nouvelles hypothèses.

– Dès qu'on aura des nouvelles du légiste, ce sera fait, monsieur.

– Parlant du légiste, hasarda Tremblay, nous le considérons comme un suspect potentiel...

– Quoi?! rugit Annie en se levant d'un bond.

– Inspecteur Bertrand, asseyez-vous! commanda Poitras d'un ton sans appel. Continuez, Tremblay.

– Nous explorons la possibilité voulant que ce soit l'un d'entre nous qui commettrait tous ces meurtres. Enfin, quelqu'un qui travaille dans le domaine policier.

– Mais pourquoi pensez-vous que...

– Laisse-moi terminer, Annie. Si l'on considère cette hypothèse, cela permettrait d'expliquer que le tueur possède beaucoup d'informations sur ses cibles, qui sont tous d'ex-détenus. Il sait effacer ses traces, éviter de laisser quelque indice que ce soit... Qui de mieux que notre médecin légiste, dont le père a été tué par les cinq premières victimes?

– Quel serait le lien avec le sixième, alors? questionna Annie.

– Il y a pris goût? Il veut brouiller les pistes? Qu'est-ce que j'en sais!

– Il a un alibi? demanda Pierre qui sentait sa partenaire à deux doigts d'exploser.

– Nous ne l'avons pas encore questionné, mais nous savons que sa femme est en voyage d'affaires à Tokyo depuis près d'un mois, ce qui lui aurait laissé le temps de se préparer et d'agir sans témoin dans les proches environs.

– Mais cette piste ne figure pas sur le site, leur reprocha Perreault.

– Non... comme c'est délicat, on en a seulement parlé entre nous... Et puisque nous n'avons aucune preuve sérieuse, il nous semblait qu'il fallait d'abord suggérer notre hypothèse...

– On la garde, annonça Poitras. Mais pour l'instant, essayez d'explorer cette piste en enquêtant à l'extérieur du poste. Et attendez d'avoir quelque chose de solide avant de le convoquer pour un interrogatoire.

– Si on prend cette piste au sérieux, il faudrait peut-être songer à refaire l'autopsie des six cadavres, proposa Perreault. Je veux dire... demander l'avis d'un deuxième légiste. Pour se protéger, Turcotte pourrait très bien biaiser des informations, comme celles, par exemple, touchant l'heure du décès...

Annie se laissa tomber sur sa chaise, croisa ses bras et fronça les sourcils tout en marmonnant:

– Si on commence à s'accuser entre nous, le meurtrier aura le beau jeu...

– Nous n'accusons personne pour l'instant, rectifia Poitras. Mais nous allons tout de même demander l'avis



d'un autre légiste, histoire de nous assurer que Grégory n'a pas volontairement caché un indice. Disons qu'officiellement, ce deuxième avis sera justifié par l'ampleur du dossier qui nous préoccupe. Nous essayons d'établir une liste de pistes possibles. Alors on enquête, mais on ne brasse pas trop à l'interne. Pour l'instant.

\*\*\*

Annie avait conservé son air maussade durant tout le trajet du retour vers Terrebonne. De même, elle était restée coite durant tout le reste de la réunion, ainsi que durant la visite que toute l'équipe avait rendue au médecin légiste pour obtenir le maximum d'informations sur les cadavres déjà autopsiés. Évidemment, pas un mot ne fut dit quant aux soupçons entretenus à l'égard du légiste. En lieu et place, on s'était contenté de le remercier chaleureusement pour son bon travail. Six hypocrites! Même Pierre!

Si Turcotte avait apporté le moindre indice utile au sujet du dernier cadavre qu'on lui avait apporté, cela aurait pu le disculper, mais non. Rien de nouveau... Anesthésiant au rocuronium, une seule balle au cœur, tirée à travers une carte à jouer, le six de cœur, corps disposé cérémonieusement... Enfin! Maintenant qu'ils connaissaient l'heure approximative de la mort de chacune des victimes, il ne leur restait plus qu'à vérifier si les alibis de Lynda et d'André Girouard tenaient la route,

Annie ruminait sa rage. Elle en voulait à Pierre de ne pas s'être davantage porté à la défense de Grégory, tout autant qu'elle s'en voulait d'avoir gardé le silence. Elle avait hâte d'arriver au poste et d'obtenir le rapport sur les allées et venues de leurs suspects. Les deux jeunes policiers qu'ils avaient mandatés pour vérifier les alibis de Lynda Dénommée et d'André Girouard avaient semblé honorés de se voir confier une tâche de terrain. Elle priait pour que le coupable soit l'un de leurs suspects. Voilà qui disculperait son cousin; le pauvre avait déjà tellement souffert à la suite de cette histoire...

Le moteur n'était pas encore éteint qu'Annie s'était lancée hors du véhicule en balançant la porte de toutes ses forces pour la faire claquer bruyamment. Satisfaite de l'effet produit, elle poussa la porte du poste de police d'un coup, comme pour décharger sa fureur sur des objets aussi innocents qu'insensibles.

– Sébastien! Geneviève! J'ai besoin de bonnes nouvelles! hurla-t-elle en marchant d'un pas déterminé vers leurs bureaux.

Elle fut ravie d'apprendre que Girouard n'avait aucune défense solide; les employés et les clients du bar qu'il fréquentait régulièrement le voyaient souvent, tellement souvent, qu'aucun ne pouvait attester s'il était bien là les soirs où les différents meurtres avaient été commis. Il n'avait donc aucun alibi valable. Mais rien qui ne l'accuse véritablement non plus... Particulièrement avec ce sixième meurtre qui venait de s'ajouter à la liste.

Dans le cas de Lynda, le meurtre avait bel et bien eu lieu au beau milieu de la nuit, pendant qu'elle s'efforçait d'offrir aux Belges le plus de souvenirs mémorables possible de leur voyage au Canada.

Dépitée, Annie décida que sa journée de travail venait de s'achever. Elle croisa Pierre dans le couloir, le salua silencieusement de la main et quitta le poste. Quant à lui, Pierre préféra s'atteler aux vols de garages qui continuaient de sévir.

Le lendemain, Annie fut réveillée par les coups frappés par Pierre à la porte de son condominium. Elle apparut dans l'encadrement, les cheveux en bataille, une chemise trop grande pour elle comme seul vêtement, un œil qui n'osait s'ouvrir par crainte d'être ébloui par le soleil et un autre qui luttait pour demeurer ouvert.

– Quoi? Tu ne vois pas que je dors? lança-t-elle en guise de salutations.

– Mais tu ne réponds pas à ton téléphone! lui reprocha Pierre.

– J'ai tout débranché cette nuit après avoir reçu un autre appel anonyme.

– Encore? Tu devrais changer de numéro de téléphone. Le con qui te réveille toujours comme ça au beau milieu de la nuit commence à nuire sérieusement à ton travail.

– Arrête! Ce n'est pas comme si la vie de quelqu'un dépendait de l'heure à laquelle je me lève!

– On en a un septième.

– Quoi? Si vite?

Le regard de Pierre ne mentait pas; il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Deux jours séparaient le cin-

quième du sixième meurtre, et une seule journée séparait le sixième du septième. Y en aurait-il plusieurs par jour, dorénavant?

Annie tourna rapidement les talons et disparut dans sa chambre quelques minutes avant de réapparaître tout habillée, les cheveux bien tressés, un muffin coincé entre les dents et une main occupée à enfiler son ceinturon pendant que l'autre retenait son arme contre sa hanche.

– Hon y va, hon cher! déclara-t-elle en poussant son partenaire devant elle.

Lorsque la voiture s'avança sur le stationnement d'un complexe de condos sur le boulevard Masson à Mascouche<sup>9</sup>, Pierre laissa entendre:

– Il est revenu chez nous, cette fois.

– Je ne crois pas qu'il y ait un ordre logique dans cette série de meurtres, soumit Annie en s'extirpant du véhicule.

– Ça reste à voir, lança Jean Goyer en s'amenant vers eux.

Pierre trouvait ce policier légèrement antipathique. En plus de toujours avoir des idées bien arrêtées sur bien des sujets, il ne se gênait jamais pour les exprimer à voix haute.

– C'est-à-dire? se força à demander Annie.

– Comme je l'ai déjà dit, le gars fait le ménage pour nous.

– Ce que je voulais dire, moi, précisa Annie, c'est qu'il n'y a pas de logique entre les lieux géographiques qu'il choisit pour commettre ses meurtres. Je pense qu'il a établi une liste de gens à descendre, ou encore, qu'on lui en a remis une, et qu'il s'y applique, un par un.

– En tout cas, ce gars-là est un héros pour bien du monde! fit Goyer.

– Tu veux dire *pour toi*, rectifia Pierre.

– Non, pas juste moi. J'ai reconnu la victime en la voyant; on a sa photo sur le babillard, au poste. C'est un gars qui a fait de la prison parce qu'il avait battu un vieux à mort pour mettre la main sur les quarante-cinq dollars qu'il avait dans son portefeuille. Depuis qu'il est sorti de tôle, on avait plusieurs plaintes, dans le coin, mais on ne parvenait pas à trouver sa trace. Il a menacé plusieurs autres vieux...

– On dit des personnes âgées, crétin! ne put s'empêcher de lâcher Pierre.

– Hé! Ils sont vieux pareil, non? Alors, comme je le disais, il a menacé plusieurs vieilles personnes; il les a dépouillées de leur argent, et en a frappé quelques-unes en prime. On avait une description parfaite de lui. Son portrait-robot concordait en tous points. Il s'agit de Julien Savard. Il a même été chassé de certains bars parce qu'il cherchait régulièrement la bagarre. Ça fait trois semaines qu'on le recherche et qu'on surveille le coin.

Pierre et Annie traversèrent la foule de curieux et de journalistes en ignorant les commentaires et questions qui leur pleuvaient dessus. Ils s'avancèrent vers le lieu sécurisé par la bandelette jaune usuelle, puis passèrent dessous pour rejoindre le technicien chargé de photographier la scène.

Comme d'habitude, le corps était bien disposé et une carte avait été posée sur le cœur. Par contre, contrairement aux autres victimes, celle-ci n'était pas très propre. Son gilet bleu était recouvert d'un vomi qui laissait encore planer son odeur. Une bouteille de boisson forte renversée sur le côté, à quelques pas du corps, laissait supposer que l'homme avait beaucoup bu avant d'être assassiné.

– Là, on a quelque chose d'un peu différent! déclara Annie.

Pierre s'éloigna rapidement des lieux et vomit dans le stationnement. Alertée, Annie le rejoignit et lui apposa une main maternelle dans le dos.

– Hé... Ça va, mon grand?

– Oui, oui... C'est juste qu'avec cette odeur... et l'estomac vide...

– Prends le temps de respirer; tu es blanc comme un drap.

– Ça va aller. On doit aller déjeuner, après.

Pierre cracha au sol, se secoua un peu la tête et retourna à la scène de crime, où le sept de cœur les narguait,

bien en évidence sur la poitrine du macchabée.

Goyer, qui semblait se réjouir de ce dernier meurtre, trouvait drôle qu'un grand gaillard comme Pierre ait l'estomac aussi fragile.

– Qui l'a trouvé? interrogea Annie.

– Une vieille qui désirait prendre une promenade de santé, répondit Goyer. Elle a senti l'odeur de l'alcool dès qu'elle est sortie et a voulu savoir d'où ça provenait. Pour le moment, elle est à l'hôpital, car elle souffre d'un choc nerveux. C'est pas très solide, ces p'tites bêtes-là!

– Imbécile! lança Annie.

– Hé! Il faut avoir un peu d'humour, tu sais!

– Je suis d'accord, mais tu n'as rien de drôle.

Pierre et Annie laissèrent les techniciens ramasser les indices et prendre les photos requises pendant qu'ils se rendaient déjeuner dans un restaurant se trouvant sur le même boulevard.

Attablés dans un coin assez désert, cafés et muffins devant eux, Annie brisa le silence lorsqu'elle vit la couleur revenir dans le visage de son confrère.

– Je pense que Goyer a raison, dit-elle.

– À quel propos? demanda Pierre

– Quelqu'un fait le ménage. Toutes les victimes sont d'ex-détenus qui ont fait de la prison pour des crimes contre la personne. On a affaire à un Batman ou un Daredevil. Quelqu'un qui règle leur compte à des criminels impunis.

– Ton hypothèse a une faille, nota Pierre; toutes les victimes ont payé pour leurs crimes.

– Pas vraiment. Depuis sa sortie de prison, Paul Després a violé et battu des prostituées; Julien Savard, lui, s'est battu dans des bars et a volé des personnes âgées; quant à Lynda Dénommée, elle avait peur de Ludovick parce qu'elle «savait de quoi il était capable». Qui sait s'il ne s'est pas montré violent avec elle, ou si elle n'aurait pas été témoin de nouveaux crimes qu'il aurait commis? Donc oui, les victimes ont payé pour leurs vieux crimes, mais elles en ont toutes commis des nouveaux.

– Ça reste à vérifier. On aurait donc un ange vengeur dans la grande région métropolitaine...

– Oui. Ce serait peut-être utile de tenter d'établir le rapport entre les meurtres et le jeu de cartes, murmura Annie pour éviter que les autres clients du restaurant n'entendent la conversation. Existe-t-il un héros de bande dessinée qui signe ses actes avec des cartes?

– Tu mettras les deux jeunes sur cette piste.

– Tu crois qu'il s'arrêtera quand? questionna Annie après un silence.

– Ou *elle*, la corrigea Pierre en souriant.

Annie se leva, lui décocha un coup de poing sur l'épaule et saisit son cabaret vide pour le déposer à l'endroit prévu à cet effet. Pierre la suivit, non sans se masser l'épaule.

À l'extérieur, le temps s'annonçait pluvieux; les nuages recouvraient rapidement le dessus de la ville, les arbres commençaient à danser et la température chutait légèrement. Une fois assis dans la voiture, Pierre se tourna vers sa coéquipière, soupira, et entama la discussion qu'il repoussait depuis la veille.

– Annie, que penses-tu de l'hypothèse selon laquelle ton cousin...

– Je sais que ça se tient, le coupa-t-elle, du moins... théoriquement.

– Les enquêteurs de Laval ont raison sur un point: le tueur semble avoir accès à des informations privilégiées. Il se peut donc que ce soit l'un des nôtres.

– Je sais. Mais Grégory est fragile; à plusieurs reprises, il est passé très près de sombrer dans la dépression, et c'est sa femme qui chaque fois l'en a empêché. Dès qu'elle détectait chez lui des sautes d'humeur anormales, elle veillait à ce qu'il soit vu par un spécialiste et médicamenté convenablement. Grégory n'a jamais été un homme de terrain; ce n'est pas pour rien qu'il travaille dans un laboratoire. Je le vois mal arpenter les rues pour éliminer des criminels. Non... Il s'agit de quelqu'un d'autre, j'en suis certaine.

Alors que le silence s'installait, quelques gouttes vinrent percuter le pare-brise. Tout en souhaitant que les techniciens de l'identité judiciaire réussissent à prélever tous les indices avant le début la pluie, Pierre démarra

pour regagner le poste.

Pendant les deux jours de pluie qui suivirent, le meurtrier fit une pause, pendant que les enquêteurs explorèrent leurs maigres pistes. Avant que certains ne se mettent à creuser dans la vie de son cousin, Annie espérait de tout cœur que ses collègues de Laval parviennent à prouver que les meurtres étaient l'œuvre d'un tueur à gages...

## Huit de cœur

Ce jour-là, Annie arriva au poste les yeux cernés et d'une humeur massacrant. Le seul qui osa la taquiner sur son allure fut Jean Goyer, lequel ne possédait pas l'art de la diplomatie, ni même le don de savoir quand se taire.

– Mais quel bel ouragan nous arrive? cria-t-il. Si tu as besoin d'un compagnon pour rendre tes nuits plus douces, tu sais que je suis toujours disponible!

– La seule façon que je pourrais te trouver doux, rétorqua Annie d'un ton acerbe, c'est comme carpe au pied de mon lit, Goyer!

Plusieurs rires fusèrent ici et là, mais personne n'osa surenchérir, craignant trop les répliques cinglantes d'Annie et la grande gueule de l'autre.

– Sérieusement, la grande, qu'est-ce qui se passe avec toi? insista Jean.

– Si tu veux tout savoir, mon téléphone me réveille régulièrement en pleine nuit, et quand je réponds, y a jamais personne au bout du fil.

– Tu n'as qu'à faire retracer l'appel, et si ta compagnie de téléphone ne veut pas t'aider, tu peux toujours compter sur moi; je suis imbattable avec un ordinateur! Il n'existe pas une seule protection que je ne peux craquer. D'ailleurs, j'ai fait des démarches pour obtenir un poste de cyberpolicier, et je crois que j'ai de très bonnes chances.

Annie s'arrêta à la hauteur de son interlocuteur et le jaugea un instant pour évaluer le sérieux de sa proposition. Peut-être, finalement, y avait-il un être humain raisonnable et mature derrière cette façade de macho. Elle lui sourit tout en s'apprêtant à le remercier lorsqu'il ajouta:

– Tu paieras mes services en nature, évidemment.

Du coup, le visage d'Annie devint de marbre. D'un pas assuré, elle reprit la direction du bureau de Pierre, en se faisant un plaisir d'écraser le bout des orteils du plaisantin au passage. Elle n'eut pas le temps de saluer son collègue que le téléphone de ce dernier sonna. Pierre répondit, écouta silencieusement, puis passa une main sur son visage.

– D'accord. Merci. Nous arrivons, prononça-t-il avant de clore la conversation.

– Non, c'est pas vrai? s'exclama Annie en devinant la gravité de la situation à même la mine déconfite de Pierre.

– Huit de cœur! annonça celui-ci. Et encore une fois sur la rue Sainte-Catherine.

\*\*\*

Cette fois, le cadavre avait été déplacé. Les six enquêteurs qui l'observaient en arrivaient tous à cette même conclusion.

– Ils ont placé un sac ou une bâche sur le corps pour le déplacer discrètement; regardez... on voit bien que le sang a été partiellement essuyé par un tissu quelconque, observa Luc Perreault en pointant la poitrine de la victime.

– Oui, renchérit Annie, on le voit aussi à ses cheveux qui sont un peu rabattus sur son front, alors que normalement, ils auraient dû être collés au crâne, vers l'arrière.

– Mais ils ont replacé la carte correctement, constata Pierre. On voit les marques de doigts gantés sur le coin du huit de cœur.

Le meurtre était survenu exactement au même endroit que l'avant dernier, soit dans le petit boisé, à quelques pas de la rue Sainte-Catherine. Si l'ensemble des enquêteurs se mirent à parcourir les environs, ce n'était pas dans l'intention de trouver un indice permettant de retracer le tueur, lequel se montrait toujours extrêmement méticuleux, mais bien pour tenter de découvrir quelque chose pouvant identifier celui – ou ceux – qui avait emmené le

corps du défunt ici.

– Et s’il ne s’agissait pas de notre assassin de cœur? supposa Henry Dupras.

– Pourquoi pas? questionna Ghislain Savard de l’équipe de Montréal.

– Nous savons que dans le cas du six de cœur, la prostituée qui a découvert le cadavre a subtilisé la carte. Si elle a remarqué qu’il ne s’agissait pas d’un as, mais bien d’un six, et qu’elle a passé le mot à ses copines, qui ont pu en discuter avec leurs clients, quelqu’un pourrait avoir commis un meurtre dans l’intention de le faire passer sur le dos de notre tueur. Ça expliquerait que notre nouveau mort ait une apparence moins soignée que les autres, et qu’on le retrouve à la même place que Paul Després.

– J’ai des doutes, s’opposa Pierre. Sans l’anesthésiant, comment quelqu’un serait-il parvenu à immobiliser sa cible avant de la tirer en plein cœur à travers une carte à jouer?

– Notre homme a peut-être été tué dans son sommeil, puis amené ici.

L’équipe entière replongea dans une intense réflexion. À pas lents, Annie fit le tour du terrain et revint vers le technicien qui venait de compléter sa prise de photos.

– Il n’y a pas beaucoup de sang, fit-elle remarquer, et pour cette raison, je ne crois pas qu’il ait été tué ici. À moins que le sol l’ait bu, mais ça m’étonnerait: le sang est beaucoup plus opaque que de l’eau. On le connaît, ce type?

– Oui. J’ai envoyé mes photos dans notre banque de données, et sa fiche est sortie en moins d’une minute. Il s’agit d’Alain Desmarteaux, un proxénète. Il a été arrêté à plusieurs reprises pour voies de fait sur des prostituées, mais comme ses victimes refusent généralement de porter plainte, il courait toujours les rues.

Annie reprit sa lente marche, réfléchissant et examinant les alentours. C’est ainsi que ses pas la menèrent sur la rue Sainte-Catherine, où elle sentit, derrière elle, la présence de son partenaire qui, comme toujours, la suivait à une distance respectable; suffisamment loin pour lui laisser de l’espace, mais suffisamment près pour intervenir en cas de pépin. Sans surprise, elle se dirigea vers l’appartement de Dorothée.

Pour sa part, il jeta un regard circulaire attentif, englobant une bonne partie de la rue, et détecta la présence du sans-abri qui l’avait savamment tuyauté la dernière fois.

Il acheta un journal dans un kiosque, alla s’appuyer à l’arbre voisin de son informateur et fit mine de lire les premières pages alors qu’en fait, il entamait une discussion.

– Vous vous êtes payé un bon repas?

– Oui, merci, fit l’itinérant sans lever les yeux vers lui. Les dons généreux sont toujours appréciés.

Pierre tourna une page, puis une autre, comme si aucun article ne l’intéressait. Son informateur demeura bien sagement à sa place, assis en indien directement sur le trottoir, les coudes appuyés sur les genoux.

– Il y en a eu un autre cette nuit, déclara Pierre.

– Oui, mais pas dans le parc.

– On s’en doute.

– Là où le cadavre a été laissé en premier par le véritable tueur... ça aurait nui au «business». Trop de flics seraient venus fouiner dans ce coin où ils ne sont pas les bienvenus...

– Qui l’a déplacé?

– D’autres pimps. Sauf que je ne les nommerai pas. Je veux bien aider, mais pas au risque d’y perdre la santé... ni la vie.

– Je comprends. Qui l’a tué?

– Personne du «business», d’après ce que j’en comprends.

– Qu’est-ce qui vous fait dire cela?

– Il y aurait eu des remous si ç’avait été quelqu’un de la rue. Mais comme ce sont des pimps qui l’ont déplacé, personne ne vous dira rien. Ils ont trop peur des représailles.

Pierre tourna un certain nombre de pages, consulta réellement la rubrique des sports et plia rageusement le journal en quatre avant de le balancer avec fureur dans la poubelle qui se trouvait juste à côté de l’itinérant.

– Mon équipe de baseball est vraiment pourrie! s'exclama-t-il à voix haute pour s'assurer que tous l'entendent.

Certains passants restèrent interdits, tandis que d'autres sourirent devant l'emportement de l'armoire à glace. Le mendiant attendit que le policier tourne le coin de la rue, puis se leva pour prendre le journal et feindre de le lire à son tour. Il se rendit jusqu'aux pages sportives, où un bon montant d'argent accompagnait les résultats du baseball. Il appréciait la générosité de Pierre tout autant que ce tueur en série qui lui permettait de gagner beaucoup d'argent en peu de temps.

De son côté, Annie revint bredouille, mais relata sa rencontre avec Dorothée aux cinq autres inspecteurs. La prostituée ignorait tout du meurtre, bien que sa colocataire et elle-même en étaient ravies! Pour elles, le type n'avait eu que ce qu'il méritait. Leur seul regret se résumait au fait que le meurtrier omettait de faire souffrir ses victimes! Si Dorothée avait vu des gens déplacer le corps, elle avait refusé de divulguer leurs noms. Quel plaisir c'était, pour elle, de voir l'air paniqué qui se lisait sur le visage des proxénètes de la rue, chacun redoutant sûrement d'être le suivant sur la liste de l'assassin.

– C'est tout de même louche que les deux hommes qui ont battu cette femme dans la dernière semaine se retrouvent tour à tour à la morgue... Peut-être connaît-elle l'assassin sans le savoir, supposa Serge Tremblay, de l'équipe de Laval.

– Le lien à établir avec les meurtres précédents n'est pas évident, émit Henry, son collègue. Mais ça vaut la peine d'explorer cette piste. Je vais essayer de trouver des informations sur cette Dorothée pour vérifier si elle ne serait pas reliée d'une quelconque façon aux cinq gars qui ont commis le vol de fourgon.

– Oui, mais notre batteur de personnes âgées, lui?

– J'y verrai aussi.

\*\*\*

Pierre raccompagna Annie chez elle, en insistant auprès d'elle pour qu'elle récupère les heures de sommeil perdues.

– Et que vas-tu faire de ton côté? lui demanda-t-elle.

– Je vais essayer de me trouver un tueur à gages sur le Web. Il se pourrait que nous ayons affaire à un tueur professionnel engagé par différentes personnes. Ça expliquerait la variété des criminels assassinés.

– Mais l'équipe de Laval est déjà sur cette piste.

– L'équipe de Laval n'est pas moi.

Annie frappa l'épaule de son collègue en esquissant un sourire, puis lui proposa:

– Tu pourrais travailler à partir de mon ordi... Comme ça, si tu trouves quelque chose, ça t'évitera de refaire tout le trajet pour venir me récupérer...

Pierre lui rendit son regard, cherchant à déceler ses intentions. Même s'il en avait souvent rêvé, il n'était jusque-là jamais entré chez elle; du moins, pas plus loin que le vestibule. Ils étaient tous deux célibataires, s'entendaient à merveille, et il y avait longtemps qu'il désirait la serrer dans ses bras. Mais agir avec professionnalisme importait trop pour lui. Développer une relation intime avec sa partenaire risquait tôt ou tard de nuire à son travail. D'un autre côté, qu'y avait-il de mal à travailler de son appartement? Sortant de la voiture en sa compagnie, il la suivit en silence.

C'est ainsi qu'il pénétra enfin dans le logis d'Annie. Sans surprise, il y découvrit un décor extrêmement sobre, sans prétention. Une bonne variété de plantes ajoutait différentes teintes de vert dans chaque pièce, tandis que des miroirs ornaient au moins un mur par pièce. Assez curieusement, tous étaient installés trop près du plafond, ce qui semblait plutôt inconvenant pour une aussi petite femme qu'Annie. Pierre en déduisit que leur principale fonction consistait à refléter la lumière pour ajouter un éclairage naturel dans le condominium.

Fort de cette déduction, il nota qu'effectivement, l'éclairage des lieux était optimal. Des planchers de bois, quelques étagères remplies de livres, un petit coin entouré de plantes au centre duquel trônait un ordinateur por-



table et une imprimante, des chaises et des sofas choisis davantage pour leur confort que pour leur apparence... Tout décrivait le caractère de l'occupante: simple, vraie, équilibrée, lumineuse et agréable.

– Tu me réveilleras si tu trouves quelque chose qu'on doit voir de visu?

Comme toute réponse, Pierre hocha la tête en s'avancant vers l'ordinateur. Il ouvrit le navigateur de recherche, mais tomba d'abord dans la boîte de courriels d'Annie. Il y vit deux courriels non ouverts provenant de leur médecin légiste.

Il résista à l'envie de les ouvrir. Certes, il aurait pu se justifier auprès d'Annie en avançant qu'il croyait obtenir les informations désirées sur les autopsies pratiquées sur les dernières victimes, mais se ravisa. Entre étancher sa soif de savoir et risquer de froisser sa partenaire, le choix était facile. Il ouvrit une seconde fenêtre et débuta ses recherches en se servant d'un faux compte de courriel, un des douze dont il se servait pour fouiner sans révéler ses intentions ou son identité. Dans la moitié de ces comptes, il se faisait passer pour une femme. Au bout de vingt minutes, Annie vint le rejoindre.

– Oublie ça! s'écria-t-elle d'une voix ferme. Je n'arrive pas à fermer l'œil. Cet assassin se moque de nous et je dois bouger! Dis-moi que tu suis une piste...

– Rien pour l'instant. J'ai envoyé quelques demandes à des informateurs, et j'attends qu'ils me répondent; mais ça peut prendre un certain temps.

– Qui as-tu prétendu vouloir faire tuer?

– Tu es la première sur ma liste.

– Sérieusement? rigola Annie en le frappant à l'épaule.

– Sérieusement, ce n'est pas le genre d'information que tu laisses traîner sur Internet, ma belle. C'est trop voyant. Pour l'instant, ma demande circule à demi-mot...

– Dans ce cas, laisse-moi vérifier mes courriels.

Annie se pencha vers le clavier sans demander à son visiteur de se retirer, et se mit à travailler à bout de doigts. Pierre en profita pour renifler son odeur. Aucun parfum, juste elle. Tout elle. Seulement quelques relents de shampoing. Sa hanche frotta son avant-bras qu'il avait installé sur l'accoudoir et qu'il se garda bien de déplacer.

– Greg m'a écrit, l'informa-t-elle.

Elle ouvrit le courriel et se recula pour le laisser lire. Hormis le cadavre découvert le matin-même qu'il n'avait pas encore autopsié, tous les autres présentaient exactement les mêmes caractéristiques: trace d'injection, présence d'un anesthésiant à base de curare, une balle tirée directement au cœur, une 9 mm, soit le même calibre utilisé par les forces de l'ordre. De même, tous les décès étaient survenus aux environs de deux ou trois heures du matin...

– Si on cherchait du côté des armes volées? suggéra Annie. On pourrait vérifier si par hasard, on n'aurait pas subtilisé des armes à un poste de police ou encore, à un constable...

– Ça vaut le coup d'y jeter un œil. On pourrait aussi s'informer sur les ventes récentes de silencieux. Il semble clair que l'assassin en utilise un.

– Passe un appel à nos deux recrues; ça ne devrait pas être difficile à trouver ce genre d'informations. Quant à moi, j'ai une autre idée pour écouler le reste de l'après-midi.

Pierre s'imagina qu'à ce moment, Annie se pencherait vers lui pour l'embrasser passionnément, mais en lieu et place, elle retourna dans sa chambre pour en revenir avec son uniforme sur le dos, les cheveux bien tressés sur le côté gauche. Souriant à pleines dents, elle enfila son ceinturon utilitaire et dit:

– Ça doit bien faire un an, non?

Pierre n'eut aucun mal à deviner ce dont il était question.

\*\*\*

Lorsqu'ils arrivèrent au champ de tir de l'Assomption, où ils devaient se requalifier chaque année pour

conserver leur permis de port d'armes, le responsable qui les accueillit afficha un grand sourire.

– Déjà! leur lança-t-il en guise de salutations. Enfin un bon spectacle!

Les deux inspecteurs exhibèrent leur badge, pénétrèrent dans l'édifice et s'affublèrent de casques protecteurs pour couvrir leurs oreilles. En remarquant leur arrivée, plusieurs les reconnurent et cessèrent leurs activités pour prêter attention à la suite des événements. C'est que Pierre et Annie étaient reconnus pour leur redoutable efficacité au tir. Et comme les deux avaient l'habitude de se livrer une chaude compétition, tant verbalement que physiquement, les témoins de la scène appréciaient chaque fois le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux.

Voyant que les héros de l'heure prenaient place côte à côte, l'un des policiers en qualification céda de bon gré sa place à Pierre. Bien consciente que toute l'attention était tournée vers eux, Annie y alla d'une première attaque.

– Alors, le grand, tu es prêt à te faire botter les fesses par une fi-fille?

– Excuse-moi, la petite, mais tes mots ont de la difficulté à se rendre à mes oreilles.

– Attention, mon grand, à cette altitude-là, il y a moins d'oxygène disponible; ton cerveau pourrait en souffrir... pour ce qu'il en reste...

Il y eut quelques éclats de rire ici et là, certains voulant démontrer qu'ils appréciaient la boutade, mais la plupart des spectateurs se retinrent, par crainte de contrarier le géant.

– Si la tête continue à t'enfler de la sorte, répliqua Pierre, peut-être qu'elle t'élèvera à ma hauteur. Ça serait sûrement une expérience enrichissante, pour toi, de voir autre chose que des dessous de mentons...

Quelques rires se firent à nouveau entendre, accompagnés, cette fois, de deux ou trois applaudissements qui saluèrent la réplique.

– C'était pauvre, comme réponse, mon grand! Tu devrais t'acheter une prison. Comme ça, ton cerveau aurait l'impression de posséder quelques cellules.

– Yeah! Ça, c'est bien dit! lancèrent en chœur les trois seuls agents de sexe féminin qui se trouvaient sur place pour encourager leur consœur.

– Peut-être qu'à quatre, vous arriverez à quelque chose! riposta Pierre en lançant un regard aux trois femmes.

– Non, non, mon grand... Je suis parfaitement capable de te foutre une raclée toute seule...

– Comme une grande? compléta Pierre. Ça serait nouveau, pour toi.

– De toute évidence, avec la grandeur vient la grande gueule...

– Et aussi les grandes mains agiles; observe comment font les grands.

Cela dit, Pierre se retourna rapidement vers la cible et vida les seize balles de son chargeur les unes après les autres, sans aucune hésitation. Puis, à la manière d'un cowboy issu d'un vieux western, il souffla sur le bout du canon de son arme tout en appuyant sur la commande de la cible de sa main gauche. Automatiquement, la feuille qu'il avait trouée glissa sur les rails et se présenta à lui. Il l'arracha avec nonchalance et la présenta à sa rivale sans même y jeter un œil.

Bonne joueuse, Annie la prit, l'étira convenablement et la tint afin que tous les spectateurs puissent admirer la précision des tirs; tous, sans exception, étaient groupés en plein centre, formant un trou de moins de trois centimètres de diamètre.

Si seulement quelques policiers se mirent à siffler pour signifier leur admiration, tous applaudirent l'exploit, ce qui leur valut une révérence de la part de Pierre. Annie elle-même replia la feuille sous son bras pour pouvoir applaudir à son tour.

– Bravo! Bravo! cria-t-elle avec entrain.

Puis, quand l'assistance se calma, elle ajouta:

– Les copains du p'tit gars sont contents-contents! Maintenant, laisse faire les pros!

Et, à son tour, elle vida son chargeur sans la moindre hésitation. Après quoi, elle arracha la feuille de son support dès que celui-ci arriva à sa hauteur, et l'exhiba devant tous. Les acclamations fusèrent à nouveau, rehaus-

sées de quelques cris aigus et typiquement féminins.

Quelques gars s'emparèrent des deux feuilles et les superposèrent pour mieux comparer les trous laissés par les balles dans chacune d'elles. Puis, ils les intervertirent pour tenter de déterminer quel tireur était parvenu à créer l'ensemble d'impacts le plus précis.

– Match nul! déclara le responsable des lieux, un grand balaise un peu bedonnant.

– Nul! Tu entends, Annie? Comme ta performance!

– Nullité que tu as égalée, je te ferai remarquer!

– Bien sûr, par pure galanterie, lâcha Pierre, avant de se voir asséner un coup de poing sur l'épaule par sa partenaire.

– Vous avez vu? cria-t-il pour que tous l'entendent. Elle essaie de me blesser pour diminuer mes capacités!

– On ne peut pas diminuer ce qui n'existe pas! rétorqua Annie.

Pendant que les rires fusaient de partout, certains essuyaient des larmes tandis que d'autres se tenaient les côtes. Chaque réplique ajoutait à l'hilarité générale. Conscients de la qualité du spectacle qu'ils donnaient, Pierre et Annie échangèrent un regard entendu. Ils se retournèrent d'un bloc vers les nouvelles cibles mises en place et déchargèrent à nouveau leur arme. Ayant pratiquement terminé en même temps, ils appuyèrent simultanément sur le bouton pour faire revenir les cibles. Leurs gestes étaient à ce point synchronisés, qu'on croyait voir une chorégraphie savamment orchestrée et longuement pratiquée. Annie adressa un sourire à son comparse qui en retour, lui servit un clin d'œil complice.

– Dites-moi, fit l'une des policières, lorsque vous faites un interrogatoire ensemble, qui joue le bon et qui est le méchant?

Cette question eut l'art de déclencher l'hilarité générale. Les performances d'Annie et Pierre, au tir, frôlaient à ce point l'excellence, que la remarque visait à faire allusion au vieux cliché de la super équipe de policiers. C'est pourquoi on cherchait maintenant à déterminer lequel des deux incarnait le fou des procédures, et lequel jouait le rebelle. Annie et Pierre échangèrent un regard, en quête de la meilleure réponse à offrir pour terminer le spectacle. Annie fut la plus rapide.

– Du haut de ses échasses, Pierre assiste pendant que je joue tous les rôles!

Bon joueur, Pierre inclina la tête en tapant dans la main que sa collègue avait élevée au-dessus de sa tête.

\*\*\*

De retour au poste, Jean Goyer les accueillit sans les saluer.

– Votre légiste a appelé pour vous parler au sujet de votre cadavre de ce matin, leur dit-il. Le message est court: même topo que pour tous les autres, mis à part le fait qu'il a été déplacé par un tiers.

– Merci, Jean.

– Ne vous pressez pas trop pour le coincer, hein... Le public l'adore, ce gars!

– Ou cette fille, précisa Annie en lui tournant le dos. Espèce de macho!

– Et vous avez un gars qui vous attend dans l'autre salle. Je lui ai dit que je ne savais pas quand vous seriez là, mais il a insisté pour attendre.

– Qui est-ce? demanda Pierre.

– Un dénommé Girouard.

En entendant ce nom, le regard d'Annie croisa celui de Pierre.

– Tu fais le bon ou le méchant? lui demanda-t-elle, sourire en coin.

– Arrête! répliqua l'autre, allons plutôt écouter ce qu'il a à nous dire.

André Girouard se leva nerveusement de sa chaise lorsque les inspecteurs entrèrent dans la salle d'interrogatoire.

– Bonjour, constables, les salua-t-il en tendant une main timide.

Ils échangèrent des poignées de main, puis d'un geste, Pierre invita leur visiteur à s'asseoir.

– Vous avez des informations pour nous?

– Je voulais savoir si je faisais encore partie des suspects.

– Oui.

– Écoutez... Ça jase beaucoup dans le milieu... Plusieurs tremblent à l'idée d'être le prochain sur la liste du tueur... Et comme le public semble appuyer ce type, on se sent encore plus menacés, vous comprenez... Personne ne viendra à notre secours si nous sommes attaqués...

– Tu es venu quérir notre pitié? s'étonna Annie.

– Non, non, mais... Le niveau de nervosité, parmi les petits malfrats, anciens ou présents, monte pas mal... Ça parle beaucoup, je vous le jure. Faites la tournée des bars et questionnez les tenanciers; je suis certain qu'ils ont tout un tas d'informations à vous fournir.

– Tu essaies de nous aider dans notre travail?

– Oui... j'essaie... Écoutez... C'est assez délicat, mais...

– Mais?... l'invita à poursuivre Annie.

– Nous sommes tous convaincus qu'il s'agit d'un policier...

– Ça, tu nous l'as déjà dit; c'est supposément pour cette raison que tu as fui lorsque nous sommes allés chez toi pour te questionner.

– Oui, c'était mon impression, mais rien que ça: une impression. Maintenant, tout le monde en est convaincu!

– Qu'est-ce qui a changé?

– Pensez-y: calibre 9 mm, tous des criminels, aucun indice... Comme si le meurtrier savait parfaitement comment éviter d'en laisser derrière lui...

– Ou *elle*, précisa Pierre avant qu'Annie ne se répète.

– Ça prend quelqu'un qui connaît les informations personnelles des criminels...

– On explore une ou deux possibilités en ce sens, confessa Pierre.

– Comment es-tu au courant de tous ces détails? questionna Annie.

– Je vous l'ai dit, ça jase beaucoup dans le milieu...

– Et alors? Comment peux-tu être certain de tes informations?

– Il y a des gens qui ont des contacts dans... certaines instances policières...

– Qui te dit que le meurtrier ne fait pas partie de ces gens qui ont des contacts avec des instances policières? S'il possède les mêmes informations que les policiers, pourquoi nous accuser, nous?

– Parce que nous recevons l'information *après* les meurtres, pas avant...

– Parce que vos contacts sont dans l'édifice des sciences juridiques, déduisit Pierre. Donc, vous avez accès aux résultats du médecin légiste!

– Peut-être...

Annie se leva de sa chaise, tourna le dos à Girouard et marcha tout le tour de la salle, pendant que Pierre demeurerait coi. Si Greg était responsable des fuites, il devenait complice des meurtres. Juste à regarder sa partenaire, Pierre devinait ce qui se tramait dans sa tête. Nul doute qu'elle retournait les informations, avant de les agencer, de les compartimenter et de les organiser...

– C'est le légiste, votre contact? finit-elle par demander à Girouard.

– Non, non... Nous avons juste accès à certains dossiers...

– Et tu nous en parles parce que tu as peur et que tu veux qu'on te protège, c'est ça?

– Non, non, sourit l'homme en expirant. Je viens de m'offrir une protection en acceptant d'être celui qui vous informe... Ne le prenez pas mal, mais étant donné les circonstances, je préfère être protégé par les grands du crime organisé que par les forces policières...

– Tu ne nous as pas vraiment informés, observa Annie. Tu essaies plutôt de nous tourner les uns contre les autres...

– Pas du tout, se défendit l'autre en redressant le torse. L'hypothèse la plus populaire parmi nous est même qu'il s'agirait d'un de vos équipiers... Vous savez, l'espèce d'escouade spéciale qui a été formée pour trouver le meurtrier...

– C'est ce que je disais; tu as été envoyé pour nous faire douter les uns des autres!

– Pourquoi est-ce que je ferais ça? s'indigna Girouard. Ce sont des criminels qui meurent! Pas des policiers!

– Parce qu'il existe toujours la possibilité qu'un «Big Boss», quelque part, cherche à faire éliminer certains gêneurs pour mieux assurer son règne sur la ville, lança Pierre. En nous tournant les uns contre les autres, le «Big Boss» en question s'assure que son tueur ne nous a pas dans les jambes pendant qu'il fait le ménage pour son «organisation».

– Ou bien il cherche à nous occuper pendant qu'il fait de grosses affaires ailleurs... Tu nous suis dans notre raisonnement ou je dois te faire un dessin?

– Je... non, je...

– Alors c'est ça... Merci pour l'info, on te tiendra au courant!

Annie pointa la porte que Girouard s'empressa d'enligner pour disparaître au plus vite. Si on lui avait posé la question, il aurait répondu que les deux enquêteurs jouaient tous les deux le rôle du mauvais policier.

– Tu en penses quoi? demanda Annie à Pierre.

– J'en pense que c'est loin d'être résolu.

– Son hypothèse se tient tout de même...

– Je sais.

– Tu penses qu'on devrait se méfier des autres membres de l'équipe?

Pierre ne répondit pas et retourna à son bureau, suivi de près par Annie. Sébastien les attendait depuis le matin, toujours à fureter sur le Web pendant que Geneviève se tapait des appels ici et là. Le jeune Haïtien releva le menton pour les saluer d'un signe de la tête.

– Aucun vol d'arme de 9 mm, dit-il en levant les yeux de son écran. Quant aux silencieux, ceux-ci viennent souvent des États-Unis, où aucun registre d'armes à feu n'existe, donc aucune trace des acheteurs. Remarquez que l'arme elle-même vient peut-être aussi de nos voisins américains.

– Merci, Sébastien.

Pierre se laissa tomber sur sa chaise, imité par Annie.

– Tu crois vraiment que ça peut être un de nos collègues recrutés par Poitras? interrogea Annie.

Bien qu'elle vit la réaction de Sébastien et Geneviève qui avaient tout entendu de leur bureau, elle se permit néanmoins de poursuivre la discussion.

– Quel hasard ce serait! Imagine... un policier commet des meurtres et se fait embaucher par la SQ pour enquêter sur ses propres crimes! Non... Les meurtres ont commencé à être commis avant la formation de cette équipe. Même si le hasard existe, quelles seraient les chances pour que le pire des meurtriers en série de l'histoire de la province soit recruté pour...

Subitement, Pierre s'assit bien droit sur sa chaise, victime d'une illumination. Annie se redressa aussi, curieuse d'entendre la suite.

– Et si... débuta Pierre. Et si c'était Poitras lui-même?

Annie écarquilla les yeux. Pendant un instant, on aurait entendu un clignement de paupière. Puis, se tournant vers les bureaux de leurs subalternes dont la mâchoire s'était allongée en entendant la dernière hypothèse de Pierre, elle se leva, s'avança vers eux et leur fit signe d'entrer dans la pièce qu'occupaient son bureau et celui de Pierre. Elle ferma les portes soigneusement, puis avec toute l'autorité dont elle était capable elle leur dit:

– Écoutez bien... Pas un mot de ce que vous venez d'entendre à qui que ce soit, vous m'entendez?

Toujours aussi ébahis, les deux jeunes hochèrent la tête.

– Ni à vos conjoints, vos parents, vos amis, vos collègues ou vos supérieurs. Personne! poursuivit Annie. Ceci reste secret jusqu'à ce que Pierre ou moi vous prévenions du contraire. C'est clair?

En guise de réponse, Sébastien et Geneviève hochèrent à nouveau la tête.

– Rappelez-vous qu'il ne s'agit que d'une hypothèse, leur précisa Annie. Nous ne pouvons accuser Poitras et n'avons pour l'instant aucune raison de le faire. C'était une idée lancée en l'air...

Regardant ensuite Pierre dans les yeux, leurs deux cerveaux se mirent à regrouper toute l'information qu'ils possédaient sur l'affaire en envisageant la possibilité que leur directeur d'enquête puisse être le coupable.

– C'est une hypothèse plausible, qui expliquerait bien des zones sombres, j'en conviens. Il est vrai que nous en connaissons très peu sur Poitras. Mais si nous enquêtons dans ce sens, ce devra être fait avec la plus grande des discrétions.

– Dorénavant, continua Pierre à l'endroit des deux jeunes, tant que cette affaire ne sera pas résolue, vous travaillerez ici, dans nos bureaux, les deux portes vitrées fermées. Lorsqu'Annie et moi serons présents, vous travaillerez à vos propres bureaux, mais sur d'autres affaires. On se comprend?

– Oui, Pierre, consentit Geneviève. Autrement dit, on ne travaille sur le dossier du meurtrier en série que lorsque nous sommes enfermés ici.

– Exact.

Pierre réfléchit un instant, sous l'œil interrogateur d'Annie.

– Poitras semble toujours travailler à partir de sa tablette électronique. Sébastien... trouve le moyen de pirater son agenda, veux-tu? Je veux savoir dans quelle région il se trouvait les nuits où les meurtres ont eu lieu.

– Je ne pense pas avoir les compétences pour y arriver... sans me faire retracer moi-même... si j'y arrive... fit Sébastien, visiblement horrifié.

– Si ça se découvre, Annie et moi te couvrirons; tu agis sous nos ordres. Geneviève, tu vas éplucher les bulletins télévisés et les journaux. Si Poitras était en entrevue pour une raison ou une autre dans une région du Québec trop éloignée des lieux de crime, ou au contraire, dans une région voisine...

– Compris! lança Geneviève en se dirigeant vers le bureau d'Annie. Je vais commencer en faisant le tour de la presse électronique.



## Neuf de cœur

Trois jours s'étaient écoulés depuis que Pierre et Annie avaient informé leurs subalternes au sujet des soupçons qu'ils entretenaient au sujet de Poitras. Geneviève et Sébastien continuaient d'enquêter en douce pour eux, respectant en tous points les directives qui leur avaient été transmises. Aussi, comme ils ne pouvaient travailler qu'en l'absence de leurs supérieurs, et vu la délicatesse de leur travail, leurs recherches allaient lentement.

Poitras menait une vie personnelle très discrète. On ne lui connaissait aucune conjointe, et s'il habitait seul, on ne le voyait pas beaucoup chez lui. Bourreau de travail, il passait sa vie à voyager à travers le Québec pour assumer ses fonctions avec professionnalisme. Il se présentait sur chaque scène de crime qui relevait de la Sûreté du Québec, avait la réputation de déléguer adéquatement les tâches selon les compétences de ses subordonnés, et travaillait avec une efficacité reconnue par tous. Ce qui pouvait faire de lui un policier exceptionnel, ou un assassin méticuleux...

Annie consulta le site réservé à l'enquête pour la première fois depuis que Poitras les avait rassemblés pour les haranguer. Le dossier de Lynda Dénommée avait été fermé; son alibi avait été confirmé, elle ne possédait aucune d'arme, ne s'était pas absentée du parc lors des précédents meurtres, et n'avait aucun moyen, du fond de sa tente-roulotte, de consulter, et encore moins de pirater les bases de données policières ou pénitentiaires. Bien qu'elle n'était plus suspectée, son dossier demeurait présent sur le bureau virtuel, pour le cas où.

Parmi les possibles coupables demeuraient deux individus: André Girouard et un mystérieux tueur à gages en quête de réputation. Le médecin légiste figurait toujours sur la liste des suspects, mais en bien moindre importance; il avait des alibis solides qui le dégageaient de plusieurs des meurtres. Il n'était cependant pas exclu qu'il fournisse des informations confidentielles à l'assassin, bien que rien ne pouvait étayer cette thèse.

«Sans parler de Poitras, qui ne figure pas encore sur la liste», songea Annie juste avant que son téléphone portable n'interrompe le cours de ses pensées.

- Annie Bertrand, se présenta-t-elle. Je peux vous aider?
- Oui, c'est Raphael, du zoo. Vous vous souvenez de moi?

Aussitôt, Annie claquait des doigts pour attirer l'attention de Pierre qui la rejoignit rapidement.

- Oui, Raphael, bien sûr que je me souviens de vous. Vous avez quelque chose pour moi?

Cinq minutes plus tard, Pierre et elle roulaient vers Repentigny, au domicile de Kevin Laplante, le petit garçon qui avait procédé à l'échange du rocuronium. Raphael l'avait reconnu quand le bambin avait revisité le parc, avec ses parents, cette fois. Du coup, il avait expliqué l'affaire aux parents qui s'étaient empressés d'offrir leur collaboration aux policiers, en révélant leur adresse à l'employé du zoo.

Ce fut le père qui reçut les enquêteurs lorsque ces derniers se présentèrent au domicile de la famille. Il les accueillit avec un sourire forcé, qui masquait mal son embarras et sa colère face à l'affaire dans laquelle son garçon était impliqué.

- Entrez, nous vous attendions, dit-il sans se présenter.
- Annie Bertrand, dit Annie en lui tendant la main, et voici mon partenaire Pierre Duchesne.
- Je ne sais pas trop si je dois vous remercier, m'excuser ou me plaindre... La situation me dépasse...
- Je comprends, compatit Annie. Pouvons-nous vous rencontrer ensemble, votre conjointe, votre fils et vous, s'il vous plaît?
- Bien sûr, suivez-moi. Kevin et mon épouse sont au salon.

La femme était assise bien droite, les yeux rougis, les mains appuyées sur ses genoux réunis. Ses longs cheveux blonds pendaient tous à la droite de son visage ovale. Le garçon à ses côtés ne bougeait pas d'un poil, observant le sol pour mieux éviter les regards des policiers.

- Bonjour, madame, commença Pierre. Je suis désolé que vous vous retrouviez dans cette situation.
- Ne craignez pas, ça ne se reproduira jamais, répondit la femme sur un ton sans équivoque tout en fixant son fils qui baissait toujours les yeux. Franchement! Accepter de l'argent d'un inconnu qui se cache dans un boisé!



Tu es plus intelligent que ça, Kevin!

Le garçon ne broncha pas.

– Maintenant, tu vas tout dire aux policiers, continua-t-elle en élevant légèrement le ton. Et si je te prends à leur mentir, tu vas perdre beaucoup plus que ton ordi, ton iPod et la journée au Parc Safari que nous avons écourtée aujourd'hui!

– Oui, maman, marmonna l'enfant en y mettant le plus de sincérité possible.

– Bon, émit doucement Annie qui ne savait trop comment interrompre le sermon de la mère. Si nous commençons par vous, monsieur et madame Laplante? Avez-vous été témoin de la scène, même de loin?

– Nous n'étions pas avec lui, ce jour-là, déclara le père. Il s'y est rendu avec le camp de jour du quartier. Les enfants ont été laissés à eux-mêmes pendant l'heure du dîner, et c'est pendant qu'il s'est rendu aux toilettes que ça s'est passé.

– Donc, résuma Annie en se tournant vers le garçon, la personne t'a appelé. Raconte-moi comment ça s'est passé... Et donne tous les détails dont tu te rappelles.

Kevin jeta un bref regard à sa mère, dont les yeux lui commandaient une obéissance exemplaire.

– Je suis sorti des toilettes, commença-t-il, et je me dirigeais vers les tables où les autres de mon groupe étaient assis, quand quelqu'un caché entre les arbres m'a appelé. Il tendait un billet de vingt dollars vers moi. Je me suis méfié, mais il y avait tellement de monde que je me suis dit que je ne risquais rien...

– N'essaie pas de te justifier, le rabroua sa mère, raconte tout simplement comment c'est arrivé.

– Je me suis avancé, mais je suis resté à distance; juste assez proche pour pouvoir attraper l'argent. Elle m'a offert de...

– Elle? s'étonna Annie. C'était une femme?

– Je pense que oui, mais je n'en suis pas sûr. Elle avait la voix basse, mais ça sonnait pas comme un homme.

– Tu ne l'as pas vue?

– Non. Elle portait un manteau foncé avec une capuche, et elle avait de grosses lunettes de soleil. Aussi, il y avait un foulard autour de son cou qui cachait un peu son menton.

– Est-ce qu'elle était grande, grosse, courbée?

– Je sais pas; j'arrêtais pas de regarder le billet. Elle était pas grosse, mais je dirais... genre normal, ordinaire.

– Donc, elle t'a offert de l'argent?

– Oui, si je participais à une blague qu'elle faisait à son ami.

– Son ami?

– Le gars qui se trouvait dans l'entrepôt. Elle m'a dit de lui apporter une enveloppe et de ramener le sac ou la boîte qu'il me donnerait. Elle a aussi dit que si je faisais bien ça, j'aurais un autre billet de vingt dollars. Ensuite, j'ai couru pour donner l'enveloppe au gars. Il l'a ouverte, il a souri, il a lu quelque chose, puis il est parti dans son entrepôt. Il m'a ramené une petite valise que j'ai apportée à la dame, qui m'a donné un autre billet. Pour finir, j'ai apporté une autre enveloppe au gars et c'est tout. J'ai mis l'argent dans mon pantalon et j'ai rejoint mon groupe.

– As-tu vu la femme quitter le petit boisé?

– Non. J'ai apporté l'enveloppe et j'ai couru rejoindre mes amis.

Annie et Pierre réfléchissaient. Une femme! Devaient-ils rouvrir le dossier de Lynda Dénommée? Était-elle une complice du meurtrier?

– Pouvez-vous me confirmer la date de cette visite au zoo, s'il vous plaît? demanda Pierre à l'adresse des parents.

– Oui, nous écrivons tout sur le calendrier, répondit le père en marchant vers la salle à manger. Le 27 juin! cria-t-il pour qu'on l'entende de l'autre pièce.

Donc, quelques jours avant le premier meurtre de l'Assassin de cœur. Ça bouillonnait dans les cerveaux des deux agents.

– Est-ce qu’il y a quelque chose d’autre que tu peux nous apprendre sur ta rencontre avec cette inconnue? insista Pierre en s’avançant d’un pas vers le garçon, non sans miser sur sa stature pour l’impressionner et lui faire cracher tout ce qu’il aurait pu vouloir garder pour lui.

– Non, fit le jeune, visiblement intimidé. Je ne l’ai plus revue. Elle est vite disparue. Je pensais que c’était juste une blague qu’elle voulait faire...

– Avait-elle un accent, un patois, une expression qu’elle a répétée?

– Non. Elle parlait comme tout le monde, juste à voix basse; un peu grave pour une femme, et un peu haute pour un homme. Dans le milieu, genre.

Le cellulaire de Pierre interrompit la conversation. D’un seul regard, Annie comprit qu’ils avaient affaire au neuf de cœur.

\*\*\*

Le cadavre avait été trouvé dans son appartement, dans le quartier Rosemont, sur la troisième avenue, entre les rues Beaubien et Bellechasse<sup>10</sup>. Il avait été disposé de l’autre côté de sa porte d’entrée, comme si, avant de mourir, il s’apprêtait à accueillir des visiteurs. Il gisait sur le dos, au sol, le neuf de cœur bien en évidence, taché de sang, au centre du sternum. Le corps semblait plus pâle que les autres, comme si le décès remontait à plus longtemps. Annie reconnut ses collègues de Montréal, lesquels réfléchissaient dans un parfait silence.

– Salut, dit Pierre. On le connaît?

Ghislain Savard désigna un policier du menton, le regard toujours fixé sur la neuvième victime, comme si elle le narguait. Après que Pierre et Annie eurent rejoint le policier désigné, le premier répéta:

– Il était connu?

– S’il était connu? s’exclama l’agent en soulevant d’épais sourcils broussailleux. Et comment qu’il était connu! Il était sous ma surveillance!

– Quoi? fit Annie, surprise. Vous saviez qu’il serait la prochaine victime?

– Non, non... ce n’est pas ce que j’ai voulu dire, rectifia l’autre. C’est un pyromane. Il a fait neuf ans de prison après avoir provoqué volontairement six incendies majeurs. Au total, quatre personnes sont mortes durant ces incendies. Mon service le suspectait d’être à l’origine d’un feu survenu la semaine dernière sur la rue St-Zotique. Alors je le suivais partout, en douce.

– Et vous n’avez vu personne monter chez lui?

– Non. Hier, il n’est pas sorti de la journée, ce que j’ai évidemment trouvé louche, mais possible. Ce gars-là était pourtant réglé comme une horloge; à 7h00 le matin, il sortait acheter le journal, rentrait chez lui et en ressortait à 10h00 pour se promener dans le quartier jusqu’à 12h00. J’ai noté qu’il s’arrêtait parfois assez longtemps devant certains édifices, comme s’il admirait leur architecture. Puis il faisait une escale au restaurant rapide le plus proche, avant de reprendre sa promenade jusqu’au marché d’alimentation, d’où il ressortait toujours avec un seul sac. Ensuite, il rentrait chez lui entre 16h30 et 17h00, et je ne le revoyais plus jusqu’au lendemain.

– Alors vous êtes monté vérifier lorsqu’il a dérogé à son horaire, j’imagine?

– Oui. Je me suis rendu dans la ruelle pour vérifier si de là, je pouvais voir à l’intérieur de chez lui, mais c’était difficile de jeter un œil au deuxième étage à partir du parterre. Alors je suis retourné à mon poste en me disant que je pouvais bien lui accorder une journée, au cas où il se serait senti malade ou qu’un empêchement quelconque l’aurait retenu chez lui. Mais ce matin, je me suis dit qu’il se passait vraiment quelque chose d’anormal. Je suis donc monté sur son balcon, à l’arrière, qui donne sur la cuisine. Sur la petite table, il y avait un morceau de gâteau et un verre de lait, tous les deux entamés. La chaise était tirée. Je me suis procuré un mandat, je suis entré par la porte de devant et... je suis tombé sur son cadavre.

– Son décès pourrait donc remonter à avant-hier...

– Oui. Il s’est nécessairement fait descendre entre 17h00 avant-hier et 7h00 hier matin.

- Vous assumiez sa surveillance seul?
- Oui.
- Et vous dormiez quand?
- Pendant qu’il dormait. J’avais installé un détecteur sur la rambarde qui se trouve devant sa porte. Lorsqu’elle s’ouvrait, mon cellulaire m’avertissait.
- Ça existe, ce truc-là? s’étonna Pierre.
- Et la porte arrière? demanda Annie.

Le policier rougit devant cette question, perdant du même coup sa belle assurance.

- Bien... comme il sortait toujours par l’avant...
- Donc, tout semble indiquer que le meurtrier s’est introduit par la porte arrière, visiblement pendant que notre pyromane prenait une collation, résuma Annie.
- On dirait, oui.
- Et de qui s’agit-il?
- Serge Marois. Il est sorti de prison il y a environ un mois.
- Merci.
- Ton partenaire n’est pas là? demanda Pierre après qu’Annie et lui eurent retrouvé Ghislain.
- Il est en train d’interroger le légiste.
- À quel sujet? questionna Annie.
- Au sujet de sa possible implication dans cette série de meurtres.
- Quoi?
- Écoute, Annie, on en est à neuf meurtres! se justifia Savard. On ne peut plus laisser filer une seule piste, même si cela implique qu’on doive fouiller à l’interne. C’est Poitras qui nous a donné le feu vert. Selon le déroulement de l’interrogatoire et les vérifications d’usage qui suivront, soit Gregory sera accusé de fournir des informations confidentielles, soit il fera partie des dossiers réglés. Une chose est sûre, nous serons fixés sur lui dès cet après-midi. Dans un cas comme dans l’autre, nous aurons un peu avancé.

Annie sortit de l’appartement en coup de vent, suivie de Pierre qui salua ses collègues d’un geste discret de la main.

- Écoute, Annie, dit-il en arrivant au bas de l’escalier, l’interrogatoire prouvera son innocence et ensuite, ce sera réglé. Tu ne peux pas leur en vouloir de faire leur boulot.
- Je sais, mais j’ai l’impression qu’ils agissent dans mon dos! se défendit Annie.
- N’est-ce pas ce qu’on fait nous-mêmes en enquêtant en douce sur les allées et venues de Poitras? lui murmura Pierre à l’oreille.

Les deux se fixèrent quelques secondes dans les yeux. Si cet échange de regards pouvait laisser croire qu’ils réfléchissaient en silence, la réalité était tout autre, celle-ci étant que chacun se plaisait à contempler la beauté de l’autre.

- Tu as raison, finit par convenir Annie. Allons au poste pour voir si nos amis avancent sur ce dossier.
- Il faut d’abord arrêter chez moi; j’ai oublié de nourrir le chat de mes voisins, hier.
- Bien sûr, super nounou! se moqua Annie.

Lorsque la porte de l’appartement s’ouvrit, le chat noir somnolait, bien étendu sur le clavier de l’ordinateur installé contre le mur, dans un coin du salon. À part la tête que l’animal leva légèrement pour vérifier qui s’introduisait dans «son» logis, il ne broncha pas d’un poil lorsqu’il vit Pierre. Par contre, dès qu’il aperçut Annie, il bondit au sol pour venir se frotter sur ses pantalons. La détective le souleva de terre, le colla contre sa poitrine, puis enfouit son visage dans son abondante fourrure en lui caressant la tête et en lui parlant d’une toute petite voix.

- Mais c’est qu’il est tout mignon, le petit minou... c’est le beau minou à qui, ça? Mais il est doux, le minou!
- Tu as vraiment le tour de terroriser les mâles autour de toi, la taquina Pierre.
- Mais tu as vu comme il est affectueux?

– Je déteste les chats. C’est le seul animal que je connais qui semble se penser au-dessus des autres créatures de l’univers. Tu nourris un chien, il te traite comme un messie; tu nourris un chat, il te considère comme un esclave.

– Tu es juste jaloux parce qu’il n’est pas allé spontanément vers toi!

– Non. Il ne vient pas vers moi parce que je le repousse chaque fois.

Annie entendit Pierre se rendre à la cuisine, ouvrir une boîte de nourriture et secouer un sac au-dessus d’un bol. Puis, le robinet qui coula lui indiqua qu’il lui avait aussi fourni de l’eau fraîche. Il revint vers elle, claqua des doigts vers l’animal, et lança:

– Allez, le chat, va manger!

La petite bête lui jeta un regard à moitié ouvert, se laissa cajoler encore quelques instants, puis se secoua, se laissa tomber au sol et disparut dans la cuisine.

– Allez, Annie, on y va! ordonna Pierre.

En arrivant au poste, Goyer apostropha Annie:

– Hé, ma belle... Je suis allé fouiller dans le réseau de communication pour tenter de résoudre ton problème d’appels anonymes...

– Mais je ne t’ai rien demandé, Jean! s’indigna Annie. Comment oses-tu t’immiscer dans ma vie privée?

– Ho... Descends de tes grands chevaux, beauté! Je n’ai pas écouté tes appels, je les ai juste recensés... Tu n’as jamais remarqué qu’à chaque fois qu’il y a eu un meurtre, tu as reçu un appel anonyme au beau milieu de la nuit?

En entendant cela, Pierre et Annie se figèrent sur-le-champ.

– Tu... chaque appel correspond à un meurtre? demanda Pierre, l’air de sortir d’une léthargie.

– Pas vraiment, précisa Goyer. Il y a plus d’appels que d’assassinats, mais les meurtres ont tous eu lieu un soir où Annie a été réveillée par un appel.

– Même les premiers? Avant que nous nous joignions à l’équipe de Poitras?

– Oui, même les deux premiers.

Aussitôt, Annie se précipita dans la pièce où se trouvaient leurs bureaux, faisant du coup sursauter Geneviève et Sébastien qui y travaillaient paisiblement.

– Merci, Jean, prit le temps de dire Pierre. Je ne sais pas ce que nous pourrions tirer de cette information, mais il est clair que ce n’est pas un hasard.

– Je ne fais que mon travail, répliqua l’autre avec une fausse modestie. Dis à Annie que le seul moyen de stopper ces appels est de changer de numéro de téléphone, car ils proviennent tous de cabines téléphoniques publiques, jamais la même.

– Je lui fais le message, merci.

Et Pierre rejoignit ses trois acolytes. Une fois rendu dans le bureau, il prit soin de bien refermer la porte derrière lui. Ensuite, il posa le regard sur son jeune assistant aux cheveux ras et au teint parfaitement réparti, dont le physique s’apparentait de beaucoup à celui d’un coureur de 100 mètres.

– Sébastien, trouve-moi de quelles cabines téléphoniques, exactement, a été passé chacun des appels qui ont réveillé Annie, exigea-t-il. Considère tous les appels entre minuit et six heures.

Assise sur son bureau, les jambes dans le vide, les coudes appuyés sur les genoux et la tête penchée, Annie laissa entendre:

– Comment est-ce que j’ai pu ne pas me rendre compte...

– Parce que les appels n’ont pas *tous* coïncidé avec la commission d’un meurtre, lui rappela Pierre.

– Alors, pourquoi les autres appels? Est-on passé à côté d’autres meurtres que nous n’aurions pas encore découverts?

– Peut-être appelle-t-il *avant* de tuer ses victimes, proposa Geneviève. S’il survient un pépin qui l’empêche de commettre son crime, cela expliquerait toutes les fois où tu as reçu un appel non relié à un meurtre. Mais l’intention, elle, était là.

– Ça se tient, approuva Pierre.

– Alors, pourquoi moi? questionna Annie. Comment pouvait-il prévoir que je serais recrutée dans l’équipe? Se pourrait-il qu’il m’ait choisie complètement par hasard, sans savoir que Poitras me choisirait?

– Mais si *c’est* Poitras... commença Sébastien.

– Il savait dès le début que je ferais éventuellement partie de l’équipe. En fait, il a même pu désigner d’avance les six membres de l’escouade, puisque celle-ci existe grâce à lui!

– Où en es-tu sur son emploi du temps, Sébastien? demanda Pierre.

– Geneviève et moi n’avons pas réussi à obtenir son agenda personnel, mais nous avons pu obtenir son itinéraire officiel grâce à ce que nous avons pu trouver sur ses rencontres, ses enquêtes en cours et les entrevues qu’il a accordées. Et selon ce qu’on a découvert, chaque fois qu’un assassinat a été commis, il se trouvait à une distance raisonnable.

– Rien de vraiment incriminant, soupira Annie. On ne peut accuser quelqu’un sur le simple fait qu’il *aurait pu*...

– Évidemment, précisa Sébastien. Mais écoutez bien ceci: tous les meurtres sont survenus dans des lieux se trouvant à moins d’une heure de voiture de Montréal, donc facilement accessibles pour quelqu’un qui y vit ou qui y travaille. Je dis bien tous les meurtres, *sauf* celui qui est survenu dans le parc du Mont-Tremblant. Là, on parle de quatre à cinq heures de route dans la même nuit pour effectuer l’aller-retour entre les deux villes. Et devinez *qui* n’est pas rentré au bureau le fameux matin où on a découvert le corps du dernier frère Cousineau?

– Poitras? répondirent simultanément Annie et Pierre.

– Bingo! Il ne s’est présenté au bureau qu’après qu’on l’ait appelé pour l’informer du meurtre.

Tous s’offrirent un moment de silence pour réfléchir. C’est Annie, la première, qui rompit la quiétude environnante pour dire:

– On a un tuyau qui nous indique que c’est fort probablement une femme qui a effectué l’achat du rocuro-nium au Parc Safari.

– Le jeune ne l’a cependant pas juré, la contredit Pierre.

– Non, mais je me fie à sa première intuition. En supposant que Poitras soit coupable des meurtres, de qui se serait-il servi pour effectuer la transaction?

– Et si c’était Lynda? proposa Annie. Poitras aurait pu lui promettre de la débarrasser de Cousineau en échange de ce petit service... Ensuite, soit elle ne s’attendait pas à ce qu’il le tue dans sa propre roulotte, ce qui risquait de l’incriminer *elle*... soit elle savait qu’il tuerait son petit ami ce soir-là, d’où la raison pour laquelle elle a passé la nuit avec les Belges.

– Si Lynda est mêlée à ça, elle pourrait être la source d’André Girouard qui nous assure que le tueur est un gars des forces de l’ordre... poursuivit Pierre.

– Et ils ne veulent pas le dénoncer ouvertement, par peur d’être la prochaine victime...

– Si c’est le cas, Girouard a pris un énorme risque en venant nous rencontrer.

– Mais il a aussi affirmé qu’en se rendant volontaire pour nous tuyauter, il s’offrait une protection. Certains criminels l’auraient donc mandaté pour nous prévenir, moyennant des gardes du corps pour le protéger.

– Poitras! Tu imagines?

– Mais pour l’instant, nous n’avons que des coïncidences comme preuves. Même si ce n’est pas lui, s’il s’agit d’un autre de nos collègues, je pense que Lynda demeure une piste à revisiter...

– Sans contredit!

\*\*\*

Ne voyant pas l’arrivée de la voiture de patrouille d’un bon œil, la danseuse se laissa tomber sur le banc de la table de pique-nique d’un air las. Elle attendit que les détectives sortent de leur véhicule et s’avancent vers elle

avant de leur lancer:

– Comme vous pouvez le constater, je ne suis toujours pas plus riche, ce qui prouve que je ne me suis pas emparé d'un magot disparu depuis des années.

– On vient te parler d'un autre crime beaucoup moins grave, rétorqua Annie sans la saluer, mais aux répercussions étonnamment mortelles.

– Ce n'était que du sexe! se défendit l'autre en levant les bras vers le ciel. Je leur ai donné une nuit mémorable et ils m'ont offert un cadeau pour me remercier! Ce n'est pas de ma faute si le cadeau, c'était de l'argent!

– On ne te parle pas des Belges, mais de l'achat de rocuronium au Parc Safari.

– De quoi? pouffa Lynda en soulevant les sourcils. Vous vous moquez de moi, là?

– Pas du tout, l'assura sérieusement Annie. Nous pensons que tu t'es rendue au Parc Safari pour acheter des anesthésiants pour le compte de quelqu'un d'influent.

– Vous êtes venus jusqu'ici pour ça? s'étonna la femme. Moi... en train d'acheter des anesthésiants dans un zoo? Vous me faites marcher!

– Pas du tout. Nous avons des raisons de croire que tu as accepté de procéder à une transaction illégale, en te faisant aider d'un enfant choisi au hasard...

– Mais de quoi parlez-vous, bon sang?

– Où te trouvais-tu le 27 juin, aux alentours de midi? chercha à savoir Annie.

– Mais qu'est-ce que j'en sais? Probablement ici... ou sur la plage... ou dans un sentier pédestre... Je ne tiens pas d'agenda! Je vous rappelle que je vis dans un parc national!

– Donc... pas d'alibi, résuma Pierre.

– Pas d'alibi? Mais vous êtes fous! Comment je pourrais me rappeler ce que j'ai fait en particulier à une date précise si je n'ai rien fait d'inhabituel? Vous vous rappelez ce que vous avez mangé, vous, lundi dernier?

Les détectives avaient beau lâcher des regards laissant supposer qu'ils ne la croyaient pas, en leur for intérieur, ils étaient convaincus que Lynda disait la vérité. Une autre piste d'envolée!

– Si jamais tu déménages d'ici, tu nous préviens, lui ordonna Annie en lui tendant sa carte.

\*\*\*

Lorsque ses supérieurs revinrent au bureau, Geneviève céda sa place à Annie pour qu'elle puisse accéder à l'ordinateur. Malheureusement, cette dernière fit vite de découvrir que l'interrogatoire avec son cousin avait été loin d'être concluant. Greg n'avait aucun alibi solide, du fait que son épouse l'avait laissé durant toute une semaine pour prendre part à un colloque. Et à son retour, qu'aurait-elle bien pu dire pour le disculper, puisque son cher mari passait la majorité de ses soirées et de ses nuits seul, à naviguer sur le Net ou à regarder des films. À ce compte-là, comment pouvoir certifier qu'il ne traficotait pas avec un quelconque assassin? Selon les conclusions émises, seul l'historique de l'ordinateur de Greg serait susceptible de prouver son innocence, mais là encore, un historique... ça se trafique. Greg demeurait donc sur la liste des suspects. «Il ne manque que Poitras sur cette liste», pensa Annie.

Mais qui pouvait bien être la femme du zoo? Était-elle l'Assassin de cœur, ou simplement une complice? Complice volontaire et payée, comme l'enfant utilisé lors de la transaction survenue au zoo, ou complice forcée à la pointe d'une arme?

– Je sais que tu insistes sur le fait que le tueur pourrait être une femme, Annie, mais j'en doute franchement, signifia Pierre.

– Je sais. On parlerait, ici, d'une femme qui physiquement parlant, serait en mesure de déplacer les corps de ses victimes pendant qu'ils sont sous anesthésie. Donc d'une femme en bonne forme physique, qui aurait accès à nos banques de données, qui saurait manipuler une arme, se dénicher un silencieux... Même parmi nos consœurs, je ne vois personne qui ait ce profil...

– Peut-être parmi les gardiennes de prison?

– Ou bien une parente d'une des victimes reliées au vol du fourgon?

– J'ai compris; je m'y mets, lança Geneviève en quittant la pièce pour rejoindre son bureau.

Pierre et Annie sourirent. Geneviève constituait pour eux un grand atout. Ils appréciaient beaucoup son ardeur au travail, son initiative et sa bonne humeur. Grande, brune, la peau plutôt pâle, elle n'attirait pas tout de suite l'attention, mais dès qu'on prenait le temps de la connaître, on s'y attachait rapidement.

– Donc, tout à fait entre nous, dit Pierre, nous suspectons Girouard et Poitras.

– Merci, dit Annie après avoir remarqué que le nom de Greg ne figurait pas dans la courte liste que son confrère venait d'énumérer.

– Ne me remercie pas si vite, répondit ce dernier. Si le meurtrier s'était limité aux cinq premières victimes, il serait mon suspect numéro un.

– À moins qu'il n'ait brouillé les cartes pour se disculper...

– Non, je ne le crois pas capable d'autant de violence. Tu te rappelles la fois où il s'est écroulé psychologiquement devant nous... Ce n'était pas feint.

– Nos pistes sont minces.

Durant le silence qui s'installa, seul Sébastien qui s'activait au clavier de l'ordinateur de Pierre meublait le calme qui régnait dans le bureau. De son côté, Annie consulta à nouveau les données des autres enquêteurs affectés à l'enquête. Selon ceux de Laval, l'hypothèse du tueur à gages en quête d'une renommée perdait de l'importance, car rien ne bougeait de ce côté. Sur le Web comme dans les journaux, pas même en message codé, nul ne se manifestait, que ce soit en tant que client ou tueur à gages. Donc pour tous, les deux seuls suspects potentiels se résumaient à Girouard et Greg.

– C'est Poitras! trancha Annie. J'en suis certaine. Tout concorde.

– Alors, comment fait-on pour enquêter en ce sens? demanda Pierre.



## Dix de cœur

- Jean! appela Pierre dès qu’il arriva au bureau le lendemain.
- Ouais! répondit l’autre en tournant sa chaise vers son interlocuteur.
- Je voudrais te parler à propos de gadgets de surveillance.

Surpris par cette demande, Goyer se leva de sa chaise pour s’asseoir sur le coin de son bureau.

- Gadgets de surveillance? répéta-t-il à voix basse.
- Oui. J’ai entendu un enquêteur parler d’un gadget qu’il avait apposé sur un cadre de porte, de façon à ce qu’une alarme soit émise par son téléphone portable si quelqu’un l’ouvrait. Tu connais?
- Bien sûr, c’est super, ce truc-là! lança Goyer.

Pierre lui sourit doucement. Il avait besoin de son aide, mais en même temps, refusait de trop en dire. Avec la grande gueule de Jean, peu de temps s’écoulerait avant que tout le poste soit au courant de leur conversation. C’est pourquoi il devait taire à tout prix le but réel de son intérêt. Hors de question que quiconque sache qu’Annie et lui s’apprêtaient à filer Poitras.

- Tu ne crois pas que nous devrions nous doter de ce genre d’instruments? dit-il. Ce serait pratique pour nos filatures.
- Pour tout te dire, murmura Jean sur le ton de la confidence, j’utilise déjà plusieurs gadgets du genre pour mes besoins personnels. Des trucs miniaturisés et indétectables... À moins de vraiment s’y connaître.
- Qu’est-ce que tu veux dire par: «besoins personnels»?
- Bien... par exemple, pour filmer une nuit d’amour torride à l’insu de ma partenaire...
- Jean! C’est illégal, ça! murmura Pierre à son tour.

Outré, mais conscient qu’il devait conserver un lien de confiance avec Goyer pour en apprendre davantage sur la question, il se retint de tout autre commentaire.

- T’inquiète, reprit Jean, je garde tout ça pour moi... C’est pour ma collection privée!
- Bon... fit Pierre en s’efforçant d’afficher un air qui se voulait flegmatique pour camoufler son dégoût.
- Alors parle-moi de tout ce qui pourrait être utile à un détective.
- Oh, mais... il y en a tant! Des micros magnétiques que tu peux installer sous n’importe quelle surface métallique, des caméras miniatures qui se cachent derrière l’œil d’une peluche, des capteurs de mouvement que tu peux placer sur une porte, dans un passage, une allée, un corridor... Écoute, mon vieux, ce n’est pas compliqué; peu importe ce que t’as en tête, je suis à peu près sûr de te le trouver sur le Web!
- Vraiment? s’étonna Pierre.
- Tu n’as qu’à me tester, si tu veux, le défia Goyer.
- D’accord... Disons que je veux filer une voiture...
- Certaines compagnies d’assurance offrent depuis longtemps des GPS intégrés qui leur permettent de suivre leurs clients, de calculer leur kilométrage et leur vitesse moyenne; tout ça pour leur offrir une prime d’assurance ajustée à leur type de conduite. Je pourrais te trouver ça facilement!
- Est-ce que ça pourrait aussi servir dans le cas d’un avion?
- Un avion? Pourquoi diable voudrais-tu suivre le parcours d’un avion?
- Je n’en ai pas besoin, Jean, rétorqua Pierre avec désinvolture. Tu m’as demandé de te mettre au défi...

Alors, c’est ce que je fais.

- Tu penses que je ne connais pas mes affaires? s’étonna l’autre en lui lançant un air de défi. Si tu places un GPS aimanté sur le train d’atterrissage d’un avion, il se protégera assez vite de la pression de l’air, car dès le décollage, il s’infiltrera dans l’avion avec les roues. Et tu pourras suivre son mouvement partout à travers le monde.
- Et si tu voulais placer un micro sur quelqu’un à son insu?
- Ça, j’avoue que c’est plus délicat. Les micros miniatures existent sous plusieurs formes, mais ils sont plus

coûteux et aussi, c'est plutôt difficile de le placer sur la personne sans qu'elle ne s'en rende compte...

– Le gadget a beau exister, dit Pierre, mais s'il est impossible de le placer en douce sur quelqu'un, il ne sert pas à grand-chose...

– Ça dépend à quoi tu as accès. Tu pourrais, par exemple, le glisser dans la doublure d'un manteau, d'un veston, d'une cravate...

– Et s'il s'agit d'une femme? demanda Pierre pour éviter que Goyer ne devine sa véritable intention.

– Oh! Je comprends, maintenant... fit ce dernier d'un air entendu.

– Non, non, ce n'est pas ce que tu crois! se défendit Pierre. *Mais tant mieux si c'est ce que tu crois*, pensait-il en son for intérieur.

– Bien sûr que non! se moqua l'autre. Le grand Pierre Duchesne, le chaste Pierre Duchesne ne s'abaisserait jamais à ce genre de comportement, surtout lorsqu'il est question d'une femme...

– Arrête ton cirque, Jean! Je te mettais simplement au défi, comme tu me l'as toi-même demandé.

– Mais oui, c'est ça, lança Goyer avec un clin d'œil. Eh bien, dans le cas d'une femme, on peut placer le micro n'importe où sous un soulier à talon haut, pourvu que ce soit dans la partie qui ne touche jamais le sol. Évidemment, plus tu le colles près du talon, moins il est détectable. Il peut aussi s'insérer dans un bijou que tu pourrais lui offrir...

– Je vois. Et si on veut suivre un suspect, on suit ses déplacements sur un ordinateur portable?

– Oui, ou un téléphone intelligent.

– Et pourquoi est-ce qu'on n'a pas encore ce genre d'équipement, ici?

– La SQ est plus équipée que les postes de quartier comme le nôtre. Il y a aussi des questions d'ordre légal. Tu pourrais être guidé par les informations que tu récolterais, mais par contre, tu ne pourrais pas les utiliser devant un juge. Pas toutes, du moins...

– Je comprends. Et si je voulais filmer une partie de football sans avoir à payer le billet?

– Laisse-moi te montrer les drones qu'on peut trouver sur le marché! Viens de mon côté du bureau, dit Goyer en s'asseyant devant son ordinateur.

\*\*\*

– Je ne crois pas qu'il se doute de la raison pour laquelle je lui ai posé toutes ces questions, rapporta Pierre après avoir raconté à Annie, Sébastien et Geneviève la teneur de son entretien avec Goyer.

– Pierre, dit Annie d'un air grave, il faut que tu saches que j'ai reçu un autre appel anonyme, cette nuit...

Les trois autres figèrent. Si la théorie avancée par Goyer était exacte, chacun savait parfaitement ce que cela signifiait.

– En ce cas, dépêchons-nous! répliqua Pierre pour sortir ses confrères et lui-même de leur torpeur. Espérons que l'assassin a manqué son coup cette nuit et que la prochaine fois que tu recevras un appel, nous saurons exactement où se trouve Poitras, histoire de l'arrêter entre l'anesthésie et le meurtre de sa prochaine cible. Maintenant, il faudrait déterminer ce dont on a besoin, se le procurer et trouver une façon de fixer ça à Poitras.

Sébastien se mit à explorer la liste des sites Internet où l'on pouvait se procurer des instruments d'espionnage tels ceux énumérés par Goyer, pendant que Pierre consultait l'état de ses finances, étant donné qu'il entendait régler les achats sans piger dans le budget de son employeur. De son côté, Annie s'installa devant leur tableau noir pour réfléchir à l'enquête, tandis que Geneviève avait regagné son propre bureau.

Lorsque la sonnerie du téléphone portable de Pierre se fit entendre, tous s'immobilisèrent instantanément. Pierre répondit, puis se leva en regardant Annie droit dans les yeux. Celle-ci n'eut guère besoin d'explication pour comprendre. Pas plus que Sébastien et Geneviève, d'ailleurs. La veille, le meurtrier n'avait nullement été gêné dans sa tâche.

– Venez, les jeunes, lança Pierre d'un ton paternel, il est temps qu'on vous emmène sur le terrain.

Enthousiasmés, les deux subalternes bondirent de leur siège et suivirent les enquêteurs d'un pas rapide.

Cette fois, il s'agissait d'une femme, retrouvée couchée sur le quai d'une marina de Repentigny<sup>11</sup>, en habit de jogging, un iPod inséré dans une pochette accrochée à son bras, les deux écouteurs dans les oreilles. Ses cheveux noirs étaient réunis en queue de cheval que l'assassin avait étendue au-dessus de sa tête, tel un éventail.

Les patrouilleurs de Repentigny avaient barré l'accès à la marina pendant que leurs confrères de Laval et de Montréal arpentaient les lieux en compagnie des techniciens de l'identité judiciaire qui mitraillaient le site avec leurs appareils photographiques.

Après qu'Annie eut présenté Geneviève et Sébastien aux quatre enquêteurs, Savard, tout en pointant les deux nouveaux d'un coup de tête, chercha à savoir:

– Vous avez pensé demander son avis à Poitras avant d'emmener des bleus sur les lieux d'une enquête confidentielle?

– Si Poitras a quelque chose à nous dire, il ne se gênera pas pour le faire, répondit Annie. *Mais si ça le fout en rogne, on aura peut-être droit à une visite privée qui nous permettra de placer un GPS sur sa voiture*, pensa-t-elle.

Pierre et elle avaient convenu qu'ils tairaient la véritable raison de la présence de leurs subalternes sur les lieux du crime. En fait, ils faisaient d'une pierre deux coups en amenant les jeunes avec eux; non seulement ces derniers gagneraient en expérience, mais qui sait si leur présence ne susciterait pas une visite de Poitras?

Le dix de cœur les narguait, juste entre les seins de la victime.

– Elle a fait de la prison? demanda Annie à ses collègues qui furent plus rapides qu'eux pour arriver sur place.

– Oui. Elle en est sortie il y a cinq mois. Et elle n'a pas perdu de temps!

– C'est-à-dire?

– C'est Hélène Joubert.

– La Hélène Joubert? fit Annie, surprise. Celle qui sert d'exemple dans les cours de langage corporel?

– C'est bien elle.

– Qui est Hélène Joubert? s'enquit Geneviève.

– Il s'agit d'une femme qui a assassiné ses deux enfants, il y a une quinzaine d'années, répondit Pierre. Elle a fait croire que quelqu'un les avait kidnappés alors qu'ils jouaient dans sa cour, et avait éclaté en sanglots lorsqu'on lui avait annoncé qu'on avait retrouvé leurs corps.

– L'enquête n'avancait pas, alors les enquêteurs ont demandé à interroger à nouveau la mère, dans l'espoir d'apprendre quelque chose qu'elle aurait omis de leur dire auparavant, continua Annie. Son comportement les agacés; déjà, elle semblait avoir oublié sa peine. C'est lorsqu'ils ont repassé le film de l'interrogatoire que ça leur a sauté aux yeux; au moment où Hélène Joubert déclare que cette situation la tue de douleur, la moitié de son visage sourit. En effectuant un arrêt sur l'image, on voit nettement la démarcation au centre de son visage. Un côté affiche la tristesse, et l'autre sourit. Ça a mis les enquêteurs sur une nouvelle piste; du coup, ils ont repris l'enquête depuis le début, en supposant que la mère avait tué ses propres enfants; et là, les preuves contre elle se sont accumulées les unes après les autres.

– Et depuis, compléta Pierre, on utilise ce film dans les cours de décodage du langage corporel. Le cerveau ne peut soutenir complètement et parfaitement un mensonge sur une longue période. À un moment ou l'autre, les vraies pensées ressurgissent inconsciemment dans le langage corporel, particulièrement au niveau du visage.

– Et que vouliez-vous dire par: *elle n'a pas perdu de temps*? redemanda Annie aux autres enquêteurs.

– Depuis sa sortie de prison, qui remonte à cinq mois, elle a eu le temps de se faire un ami de cœur plutôt riche, lequel est séparé et père de deux enfants. La mère des bambins, donc l'ex-femme, a porté plainte contre Hélène, du fait qu'elle intimidait verbalement ses enfants. La plainte a été prise au sérieux, mais, faute de preuves suffisantes, Hélène a été relâchée. Le service de police de Repentigny et le département de la protection de la jeunesse l'avaient à l'œil. Mais comme la mère trouvait toutes les raisons possibles pour repousser la prochaine

11 CGE: 45°43'50,16"N / 73°27'03,61"O

visite des enfants chez leur père, il ne s'est plus rien passé.

– Pourquoi se prendre un amoureux qui a des enfants si elle est incapable de les tolérer? interrogea Geneviève.

– Le gars est riche. C'est tout.

– L'assassin aura considéré que les enfants étaient en danger, alors? proposa Geneviève comme piste de solution.

– Qu'est-ce que tu veux dire? répliqua Annie.

– Tous ceux qu'il a assassinés jusqu'à maintenant avaient repris leurs activités illégales après leur sortie. Ou du moins, ils posaient des gestes violents. Si le tueur s'en est pris à elle, c'est donc qu'il la croyait violente envers les enfants de son ami.

– Probablement, l'appuya Pierre.

Geneviève se plaça aux pieds de la victime et l'observa avec attention. Sébastien se tenait juste derrière elle, tout aussi concentré.

– Vous voyez, leur indiqua Annie, vos visages expriment présentement une certaine satisfaction; de toute évidence, sa mort vous soulage plus qu'elle ne vous tracasse. Vous pourriez grandement profiter d'un cours sur le langage corporel.

Les deux jeunes rougirent en voyant leurs pensées réelles aussi ouvertement révélées. Ils tournèrent le dos à la victime et suivirent leurs supérieurs qui quittaient le quai.

– Est-ce que quelqu'un peut réellement afficher de la tristesse en sachant qu'un monstre comme elle a été tué? articula timidement Geneviève en marchant vers la voiture.

– Je suppose que non, lui répondit Annie en lui offrant un mince sourire.

\*\*\*

En arrivant au poste, ils se réunirent tous les quatre devant la porte du conducteur, l'absence de policiers dans le terrain de stationnement leur permettant de discuter entre eux.

– Nous devons réunir les outils de surveillance qu'il nous faut au plus vite, commença Pierre.

– Si on se fie aux treize doses de rocuronium volées, il ne reste que trois victimes avant que notre meurtrier s'arrête, compléta Annie. S'il s'agit de Poitras, il faut le coincer au plus vite. S'il se rend au roi de cœur sans être appréhendé, jamais il ne sera soupçonné une fois qu'il en aura terminé.

– Je ne comprends pas, objecta Sébastien. Quel serait son motif? Pourquoi treize meurtres?

– Il est haut placé, responsable de centaines de dossiers, tous plus tordus les uns que les autres... Peut-être veut-il faire le ménage, comme le prétend si bien Jean Goyer, avança Annie.

– Sans compter que depuis que l'Assassin de cœur sévit, nous savons que tout le milieu criminel tremble, enchaîna Pierre. Ça réduit peut-être le taux de criminalité, donc moins de dossiers sur son bureau, plus de citoyens en sécurité... Je ne sais pas... Je peux comprendre que c'est un peu tiré par les cheveux, comme explication, mais en même temps, qui d'entre nous n'a jamais rêvé de rendre les rues plus sécuritaires?

Sébastien reçut le mandat de dénicher les instruments de surveillance requis, mais de chez lui. Pierre s'occuperait ensuite d'en effectuer l'achat. Tous espéraient avoir l'occasion de placer des traqueurs sur la voiture et la personne de Poitras.

Lorsqu'ils entrèrent enfin dans la bâtisse, Jean Goyer se précipita à la rencontre d'Annie. Curieusement, son air alerta cette dernière, qui comprit qu'elle n'aurait pas droit à son habituelle séance de séduction macho. Goyer la saisit par le coude, et l'entraîna dans un coin désert.

– Goyer, mais qu'est-ce que t'as?

– Annie, je te jure que c'est arrivé par accident!

– Mais de quoi tu parles?

– Je suis allé dans votre bureau pendant que vous étiez partis...

– Dans notre...?

Annie s'interrompit toute seule, venant de saisir la portée de ce que Goyer s'apprêtait à lui dire. Comme Pierre, Sébastien, Geneviève et elle s'étaient dépêchés de se rendre sur les lieux du dernier crime, ils étaient partis en laissant leurs ordinateurs ouverts. De ce fait, Goyer avait fort probablement pu accéder à de l'information confidentielle traitant de l'enquête en cours. Annie activa les rouages de son cerveau, cherchant désespérément quelles pages avaient été laissées ouvertes sur les deux ordinateurs...

– Je sais que Girouard vous a laissé entrevoir la possibilité que ça puisse être quelqu'un de l'intérieur, reprit Jean, mais ce n'est pas ça qui m'a accroché en premier...

– Jean, le coupa Annie, tu n'avais pas le droit de consulter...

– Attends, attends! la coupa-t-il à son tour. C'est le compte bancaire de Pierre qui m'a alerté! Je n'ai pas fait exprès de le voir, je te jure, mais en déposant sur son bureau des adresses de sites Web qui offrent des prix avantageux sur les gadgets de surveillance, ça m'a sauté aux yeux dès que mon regard a croisé son écran.

– Quoi donc? l'invita à poursuivre Annie, intriguée.

– Des gros retraits!

– Pierre a le droit d'acheter ce qu'il veut avec son argent!

– Tu te moques de moi! lâcha Jean. Quand as-tu vu Pierre, disons dans les trois derniers mois, porter quelque chose de nouveau? Se vanter d'un achat quelconque, nous montrer une nouvelle voiture ou quoi que ce soit qui puisse justifier des retraits importants, de l'ordre de quatre cents à mille six cents dollars d'un seul coup?

Annie allait riposter à nouveau, mais mille six cents dollars... voilà qui lui sonnait une cloche. Mille six cents dollars. L'argent remis au comptant pour les treize doses de rocuronium.

– Attends un peu, dit-elle. Le retrait des mille six cents dollars, tu te rappelles à quand il remonte?

– C'était au début de juin; c'était d'ailleurs l'un des premiers gros retraits qu'il a effectués.

Annie s'appuya au mur derrière elle. Ce que Jean venait de lui apprendre était lourd de sens et commençait à lui provoquer des sueurs froides. Pierre? Mais c'était impossible...

– Ça m'a fait drôle de voir ça sur l'écran, continua Goyer. Connaissant bien Pierre, je ne comprenais pas à quoi pouvait bien servir tout cet argent; j'avoue que là, ma curiosité a été piquée, et donc, je me suis mis à fouiner... En consultant ses transactions datant d'un peu plus loin, je me suis rendu compte que les gros retraits ont débuté environ un mois avant le début des assassinats.

Annie ferma les yeux tout en se frottant les sourcils.

– Moi aussi, ça m'a donné un coup, confessa Goyer. Je me suis dit que c'était impossible, mais ça me turbutait quand même l'esprit. Alors je suis allé voir ce qu'il y avait sur ton écran à toi, et j'y ai vu le site dans lequel tous les résultats de votre enquête sont regroupés... là, tout ouvert... Alors je l'ai consulté...

– Et? parvint à articuler la détective malgré son désarroi.

– J'ai fait des liens, dans ma tête. Girouard vous a confié qu'il pensait que c'était l'œuvre d'un policier... Le téléphone sonne chez toi chaque soir où un meurtre est commis...

– Quel rapport avec Pierre?

– Il s'assure que tu es chez toi pour ne pas que tu débarques chez lui sans prévenir et ainsi, te rendre compte qu'il est absent!

– Pourquoi je me présenterais chez lui en pleine nuit?

– Oh, arrête, Annie! Tout le monde, ici, a parfaitement remarqué qu'il y a de l'électricité entre vous!

– Mais il n'y a rien entre nous!

– Peut-être. Mais il pourrait facilement y avoir quelque chose, si tu vois ce que je veux dire. Donc il t'appelle, tu réponds, il sait que tu es chez toi...

Annie se sentit rougir. Oui, Pierre réveillait en elle des sentiments et des désirs qu'elle n'osait elle-même s'avouer de peur de briser leur solide amitié et leur efficacité au travail. Les suppositions de Goyer avaient du sens, mais entre de simples coïncidences et la certitude que Pierre était le coupable se dressait toujours un grand mur.

– J'étais de surveillance quand le premier Cousineau a été tué, tu te rappelles? Qui s'est présenté sur les

lieux le matin même, *avant* la découverte du cadavre, pour me demander si notre suspect s'était rendu à son rendez-vous? Pierre! Pourquoi nous avait-il rejoints, ce matin-là?

– C'est de l'évidence circonstancielle, Jean.

– Attends! Quand vous vous êtes rendus au Mont-Tremblant, le meurtre, là-bas, avait été commis durant la nuit. Pierre t'a-t-il semblé fatigué, ce jour-là?

– Non, même que c'est lui qui a conduit... Attends... Il buvait une bouteille de boisson énergisante, un gros format...

– Pour se garder éveillé parce qu'il avait roulé toute la nuit! déduisit Goyer.

– Et là-bas, réfléchit Annie, il a été moins rapide que moi à rattraper Lynda... Aussi, il était en sueur lorsqu'il pelletait...

– Ensuite, il y a eu l'assassinat du pimp de la prostituée que vous avez interrogée, celui qui la battait...

– Oui... enfin, peut-être. Et la femme de ce matin?

– Une femme? s'exclama Goyer avec incrédulité. Il a tué une femme?

Annie s'approcha du bureau le plus près, en tira le fauteuil et s'assit, en proie à une grande faiblesse. D'une petite voix contenant à peine son émotion du moment, elle articula:

– Nous venons de découvrir que la transaction du zoo avait été effectuée par une femme...

– Qu'il a éliminée dès qu'il a senti la soupe chaude! conclut Goyer en recouvrant sa bouche d'une main.

Alors que leurs regards se croisèrent, Annie fut surprise de lire tant de consternation dans les yeux de Jean. Il semblait dynamisé par la suite de déductions logiques qu'il accumulait, mais dévasté par la conclusion qu'il était forcé de devoir en tirer.

Annie tenta de se rappeler à quel moment elle avait constaté que les coups qu'elle portait régulièrement à l'épaule de Pierre avaient commencé à le blesser. Si elle pouvait en avoir un souvenir précis, elle pourrait en déduire que Pierre s'était fatigué ou blessé en déplaçant le corps lourd d'un cadavre, par exemple... Mais cette précision lui échappait. C'était un geste qu'elle répétait si souvent!

– Je ne peux pas le croire... dit-elle enfin en se forçant à se relever.

– Je pense que ça nous dépasse, Annie, répliqua Jean en posant une main compatissante sur son épaule.

Fragilisée, elle oublia ses rancœurs des dernières années à l'endroit de Goyer et déposa sa main sur la sienne. Encouragé par ce geste, Jean s'approcha un peu plus et dégagea sa main pour la placer sur la nuque de son interlocutrice. Ceci fait, il attira son visage vers son torse pour accueillir sa peine. Annie ne put retenir quelques sanglots dont elle contint le son pour ne pas alerter ceux qui se trouvaient à proximité, de l'autre côté de la cloison.

Fidèle à lui-même, Goyer en profita pour déposer son autre main sur la taille de la détective, puis la remonta lentement jusqu'à la naissance d'un de ses seins. La réaction ne se fit pas attendre; sans savoir comment, Jean Goyer se retrouva entre ciel et terre, en train de faire un tour sur lui-même, avant de se retrouver le dos au sol, les jambes en l'air et la main fautive prise en étau entre le coude et la main d'Annie, qui de plus, gardait un pied bien appuyé sur sa trachée.

– Je ne peux pas croire que tu puisses descendre aussi bas! hurla-t-elle en augmentant la pression qu'elle exerçait le poignet et la gorge.

– Je pensais qu'on se rapprochait, s'excusa Jean d'une voix étouffée.

L'altercation attira leurs collègues qui débouchèrent par le couloir menant au réduit où ils s'étaient isolés. Un sourire se dessina sur plusieurs lèvres; personne ne doutait de la raison possible pour laquelle Goyer se retrouvait dans cette fâcheuse position. Le visage d'Annie exhibait une fureur à peine contenue. Elle ne pouvait justifier l'ampleur de sa colère à ses collègues, mais elle savait bien que personne ne pourrait se douter un instant qu'il y avait autre chose que les avances trop poussées de Goyer qui la faisait bouillir à l'intérieur.

Elle lâcha tout, et sortit de la salle d'un pas suffisamment déterminé pour que tous s'écartent de son chemin. Elle ne pensait plus à Jean, mais uniquement à Pierre. Et à la montagne d'évidences qui semblait se dresser devant elle.

Pierre. Sept ans de travail serré, efficace, agréable.



Pierre. L'homme le plus irréprochable qu'elle connaissait.

Pierre. L'homme à qui elle confiait sa vie chaque jour où ils travaillaient.

Pierre. L'homme avec qui elle se serait mariée sans hésitation, n'eût été des exigences de leur travail.

\*\*\*

Elle entra dans leur bureau commun, l'air un peu livide. Pierre était affairé à l'ordinateur, le regard concentré et les doigts en pleine activité. Son blouson pendait au portemanteau, derrière la porte. Elle retira elle aussi son survêtement pour l'accrocher à côté du sien. Furieuse de donner quelque crédit aux suppositions de Goyer, elle plongea rapidement les mains dans les poches du blouson de son partenaire, tout en lui tournant le dos pour éviter qu'il s'en rende compte. Elle trouva des clés dans la poche droite, et de la monnaie en assez bonne quantité dans la gauche.

– Alors? demanda Pierre, après qu'elle ait pris place derrière son bureau. Jean t'a parlé au sujet des plus récents gadgets d'espionnage?

– Il... il m'a dit qu'il t'avait laissé une liste sur ton bureau... Des sites où les trucs que nous cherchons se vendent moins cher...

– Vrai. C'est justement ce que j'explore présentement.

– Bien. J'espère que ça vaut le coup.

Annie tapa au hasard sur son clavier, simplement pour laisser croire à Pierre qu'elle travaillait. Mais en réalité, elle réfléchissait. Son coéquipier payait toujours avec sa carte de crédit, parce qu'il affirmait que la sienne lui permettait de ramasser des points échangeables contre de la nourriture. Il considérait ridicules les compagnies de crédit qui proposaient des points échangeables contre des voyages ou des objets de luxe. Alors pourquoi autant de monnaie dans sa poche gauche? Au toucher, elle aurait juré qu'il s'agissait de pièces de vingt-cinq sous. Or, tous les téléphones publics fonctionnaient avec deux de ces pièces... Et tous les appels anonymes logés chez elle avaient été effectués à partir de téléphones publics...

Elle navigua au hasard sur le Web et consulta à nouveau le site relié à l'enquête. Rien de neuf n'y avait été ajouté. Même si elle continuait de croire que Poitras était leur principal suspect, elle devait se rendre à l'évidence: un doute plus que raisonnable pesait contre son ami.

Après environ une demi-heure à lutter ainsi avec sa conscience, elle fut étonnée de voir surgir Poitras et deux agents de la Sûreté du Québec. Elle se leva d'un coup.

– Pierre Duchesne, déclara Poitras, j'aimerais que vous veniez avec moi sur une base volontaire. Nous devons vous interroger.

Pierre se leva, un demi-sourire aux lèvres, avant de dire:

– C'est une blague?

– Non.

– Vous m'arrêtez?

– Non. J'ai simplement besoin d'éclaircir quelques points.

– Bon.

Il ferma la page sur laquelle il naviguait, contourna son bureau, leva les épaules en passant devant Annie et suivit Poitras, tandis que les deux agents fermèrent la procession.

Bouche bée, Annie demeura sur place, assommée par la tournure des événements. Poitras avait-il senti la soupe chaude au point de devoir vite se trouver un bouc émissaire? Comment avait-il pu deviner qu'ils étaient sur ses traces?

Lorsqu'elle vit Poitras serrer la main de Goyer, un volcan explosa en elle. Le sale traître! Comment avait-il osé se servir de ce qu'elle lui avait confié dans un moment de faiblesse pour les poignarder ainsi dans le dos, Pierre et elle?! Jean croisa son regard et comprit que les couteaux prêts à sortir des yeux de sa consœur lui étaient destinés. Il prit son courage à deux mains et s'avança jusqu'à la porte du bureau pour expliquer:



- Écoute, Annie. Ça sautait aux yeux, et je savais que tu aurais été incapable de le dénoncer, alors j'ai...
- Goyer, articula Annie en contenant sa rage, si tu ne disparaissais pas de ma vue dans les cinq prochaines secondes, je te jure que le prochain agent qui sera arrêté dans ce poste, ce sera moi... Pour ton meurtre!

Se doutant qu'un fond de vérité se cachait dans ces menaces, Jean eut le bon sens de faire demi-tour, pendant qu'Annie referma violemment la porte de son bureau. Ceci fait, elle retourna à sa place, se laissa tomber sur sa chaise, frappa son bureau des deux poings à plusieurs reprises et s'effondra en larmes. Bien qu'elle pouvait à peine percevoir les conversations derrière la porte, elle se doutait bien que chacun y allait de sa propre hypothèse relativement à l'arrestation de Pierre. Gagnée par la nausée, elle vomit dans la poubelle.

Elle se rinça la bouche avec l'eau de sa bouteille et se leva, bien déterminée à envoyer paître tous ses collègues en leur balançant une bonne diatribe, mais s'arrêta devant le portemanteau. Pierre avait quitté sans son blouson.

Elle ne résista qu'une seconde à la tentation d'inspecter à nouveau le contenu des poches. Comme elle l'avait supposé, neuf pièces de vingt-cinq sous occupaient la poche gauche. Elle plongea la main dans l'autre poche pour se saisir des clés et sortit en coup de vent, sans le moindre mot pour quiconque.

Elle ouvrit la porte du poste à la volée et s'installa dans la voiture de Pierre. Après quoi, elle avança le siège pour parvenir à atteindre les pédales, démarra le moteur et décolla sur les chapeaux de roue.

Elle s'arrêta dans le stationnement peu achalandé d'un magasin de chaussures et entreprit de fouiller la voiture. Le coffre à gants était rempli de cartes routières. Rien de surprenant; même si Pierre se débrouillait fort bien en informatique, il refusait de remplacer certaines fonctions de son cerveau par des machines. Donc, des cartes, et aucun GPS. Elle les ouvrit toutes pour vérifier s'il avait encerclé des endroits, ou s'il avait laissé des marques sur les lieux visités par l'Assassin de cœur; mais rien.

Dans le compartiment situé entre le conducteur et le passager, elle trouva quelques disques compacts, des stylos, des gants de plastique utilisés pour fouiller les scènes de crime sans déranger les traces, des post-it et un outil d'urgence pouvant à la fois servir à défoncer une vitre, couper une ceinture de sécurité et de lampe de poche. Elle fouilla ensuite sous les tapis, entre les sièges et les dossiers, à la recherche d'un compartiment caché dans l'habitacle... mais là encore, sans résultat.

Puis lui vint l'idée d'explorer minutieusement le coffre arrière, où elle ne trouva qu'un contenant de lave-glace, un pneu de rechange, divers outils servant à réparer une crevaison et un balai à neige.

Elle retourna s'asseoir aux commandes et prit le temps de placer le rétroviseur avant de se diriger vers l'appartement de Pierre. Une fois là, elle se gara devant l'immeuble et resta assise pendant près d'une heure, en proie à des sentiments opposés. Honnêtement, si elle trouvait des éléments de preuve contre Pierre, qu'en ferait-elle?

Une part d'elle affirmait qu'elle se devrait d'appeler Poitras pour l'en informer, alors que l'autre, tout aussi forte, se refusait à accuser Pierre, à le soumettre à un procès et à un emprisonnement. Après tout, il ne tuait pas des innocents. Au contraire, «Monsieur et Madame tout le monde» se trouvaient davantage en sécurité depuis que l'Assassin de cœur sévissait. Non seulement parce qu'il avait éliminé dix dangereux récidivistes, mais aussi, parce que tous les criminels tremblaient à l'idée de se retrouver sur la liste du mystérieux – et efficace – meurtrier.

Puis, elle se laissa aller à fantasmer... Elle découvrait des preuves incriminantes... Mais, par amour pour Pierre, elle les détruisait... Ensuite, elle le confrontait, et ils se révélaient l'entière vérité, tant au sujet de l'énigme entourant les meurtres, qu'au sujet des sentiments réciproques qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre... Finalement, elle le convainquit de cesser ses activités meurtrières, non sans lui proposer de devenir davantage qu'un partenaire pour elle... Elle l'aiderait à ne pas replonger au sein du milieu criminel, et les deux continueraient de combattre le crime ensemble, d'une façon encore plus efficace en raison de leur inégalable complicité...

*«Reprends-toi, ma vieille, tu divagues, là»*, se dit-elle en frappant le volant à deux mains.

Soudain, deux voitures de police se garèrent à proximité. Perreault et Savard, de l'équipe de Montréal, sortirent de la première, et les techniciens de l'identité judiciaire de la seconde, leur lourd équipement en bandoulière sur les épaules.

De façon résolue, Annie quitta son véhicule pour se joindre au groupe. Lorsqu'ils la virent, les deux enquê-

teurs lui offrirent un regard compatissant, sans trop savoir quoi lui dire. Sans attendre, elle rompit ce silence gêné en demandant:

- Vous n’avez pas d’objection à ce que je vous accompagne, les gars?
- Annie, commença Savard, tu n’as pas besoin de...
- Oh, oui, j’en ai besoin! répliqua-t-elle.

Pour toute réponse, Savard tendit la main devant elle, pour lui offrir de passer devant, à la suite des techniciens. Arrivés devant la porte de Pierre, Annie la déverrouilla à l’aide des clés qu’elle avait en sa possession.

- Tu as les clés de ton partenaire? s’étonna Perreault.
- Je les ai prises dans son manteau après qu’il soit parti avec Poitras.

Voyant que les deux Montréalais échangeaient un regard, Annie coupa court à leurs suppositions en ajoutant:

– Je ne suis jamais entrée ici, ni avant votre arrivée ni par le passé. Vous ne trouverez aucune empreinte correspondant aux miennes ni aucune trace de «lavage» de surfaces visant à faire disparaître celles qui risquent de s’y trouver. Si j’avais voulu faire disparaître des preuves, je me serais empressée de le faire avant votre arrivée et je serais repartie tout aussi rapidement.

Après lui avoir adressé un sourire, tous enfilèrent des gants de plastique. Avant que quiconque n’y touche, l’un des techniciens s’occupa de relever les empreintes digitales sur la poignée de porte. Se sentant obligé de détendre l’atmosphère, il déclara:

– À première vue, il me semble évident qu’il n’y a qu’un seul type d’empreinte, ici, appartenant fort probablement à Pierre, et qu’aucune main gantée n’a tourné la poignée dans un passé récent.

Soulevant les sourcils, Annie pencha la tête et la hocha en direction des enquêteurs, comme pour les défier de douter encore une fois de son intégrité. Les techniciens entrèrent les premiers, quadrillant l’appartement avec leurs appareils photo. Les trois policiers les suivirent, avant de se répartir dans l’appartement.

Annie se dirigea d’abord vers l’ordinateur, puis consulta tous les noms de dossiers, appuyée par Perreault qui vérifiait tout par-dessus son épaule. Elle ouvrit les dossiers un à un et vérifia rigoureusement l’historique de navigation, sans rien trouver d’anormal.

Elle ouvrit chaque tiroir, inspecta chaque boîte trouvée sous le lit et dans les garde-robes, et ce, même si les autres étaient passés avant elle. Elle examina ensuite chaque planche au sol, chaque pan de mur, sans rien découvrir d’anormal. Avec l’aide d’un technicien, elle souleva le matelas du lit, passa la main entre chaque coussin des sofas, sortit la batterie de cuisine et toute la vaisselle. Dans un classeur, elle trouva trois tiroirs de papeterie qu’elle passa au peigne fin avec l’aide de Savard; mais ils ne trouvèrent que des factures, des déclarations d’impôts, des attestations de consultations médicales... Rien de ce qu’ils cherchaient. Après avoir pris le temps de tout replacer méticuleusement, elle termina avec la salle de bain. Elle s’arrêta au pas de la porte, prit une grande inspiration, bien consciente qu’il s’agissait de la dernière étape devant permettre de conclure à la culpabilité ou l’innocence de celui dont elle était amoureuse depuis sept ans. Mais comme elle était la troisième à défilé dans cette pièce, elle doutait d’y trouver quoi que ce soit d’incriminant.

Produits de rasage, ciseaux, brosses à dents, dentifrice, rince-bouche, produits nettoyants, brosses à récurer, comprimés contre la douleur et les migraines, gel pour les muscles, pains de savon, papier hygiénique... là encore, rien d’anormal. Rien, mise à part une bouteille de comprimés qui lui étaient inconnus; du T-DM3, que Pierre devait absorber trois fois par jour, si elle en croyait la prescription collée au récipient. Il ne pouvait s’agir du rocuronium manquant, qui avait une forme liquide.

Elle poussa un long soupir de soulagement; toutes les preuves pesant contre Pierre n’étaient que circonstancielles. Elles n’étaient que l’addition de suppositions et de hasards. Elle revint au salon et s’aperçut qu’à l’extérieur, le jour déclinait. Elle avait passé la moitié de l’avant-midi et tout l’après-midi à fouiller l’appartement avec ses collègues. Son angoisse envolée, elle perçut sa faim de façon accrue. Elle dégota un restant de poulet dans le réfrigérateur, s’en réchauffa une portion et l’engloutit lentement avec quelques légumes, sous l’œil amusé des autres.

– Tu n’es jamais entrée ici et tu te permets de te servir dans le frigo! la taquina Savard.  
– Je vais attendre Pierre ici. Il aura beau être déclaré innocent, il a quelques explications à me fournir, laissa entendre Annie sur un ton qui ne permettait aucune réplique.

Le téléphone sonna, et comme personne ne prenait le combiné, l’appel se rendit à la boîte de messagerie.

– Pierre, c’est Sébastien. Écoute, je ne sais pas trop si tu retourneras chez toi aujourd’hui... ou dans les prochains jours, mais je pensais que tu aimerais savoir que des techniciens de l’identité judiciaire ont passé une bonne partie de la journée à fouiller ton ordinateur, au bureau, ainsi que ton manteau... Ils ne semblent pas avoir trouvé quoi que ce soit d’incriminant... Enfin, je pensais juste que ça te ferait du bien de le savoir... Par contre, ils n’ont pas trouvé tes clés ni ta voiture, ce qui les a énervés un peu...

Annie saisit les clés de Pierre qu’elle gardait dans sa poche et les lança au technicien qui la regardait avec un air réprobateur.

– Vous trouverez la voiture en bas, en face, de l’autre côté de la rue.

Puis, elle alla se caler dans le fauteuil du salon pour contempler le ciel dont le bleu passa rapidement au violet et rose, puis au noir. L’équipe de fouille s’éclipsa pour ne plus revenir, la laissant seule avec ses pensées pendant deux heures.

Un sourire se dessina sur ses lèvres lorsqu’elle entendit la porte s’ouvrir.

## Valet de cœur

Elle se leva doucement, s'avança vers la porte. Pierre posa son regard sur elle, sans surprise.

– Quand j'ai constaté que mes clés manquaient dans mon blouson, j'ai tout de suite su que tu serais...

Avec détermination, Annie bondit du sol, s'accrocha solidement au cou de son partenaire et plaqua ses lèvres contre les siennes. Pierre la soutint à sa hauteur en lui saisissant une fesse alors que de l'autre main, il fermait la porte derrière lui. Leurs lèvres s'entrouvrirent et leurs langues s'unirent.

Pierre s'appuya le dos à la porte et glissa lentement sa main libre le long de la colonne vertébrale d'Annie, jusqu'à ce qu'il arrive à la nuque qu'il emprisonna pour faire perdurer leur baiser. Sept ans de retenue leur laissaient espérer que chaque moment soit rempli d'une passion trop longtemps réfrénée par les convenances et les exigences du boulot.

Annie emprisonna Pierre contre elle en enserrant sa taille entre ses jambes, lui signifiant ainsi qu'elle n'avait pas plus que lui l'envie que leur étreinte s'achève. Entre chaque baiser, ils respiraient vite et fort, comme s'il leur tardait chaque fois de replonger dans la présence de l'autre. Ils demeuraient si soudés l'un à l'autre, qu'ils pouvaient sentir leurs battements de cœur s'emballer à l'unisson, malgré la barrière qu'établissaient entre eux les seins fermes d'Annie et les puissants pectoraux de Pierre. Cette sensation avait l'heur de les exciter l'un et l'autre. À bout de souffle, leurs bouches se libérèrent un instant, le temps que leurs regards se croisent et qu'un fou rire de plaisir et de satisfaction les emporte loin de leurs ébats, le temps de quelques secondes.

Puis, Pierre attaqua le cou d'Annie, y déposant mille fois ses lèvres et sa langue, goûtant chaque millimètre carré de cette peau qui l'attirait depuis si longtemps. De son côté, Annie glissa ses mains entre leurs deux poitrines, saisit les deux pans de chemise de son amoureux et les tira d'un coup sec, révélant un torse immense et puissant. Surpris de la voir si entreprenante, Pierre se mit à rire, tout en la laissant glisser au sol et découvrir sa poitrine de ses lèvres. Soudain, elle le repoussa contre la porte, recula de deux pas et entreprit de déboutonner sa propre chemise.

Il leur fallut ainsi plus d'une heure avant d'arriver au lit, le temps de se dévêtir lentement, d'explorer les recoins les plus intimes de l'autre, de se poursuivre dans l'appartement et de s'enlacer encore et encore, jusqu'à ce que leur souffle court les force à s'arrêter pour se regarder dans les yeux et s'adresser un sourire.

Lorsqu'enfin ils firent l'amour, ce fut avec une douceur inattendue. Au comble de l'extase, Annie laissa échapper quelques larmes de bonheur. Elle sentait qu'elle avait enfin trouvé la place qui lui convenait dans l'Univers.

\*\*\*

– Je dois t'avouer quelque chose, dit Pierre au beau milieu de la nuit, alors qu'ils reprenaient leur souffle après un ébat un peu plus endiablé.

Annie sentit sa gorge se nouer. Elle savait que ce qu'il s'apprêtait à lui dire n'augurait rien de bon. Elle qui venait tout juste de découvrir le paradis, sentait que celui-ci était déjà sur le point de s'évaporer.

– Est-ce nécessaire? demanda-t-elle à mi-voix.

– Oui.

Elle n'y échapperait pas. Elle se coucha sur le côté pour mieux regarder Pierre dans les yeux, qui lui, couché sur le dos, pencha la tête pour lui rendre son regard.

– J'ai été égoïste de laisser... cette nuit se produire, commença-t-il.

– Je peux dire que j'ai aussi été très égoïste, cette nuit...

– Tu ne comprends pas... Ça ne durera pas, nous deux...

– Si, ça peut fonctionner, le contredit-elle en s'asseyant pour donner plus de poids à son affirmation.

– Non, Annie... je... Je sais que ça pourrait fonctionner, mais ça ne durera pas... Pas plus que quelques semaines...

Une larme roula sur la joue du géant, ce qui alerta Annie jusque dans les tripes. Il ne *voulait* pas que ça cesse, mais il *affirmait* qu'il y aurait une fin... prévue. Et soudain, le déclic se fit dans sa tête. Le seul élément inexpliqué, suite à la fouille de l'appartement, se résumait au médicament inconnu qu'elle avait trouvé dans la salle de bain. Devant le silence de Pierre, elle demanda d'une petite voix:

– Qu'est-ce que c'est, du T-DM3?

Devant cette question, Pierre versa une nouvelle larme qu'il balaya de l'avant-bras, puis répondit:

– C'est un médicament expérimental contre le cancer. Je suis... Je suis condamné, Annie.

Cette dernière accusa le choc, mais ne broncha pas. Elle prit la décision de demeurer forte; les larmes sur les joues de Pierre démontraient une grande faiblesse de sa part, un désespoir immense et insoupçonné. Donc pas question d'y ajouter sa propre détresse.

– Mais si c'est expérimental... se risqua-t-elle à dire:

– Ça ne me guérira pas: mon cancer est généralisé.

– Mais peut-être que les médecins se trompent et qu'il existe une chance, même petite, que...

– Non, Annie. Ce médicament ne freine pas la progression du cancer. Il ne fait qu'éliminer la douleur et stimuler le reste de mon organisme pour que je puisse vivre une vie décente jusqu'à la fin, prévue dans cinq semaines, plutôt que de m'affaiblir dans un lit d'hôpital où je déclinerais de jour en jour.

– ...

– Il me permet de vivre ma vie presque normalement, jusqu'au bout. Sans lui, je m'emmerderais royalement dans une chambre, entouré de morts en sursis... Et sans lui, je n'aurais jamais pu vivre mes derniers moments à tes côtés, pas plus que cette nuit...

– Cinq semaines?

– Environ.

– Profitons-en au maximum, alors!

Cela dit, Annie se jeta sur lui, le couvrit de son corps et lui fit l'amour avec fougue et passion jusqu'à ce que leurs forces s'épuisent.

\*\*\*

Au petit matin, assis nus autour de la table, ils dévorèrent leur petit déjeuner avec appétit. Lorsqu'Annie vit Pierre avaler son comprimé de T-DM3, elle perdit un peu de sa bonne humeur, mais trouva toutefois le courage de dire:

– Et tu seras aussi vigoureux jusqu'à la toute dernière minute?

– Ça dépend des individus.

– Poitras est au courant?

– Oui. L'interrogatoire a pratiquement duré toute la journée. J'ai dû justifier mes faiblesses lorsque j'ai eu à effectuer des poursuites à pieds, ou encore, lorsque j'ai essayé de creuser sur le terrain de Lynda Dénommée...

– C'est à cause de ce médicament que tu as vomi, l'autre jour, sur le site d'un des crimes?

– Oui. C'est aussi à cause de ma faiblesse croissante, malgré le T-DM3, que j'ai dû boire une boisson énergisante pour pouvoir conduire jusqu'au parc du Mont-Tremblant.

– Et ça n'a pas suffi à Poitras? Il aurait pu te relâcher plus vite!

– Pas vraiment... Le T-DM3 est interdit au Canada. Je suis allé me le procurer au Mexique.

– Et c'est ce qui explique les gros montants que tu as retirés de ton compte, j'imagine...

– Oui. Mais il leur a fallu beaucoup de temps pour tout vérifier. Ils ont dû retracer les formulaires de plans de vol, appeler au Mexique pour retrouver mes fournisseurs, de même que le médecin qui m'a prescrit le médicament.

– Tu aurais dû me le dire...

Le silence s'installa. Les yeux s'embruèrent et Pierre glissa le dos de sa main contre la joue d'Annie avant

de lui dire:

- Je sais. Mais je me trouvais égoïste de n’avoir que quelques semaines de ma vie à t’offrir...
- J’aurais accepté une seule minute si tu n’avais eu que ça à me donner, tu sais...

Annie se leva de sa chaise et vint s’asseoir sur lui. Elle l’embrassa avec douceur.

- Profitons de ces cinq semaines, lui glissa-t-elle entre deux baisers.

\*\*\*

Pendant les trois jours qui suivirent, les deux tourtereaux vécurent une double vie; super-détectives le jour, amants passionnés la nuit. Trois jours, c’est aussi le temps qu’il fallut à Goyer avant d’oser s’approcher de Pierre pour lui présenter ses excuses. Il profita d’un moment où son confrère était allé chercher deux cafés à la cuisine pour briser la glace, seul à seul.

- Tu sais, dit-il sans autre préambule, je ne faisais que mon boulot...
- Je sais, lui sourit Pierre.
- Je savais qu’Annie n’y arriverait pas...
- Je sais ça aussi.
- Mais regarde le bon côté des choses; tout s’est bien terminé, non?
- Plus que tu ne le penses, mon Goyer, plus que tu ne le penses...
- Non?! Sérieux?! fit Jean, comprenant soudain la raison de cette vive satisfaction qui animait le visage de Pierre.

- Et comment elle est?
- Tu ne le sauras jamais! lui lança Pierre d’un ton catégorique.
- Écoute, enchaîna Goyer alors que l’autre mélangeait le lait au café, pour me faire pardonner de t’avoir fait passer une mauvaise journée, je t’ai déniché un traqueur GPS. Tiens... prends-le. Il est aimanté, peut coller sous n’importe quelle voiture, et le logiciel pour traquer ses déplacements se trouve sur la clé USB incluse dans l’emballage... Tu verras, c’est un jeu d’enfant!

Pierre saisit la boîte, puis, après s’être assuré que personne ne les regardait, en vérifia rapidement le contenu.

- C’est de l’usagé, constata-t-il.
- Oui, mais tout aussi efficace.
- C’est du matériel volé?
- Non, non... Je m’en suis seulement servi une fois ou deux...
- Tu me refiles ton vieux matériel?
- Hé! Tu sais combien ça vaut, non?
- Effectivement. Merci, Jean. Peut-être trouverai-je une raison de m’en servir un jour...
- Ça me fait plaisir, mon vieux.

De retour dans son bureau, Pierre donna son café à Annie, et fut parcouru d’un frisson lorsque leurs doigts se frôlèrent sur la tasse. Ils échangèrent un bref sourire, après quoi, Pierre pria Sébastien et Geneviève de les rejoindre. Après que les deux se soient exécutés, il ferma la porte.

- Où en est-on avec l’achat du matériel d’espionnage?
- Je dois me rendre à Gatineau la semaine prochaine pour récupérer ce que nous avons commandé, annonça Sébastien. Ils attendent que le paiement soit versé sur leur compte demain matin avant d’expédier le tout à partir des États-Unis.

– Bien. En attendant, j’ai un traqueur qu’on pourrait déjà fixer sur la voiture de Poitras pour suivre ses déplacements. On ne sait jamais quand l’assassin frappera sa onzième victime. Je préférerais ne pas attendre d’avoir un autre cadavre sur les bras avant d’agir.

- Je m’en charge, dit Geneviève. Poitras est à la Place Bonaventure pour un colloque. Je m’occupe de ça aujourd’hui même!

L'air surpris des trois autres devant sa détermination la força à ajouter:

– Quoi? Je montre juste autant d'entrain que vous pour régler ça au plus vite!

Sébastien s'affaira à équiper les téléphones intelligents de l'équipe de façon à ce que chacun puisse suivre les mouvements du traqueur, pendant que Geneviève s'éclipsa pour remplir sa mission. Lorsqu'ils furent seuls, Annie observa:

– Tout comme Geneviève, je trouve que depuis trois jours, toi aussi tu fais preuve d'une nouvelle détermination à travailler ...

– J'aimerais régler ce dossier de mon vivant.

En entendant cela, une vague de tendresse envahit le cœur d'Annie. Elle comptait les jours restants, souhaitant de tout cœur que leur passion le garde en vie plus longtemps, que son désir d'être avec elle prolonge son sursis. Elle s'avança derrière lui, qui était toujours assis devant l'ordinateur, entoura son cou de ses deux bras et lui embrassa le sommet du crâne. Ce faisant, elle aperçut Jean Goyer par l'embrasure de la porte, qui passait entre deux policiers pour se rendre à son bureau. Elle ne lui cacha pas son affection pour Pierre... *«Tant mieux si ça le fait baver d'envie!»*, songea-t-elle. Elle sursauta soudain, prise par un doute.

– Qu'est-ce qui se passe? demanda Pierre en ressentant son trouble.

Annie demeurait abasourdie, établissant maints liens dans sa tête.

– Et si c'était Jean? souffla-t-elle à l'oreille de Pierre.

Aussitôt, celui-ci cessa de taper sur le clavier. La question engendrait une série de réflexions... l'entrecroisement de faits, certaines phrases dites par Jean Goyer...

– Il était de surveillance sur les lieux du crime lorsque le premier des frères Cousineau a été assassiné, se rappela-t-il en se retournant vers sa copine.

– Aussi, il parle toujours de l'assassin avec admiration, continua Annie.

– Il se débrouille extrêmement bien en informatique, assez pour obtenir toutes les informations dont il a besoin sur ses futures victimes...

– Même que sa candidature est étudiée pour qu'il fasse partie de l'escouade contre la cybercriminalité!

– Il avait un accès relativement facile à nos bureaux, et donc... à nos ordinateurs...

– Il possède des gadgets d'espionnage assez sophisti...

Annie se tut immédiatement. Elle balaya la pièce du regard et posa son index sur ses lèvres. Pierre comprit immédiatement; et s'ils étaient sous écoute?

– D'un autre côté, se reprit Annie au cas où Goyer les écoutait ou les enregistrerait, pourquoi nous aurait-il aidés s'il était le tueur?

– Ouais... hésita Pierre en saisissant le petit jeu de sa collègue. Puisqu'il vise une promotion, ce n'est pas le bon moment, pour lui, d'entreprendre une carrière criminelle.

– Sans compter que c'est une femme qui a fait l'achat du rocuronium.

Une idée germa dans l'esprit de Pierre. C'était une *femme* qui avait effectué la transaction. Et si Annie?... Non. Personne n'y croirait. Lui le dernier. Pourtant...

– Je t'invite à dîner, j'en ai assez! lança-t-il comme prétexte pour quitter la pièce possiblement truffée de micros.

– Si tu m'invites...

Ils sortirent et marchèrent sur le boulevard, craignant que Goyer ait aussi installé un dispositif d'écoute dans la voiture de Pierre. Ils évitèrent de parler trop fort, s'interrompant même lorsqu'ils croisaient des passants.

– Ça tient la route, non? dit Annie.

– Il est toujours à la recherche d'une nouvelle conquête féminine. Qui sait si ce n'est pas l'une d'entre elles



qui a effectué la transaction au zoo pour lui?

- En échange de quoi? Pourquoi une femme ferait-elle ça pour lui?
- L’adrénaline de se croire en mission d’espionnage, un paquet de fric, une nuit d’amour, une protection rapprochée, la disparition de ses contraventions... La liste peut être longue.
- Ça expliquerait aussi pourquoi il a essayé de te faire porter le chapeau! Qui suspecterait un policier qui va jusqu’à dénoncer un confrère?
- Nous aurions dû conserver le traqueur de Geneviève. J’aurais bien aimé suivre Goyer. Bien plus que Poitras, finalement.
- Attends, nous allons un peu trop vite, tempéra Annie. Tout ce que nous avons contre lui...
- Ce sont des preuves circonstanciées, je sais...
- Mais dès que nous aurons accès à notre matériel, on couvre autant les déplacements de Jean que ceux de Poitras.

\*\*\*

À la surprise générale, une semaine passa sans qu’une nouvelle carte à jouer ne soit déposée sur le cœur d’un cadavre. À la lumière de cette information, Annie en déduisit que Goyer se sentait sous surveillance, et faisait donc profil bas pour l’instant. Pierre, de son côté, supposa que le meurtrier, quel qu’il soit, se trouvait simplement dans l’impossibilité de commettre un nouvel assassinat.

– Qui sait? Peut-être que sa conjointe est revenue d’un long voyage d’affaires à l’étranger, dit-il en terminant son assiette, ou encore, peut-être qu’il a eu un accident de voiture, qu’il a contracté le virus de la grippe ou qu’il a un nouveau voisin qui passe beaucoup de temps à l’extérieur et qui pourrait être témoin de ses allées et venues...

– Tu réfléchis trop, répliqua Annie. Il nous a entendus prétendre qu’il pouvait être l’assassin et il attend que nous baissions un peu la garde pour agir. Je suis certaine qu’il se fait suivre.

– Rien ne l’empêcherait d’utiliser un autre moyen de transport que sa voiture...

– Pour traîner son arme à feu, je ne sais trop quel outil pour anesthésier ses victimes et un corps? Non, je suis certaine qu’il n’utilise ni taxi ni transport en commun.

Annie ramassa son assiette vide et retourna à la cuisinière pour se servir une autre portion de pâté chinois. Puis elle se rassit devant son amoureux, toujours plongé dans ses réflexions. Elle se doutait bien qu’il pensait aux temps qui filaient, au peu de jours qu’il leur restait pour vivre leur amour... et éclaircir cette affaire.

– Et si on augmentait la pression? proposa-t-elle.

– C’est-à-dire?

– Provoquons les choses pour en finir au plus vite.

– C’est-à-dire? répéta Pierre.

– Si on publiait le nom de Goyer sur le site dédié à l’enquête? S’il y a véritablement accès, on devrait pouvoir observer un changement chez lui. Si c’est le cas, on augmente notre présence à ses côtés et on multiplie les insinuations, de façon à ce qu’il se sente de plus en plus coincé... On pourrait aussi jouer sur son orgueil de macho en déclarant que l’Assassin de cœur est un pleutre et un couard qui se cache, maintenant qu’il se fait pratiquement découvrir?

– À ce moment-là, il ne faudrait surtout pas le lâcher d’une semelle, quitte à surveiller son appartement la nuit.

\*\*\*

Le lendemain, dans leur bureau, en présence de Geneviève et de Sébastien, ils firent part de leurs soupçons à l’égard de Jean Goyer. Ils le firent à voix haute, misant sur le fait que leur bureau était probablement sur écoute.

La journée suivante, ils publièrent son nom sur le site de l’enquête, avec toutes les raisons qui en faisaient un suspect potentiel, même s’il n’existait aucune preuve tangible pour appuyer leurs prétentions. Probablement chatouilleux après avoir supposé à tort que Pierre était le criminel tant recherché, Poitras ne déboula pas au poste

pour y interroger Goyer.

À compter de ce soir-là, Pierre, Annie, Geneviève et Sébastien se relayèrent pour assurer la surveillance physique de Goyer. Dès le premier soir, alors que Pierre était de garde, il reçut un appel d'Annie au beau milieu de la nuit.

- Pierre! Je viens de recevoir un appel!
- Quoi?
- Est-ce que Goyer est sorti de chez lui?
- Non, il y est entré avec une conquête et aucun des deux n'est ressorti depuis environ vingt-trois heures.
- Ça se passe maintenant, Pierre!
- Je change immédiatement de traqueur sur mon téléphone et je poursuis Poitras!

Annie raccrocha, soucieuse. Peu importe qui était le meurtrier, il avait un lien avec elle, ou cherchait à en créer un. Elle n'avait reçu aucun appel depuis qu'elle habitait chez Pierre, car elle ne pouvait répondre au téléphone de son condominium! Le tueur cherchait assurément son attention à elle! C'était la raison la plus évidente pour expliquer le fait que depuis un certain temps, aucun meurtre n'avait été commis!

Pour la première fois depuis des lunes, elle regretta de ne pas posséder de voiture. Depuis sept ans, Pierre la ramassait tous les matins et la ramenait tous les soirs, à son grand plaisir. Elle avait toujours adoré la présence calme et rassurante de son partenaire. Mais alors qu'il se lançait à la chasse à l'homme, elle restait coincée chez elle. Bien sûr, il savait se défendre: il était grand et costaud, habile et rapide, en plus de manier son arme comme pas un (sauf elle), et de ne jamais perdre son sang-froid. Malgré cela, il n'était pas à l'épreuve des balles. Et elle savait fort bien que l'assassin utilisait une arme. Il ne s'en était jamais pris aux forces de l'ordre jusque-là, mais s'il s'agissait de Poitras, ce dernier n'aurait d'autre choix que d'éliminer Pierre pour éviter d'être découvert. Et pour être monté si vite en grade, à un si jeune âge, l'homme devait certainement posséder nombre d'habiletés, tant au combat qu'au tir... Mais qu'il s'agisse de Poitras ou pas, un fait demeurerait indéniable: ils avaient affaire à un tueur intelligent, méticuleux et organisé...

Elle activa l'application «traqueur» sur son téléphone intelligent et entra le code du dispositif collé à la voiture de Poitras par Geneviève. La voiture était stationnée près du stade olympique, à Montréal. Du coup, elle s'imagina les grands espaces libres, peu fréquentés et peu éclairés la nuit. Des centaines de coins sombres où il est facile de tuer et de disposer d'un cadavre avant de disparaître ni vu ni connu. Des cloisons de béton, des murets, des bancs... l'endroit était truffé de cachettes derrière lesquelles s'abriter pour attendre un détective trop curieux. N'en pouvant plus, Annie s'équipa et appela un taxi.

\*\*\*

– Pierre? lança-t-elle à partir de son téléphone portable. Un taxi vient de me déposer pas très loin de la voiture de Poitras. L'as-tu dans ta ligne de mire? Où te trouves-tu?

- Je l'ai repéré il y a environ dix minutes, chuchota Pierre. Il marche avec un inconnu.
- C'est peut-être la prochaine victime!
- Si c'est le cas, ils se connaissent bien; ils n'arrêtent pas de parler et de rire.
- Où te trouves-tu?
- Je suis en hauteur, à peu près au-dessus du bureau de médecine sportive. Quant à Poitras et l'autre type, ils se promènent entre le stade et le Biodôme...<sup>12</sup>
- Ne bouge pas, j'arrive.
- Oh! Bon sang!
- Quoi? Il l'a anesthésié? s'inquiéta Annie.
- Non... plutôt embrassé...

Annie raccrocha, et demeura un moment sur place. Pouvaient-ils s'être trompés à ce point? Était-il pos-

---

12 CGE: 45°33'31,11"N / 73°33'00,04"O

sible que Poitras se promène en des lieux déserts, à des heures avancées, simplement pour cacher son orientation sexuelle? D'autre part, jamais il n'aurait appelé Annie au beau milieu de la nuit en présence d'un témoin... À moins que le témoin en question ne soit un complice!

Elle courut rapidement et le plus discrètement possible, avisa la clinique de médecine sportive et se lança à la rencontre de Pierre en utilisant la montée située à l'opposé du Biodôme. À bout de souffle, elle le rejoignit, puis fit de son mieux pour lui transmettre sa dernière hypothèse.

– C'est... peut-être... dit-elle entre deux respirations saccadées.

– Je sais, oui; un complice.

– Oui.

Elle risqua un coup d'œil par-dessus la balustrade et vit effectivement deux hommes enlacés, à l'ombre du Biodôme, sans reconnaître ni l'un ni l'autre.

– Tu es sûr qu'un des deux est Poitras? chuchota-t-elle.

– Absolument. Je l'ai reconnu lorsqu'il passait sous un lampadaire sur la rue Pierre-de-Coubertin.

– Ou bien il n'a rien à voir dans l'histoire, car il ne m'aurait jamais appelée devant un témoin; ou bien ils travaillent à deux.

– Peut-être. Mais s'ils travaillent à deux, la question est: ont-ils déjà commis le meurtre ou s'apprêtent-ils à le commettre?

Annie jeta de nouveau un coup d'œil sur le policier et son ami, puis dit:

– Si c'était nous, les assassins, tu crois qu'on s'embrasserait aussi passionnément avant ou après avoir tué quelqu'un?

– Ça dépend si c'est l'attente ou la réalisation qui les excite, j'imagine...

Assis au sol, Pierre s'adossa au ciment et plaça ses mains dans ses poches pour les réchauffer. Annie se leva légèrement pour jeter un nouveau regard sur le couple d'amoureux, lorsqu'un coup de feu retentit, plus bas, vers le nord, à quelques dizaines de mètres du Biodôme, en direction de la piscine olympique<sup>13</sup>.

Au même moment, elle vit les deux hommes interrompre leur baiser, de même qu'elle vit Poitras insister pour que son compagnon reste là avant de se précipiter prudemment vers l'endroit d'où provenait le coup de feu. De leur côté, Pierre et Annie coururent dans la même direction, bien que quelques mètres plus hauts. Arrivés au bout du balcon, ils se laissèrent tomber sur une benne à ordures à mi-chemin entre leur position et le sol, puis rejoignirent Poitras qui se tenait debout devant un cadavre. Ce dernier parut surpris de les voir arriver.

– Qu'est-ce que vous foutez ici? leur demanda-t-il sans retenue.

– On... hésita Pierre.

– On se promenait...

– Vous vous promenez en plein milieu de la nuit, à Montréal? interrogea l'autre avec une once de soupçon.

– Nous... balbutia Annie. Nous évitons de marcher ensemble près de chez nous, de peur d'être vus ensemble, si vous voyez ce que je veux dire...

Malgré la pénombre et son teint basané, elle et Pierre virent Poitras rougir.

– J'étais au sud, il n'a pu filer que vers le nord, finit-il par dire en s'élançant.

Pierre et Annie lui emboîtèrent le pas et les trois se séparèrent spontanément lorsqu'ils se retrouvèrent sur un terrain découvert, après avoir dépassé les bâtisses. Poitras continua son tour du Biodôme, Pierre obliqua à gauche pour contourner l'édifice renfermant la piscine, et Annie poursuivit sa trajectoire tout droit, arme en main et le regard à l'affût du moindre mouvement. Quelques arbres et murets auraient pu faire office de cachette, mais une rapide inspection lui permit de découvrir qu'il n'en était rien.

Après une quinzaine de minutes, les renforts appelés par Pierre arrivèrent et bouclèrent le quadrilatère

olympique, avant de se joindre à la traque. Voyant cela, les trois enquêteurs retournèrent auprès du cadavre.

Sans le moindre doute, le meurtre était l'œuvre de leur tueur en série: l'appel passé à Annie, le valet de cœur percé d'un trou sanglant, le corps disposé minutieusement...

– Il nous nargue! ragea Poitras.

Si Pierre et Annie ne pouvaient que conclure que Poitras était innocent, ils ne pouvaient se résoudre à lui avouer qu'ils l'avaient filé. Annie décida de dissiper le doute que pouvait susciter leur présence sur les lieux du stade olympique alors même que leur supérieur s'y trouvait.

– Dites, fit-elle d'un air gêné, vous ne direz rien à personne... pour nous deux, je veux dire...

Poitras les regarda, un peu éberlué à l'idée qu'Annie puisse songer à autre chose qu'au cas qui les préoccupait. Lorsqu'il les vit, elle et Pierre, se frôler la main, il se dit qu'il avait toujours su que ça finirait ainsi entre ces deux-là. Dès la première fois qu'il les avait rencontrés à l'Île-des-Moulins, en fait. Pierre adoptait constamment un air protecteur en présence de sa belle, et les yeux de cette dernière brillaient chaque fois qu'elle le regardait.

– Non, non, bien sûr que non, répondit-il en rougissant un peu, la vie privée des gens n'a rien à voir avec leur boulot...

Le sous-entendu était clair. L'inspecteur-chef ignorait totalement si ses deux interlocuteurs savaient pour son amant; mais peu lui importait, car si c'était le cas, il était persuadé que tout comme lui, ils garderaient le secret sur ce qu'ils venaient de découvrir.

– Nous avons affaire à un génie, précisa-t-il en changeant de sujet. Comment savait-il que nous serions tous ici, à cette heure? Il ne peut s'agir d'un hasard... Et qu'il ait attendu que nous nous trouvions à proximité avant de tuer sa victime...

– Effectivement, valida Annie, les chances que nous nous trouvions au même endroit, au même moment, sont vraiment très minces... sauf si nous y venons souvent et qu'il nous surveille...

– Ou bien il ne suivait qu'un seul des couples, alors que l'autre se trouvait ici par pur hasard...

Poitras ne tiqua pas en entendant Pierre prononcer le mot «couples», bien que cela confirmait qu'Annie et lui étaient au courant pour son petit ami. Chacun avait maintenant une bonne raison de ne pas trahir le secret l'autre.

– Je ne crois pas, Pierre, dit-il. C'est un trop gros hasard...

– Ça voudrait donc dire que l'assassin conservait sa victime endormie avec lui en attendant que nous soyons tous ici avant de la tuer, avança Pierre.

– Ce serait quand même fou de sa part, nota Annie; cette occasion aurait bien pu ne jamais se présenter!

– Sauf s'il est au courant de nos habitudes, précisa Poitras. Vous venez souvent ici au beau milieu de la nuit?

– Non, répondit Annie. En fait, c'est la première fois que nous venons depuis que nous... enfin que...

– Ça va, j'ai compris. C'est à n'y rien comprendre... Comment s'y est-il pris pour réussir ce coup-là?

Annie vit le visage de Pierre s'éclairer un instant, mais très vite, il reprit un air neutre; sûrement, pensa-t-elle, qu'il venait d'avoir une idée qu'il ne voulait pas révéler à l'inspecteur-chef.

Perdus dans leurs pensées, les trois fixèrent le cadavre lorsque l'équipe légiste débarqua sur place pour prendre des photos et rechercher des indices.

– Cette fois-ci, il n'a même pas utilisé de silencieux, fit observer Annie.

– Il a pris un gros risque, commenta Pierre; les chances qu'il se fasse coincer étaient fortes.

– Décidément, il se moque de nous, ragea Poitras. Il nous nargue personnellement!

– Chef! cria un jeune policier en tenant un sac de plastique à bout de bras.

L'homme s'amena devant les trois inspecteurs et exhiba sa trouvaille.

– C'est un dictaphone relié à un petit amplificateur. Je pense que le coup de feu était enregistré et qu'il a été déclenché à distance.

## Roi de cœur

– C’est Goyer, déclara Pierre lorsqu’Annie et lui montèrent dans sa voiture.

– Jean Goyer? s’étonna Annie. Mais tu assurais sa surveillance, ce soir...

– C’est lui qui nous a fourni le matériel de surveillance, et donc, il connaît les fréquences de nos traqueurs. Il devait sûrement savoir qu’il y en avait un sur son véhicule. Il t’a appelée, ce qui m’a lancé sur la trace de Poitras, et du coup, ça lui laissait tout le temps de quitter son domicile à mon insu. Puis, pendant que je suivais l’inspecteur-chef, il a préparé sa mise en scène. Après quoi, il ne lui restait plus qu’à attendre que nous nous approchions du cadavre pour déclencher son dictaphone! La victime était probablement morte avant notre arrivée! Il connaît tellement bien ces gadgets électroniques que ça a dû être un jeu d’enfant pour lui!

– Et à l’heure qu’il est, il a eu tout le temps de retourner chez lui, auprès de sa conquête de la soirée, compléta Annie.

– Elle pourrait peut-être confirmer qu’il s’est absenté une partie de la nuit, mais je ne serais pas surpris qu’il l’ait droguée pour s’assurer qu’elle dorme comme un loir.

– Avec du rocuronium?

– Pas nécessairement, un simple somnifère aurait suffi.

– Ça se tient... D’autant qu’il n’essaie même pas de cacher sa fierté à l’endroit de l’assassin... Mais pourquoi n’as-tu pas raconté tout ça devant Poitras?

– Parce que je ne lui fais toujours pas confiance. Comme le tir a été préenregistré, ça pourrait aussi être lui qui l’a déclenché. S’il nous a vus le suivre, il aurait pu...

– Voyons, Pierre! Il ne pourrait pas, à chaque meurtre, préparer un enregistrement au cas où un policier le filerait... Autrement, on aurait aussi trouvé des dictaphones sur les autres scènes de crime...

Pierre se tut un instant. Portant son regard sur la clarté du jour qui pointait à l’est tout en flattant une moustache imaginaire, il reprit en disant:

– Il ne lui reste que deux doses et donc, deux cartes. Il augmente la pression. Il prend des risques, il nous laisse nous rapprocher... C’est un jeu de cartes qu’il dispose sur ses victimes, et effectivement, il joue! On est rendu dans les figures; valet, dame, roi...

– Les cartes les plus fortes, à part l’as...

– Il approche de la fin.

– Mais une chose est sûre, il ne tuera pas durant le jour. Ramène-nous chez moi, ordonna Annie avec un air malicieux. On pourra faire un peu d’exercice avant de dormir...

\*\*\*

Vers midi, Annie ouvrit l’œil et sourit en constatant qu’elle se trouvait aux côtés de Pierre. Elle se glissa contre lui, et coucha sa tête dans le creux de son épaule. Elle le trouva froid et pourtant, lorsque sa main caressa sa poitrine, elle essuya une sueur assez abondante. Alarmée, elle le secoua.

– Pierre! Pierre!

– Quoi? fit ce dernier en s’asseyant si subitement, qu’il envoya valser son amie au bas du lit.

– Tu es froid et en sueurs, lui dit Annie en se relevant du sol.

Il la fixa droit dans les yeux, bien réveillé, et lui sourit tristement. Il poussa un soupir et expliqua:

– Tu sais que je suis en train de... partir, murmura-t-il avec douceur.

L’émotion saisit Annie à la gorge et l’empêcha de répondre. En lieu et place, elle quitta la chambre et revint avec les médicaments expérimentaux.

– Reste avec moi aussi longtemps que possible, supplia-t-elle.

Pierre avala les cachets, lui embrassa le front, et mentionna:

– La nuit a été difficile.

Annie s’assit derrière lui, lui massa les épaules, et enfonça délicatement ses pouces de chaque côté de ses vertèbres. Lorsqu’elle revint aux épaules, Pierre lui prit les mains et la tira avec tendresse pour lui signifier qu’il désirait qu’elle s’installe devant lui.

– Annie, je ne peux plus... Je pense qu’il faut qu’on arrête...

– Qu’on arrête quoi? Nous? Impossible!

– Ça me fait mal de ne pas savoir quand...

– Profitons de chaque seconde, alors!

– Non.

Des larmes silencieuses débordèrent des paupières d’Annie. Le ton de son amoureux était ferme, indéfectible, sans appel.

– Je préfère...

Pierre s’arrêta à nouveau, prit une grande inspiration puis ajouta:

– Je préfère te dire au revoir convenablement maintenant, tandis que je suis entièrement présent, conscient et complet, que de te dire adieu en n’étant qu’un fantôme ou une fraction de moi-même.

Annie accusa le coup, sans trop savoir ce qu’il entendait par là.

– Donnons-nous aujourd’hui et la nuit prochaine, proposa Pierre. Ce sera nos adieux. Ensuite, nous ne serons que des collègues qui mèneront notre enquête jusqu’à sa conclusion.

Si Annie ne s’opposa pas, c’est qu’elle refusait de se disputer avec lui; pas avec cette mort qui le lui enlèverait trop vite. Elle répondit par un baiser humidifié de larmes.

\*\*\*

Dans les jours qui suivirent, Sébastien se procura de nouveaux traqueurs qui furent placés sur les voitures de Poitras et de Goyer. Pour sa part, Annie loua une voiture pour pouvoir se déplacer de façon plus autonome. Des GPS de traque furent aussi installés dans sa voiture, ainsi que dans celles de Sébastien, Geneviève et Pierre. Avec l’assassin qui faisait monter la tension d’un cran, ils ne savaient plus à quoi s’attendre. Ainsi, si l’un ou l’autre manquait à l’appel, sa voiture pourrait être facilement retracée, ce qui fournirait un bon indice quant à la localisation de son propriétaire.

Dans l’éventualité où Annie recevrait un nouveau coup de téléphone anonyme, un appel conférence serait aussitôt logé pour que Sébastien, Geneviève et Pierre soient simultanément informés de la possible commission du prochain meurtre; chacun se disperserait alors pour poursuivre les voitures de leurs deux suspects.

Au bureau, les quatre acolytes se relayaient pour assurer, en douce, une surveillance constante de Jean Goyer, histoire de détecter tout comportement suspect.

À un certain moment, alors que Pierre jetait un œil sur lui, Goyer l’apostropha.

– Hé, Pierre.

– Salut Jean.

– Je voulais te dire... tu sais, le jour où je t’ai soupçonné d’être l’assassin que vous recherchez...

Pierre ouvrit grand les oreilles. Selon que Goyer se doutait ou non de la surveillance dont il était l’objet, les prochains mots pourraient en partie le trahir. Pierre éjecta tous les autres stimuli de sa conscience; pour lui, en ce moment, il n’existait que Jean Goyer.

– J’ai pensé que les mêmes raisons qui m’avaient fait croire que tu étais coupable...

Goyer s’arrêta, écarquillant les yeux comme s’il s’attendait à ce que Pierre termine sa phrase pour lui,



comme un enseignant qui attend une réponse de son élève.

- Oui?
- Eh bien... les mêmes raisons peuvent pointer Annie du doigt, termina-t-il en baissant le ton.
- Annie n’a même pas de voiture, Jean.
- Les taxis existent, tu sais, les voitures de location aussi...
- Mais aucun taxi ne l’aurait amenée au Parc du Mont-Tremblant en pleine nuit. Aucun ne l’aurait attendue non plus pour la ramener...
- Ça n’élimine pas les voitures de location.
- Tu dis n’importe quoi! Tu crois vraiment que ce petit bout de femme a pu transporter des hommes plus lourds qu’elle entre les lieux où ils ont été endormis et ceux où ils ont été retrouvés morts?
- Hé, mais tu étais pourtant là quand elle m’a balancé par-dessus son épaule, non? Ce n’est pas une frêle jeune femme! Même toi, tu as de la difficulté à la mettre au tapis alors que tu fais le double de son poids et que tu la dépasses de plus d’une tête!
- C’est parce qu’elle est vive et agile, non parce qu’elle possède une force surhumaine!
- Peut-être qu’elle prend de la testostérone?
- Arrête! Tu dis des idioties!

Pierre prit congé sans attendre la réponse de Goyer. Au moins, ce dernier ne semblait pas se douter qu’il était sous haute surveillance lorsqu’il travaillait au poste, pas plus qu’il ne semblait se douter qu’un nouveau traqueur avait été fixé sur sa voiture. À moins que le but de cette discussion fût une diversion pour lui embrumer l’esprit...

\*\*\*

Annie voyait Pierre perdre des forces de jour en jour, sans jamais en faire mention, respectant ainsi son souhait. À même son regard, elle comprenait qu’il n’aurait pas supporté sa présence à ses côtés. Pour ceux qui le connaissaient moins, il n’avait pas tant changé. Sûrement qu’ils le croyaient enrhumé ou encore, en proie à un quelconque virus.

Même s’il demeurait plutôt solide et alerte, Annie le trouvait amaigri. Aussi, ses journées de travail s’écourtaient de plus en plus. Il était temps que l’affaire se règle. Le prochain assassinat serait peut-être leur unique occasion de coincer le tueur avant que le cancer ne vienne à bout de Pierre.

Et l’occasion finit par se présenter. Un soir, au beau milieu de la nuit, elle alerta ses trois collègues.

- Je viens de recevoir un appel, leur annonça-t-elle sans autre préambule.

Tous se réveillèrent aussitôt, énergisés par l’adrénaline qui très vite, se mit à parcourir leurs veines.

– Poitras se dirige présentement vers... le Mont-Royal, je dirais, remarqua Pierre en consultant la carte sur son téléphone intelligent.

- Goyer aussi, dit Geneviève... Serait-ce possible que...
- Qu’ils soient complices? devina Annie. Poitras et Goyer? Ça expliquerait beaucoup de choses!
- On se rejoint sur la montagne; ne les perdez pas de vue! ordonna Pierre.

\*\*\*

Sébastien se gara sur le chemin Olmsted, derrière la voiture de Pierre.

- Où sont-ils? chuchota-t-il en fermant doucement sa portière.
- Je ne sais pas encore, répondit Pierre. Leurs voitures sont stationnées un peu plus haut. Je me suis garé ici pour éviter qu’ils me voient. Où en sont les filles?

Sébastien sortit son téléphone portable, changea le code du traqueur pour voir apparaître le voyant lumineux symbolisant la voiture d’Annie.

- Annie est en bas de la côte. Elle devrait être ici d’une minute à l’autre.



– Et Geneviève?

Sébastien annula le code du GPS d’Annie pour entrer celui de sa partenaire et répondit:

– Deux rues derrière Annie.

– Nous allons les attendre, commanda Pierre. À quatre, nous pourrions couvrir tous les angles et encercler Goyer et Poitras.

– Mais nous ne savons pas où ils se trouvent!

– Nous sommes à quelques dizaines de mètres de la croix du Mont-Royal. Il faut reprendre la voiture et se rendre à un autre point significatif. Jusqu’ici, les victimes ont toujours été laissées à la vue... Je suis certain que ça se fera au pied de la croix; sinon, ce serait en plein bois, et ça ne concorde pas avec les autres meurtres.

Cinq minutes à peine passèrent avant que les quatre policiers, arme au poing, n’entourent la croix illuminée<sup>14</sup>. Sous le couvert des arbres, Annie franchit la plus grande distance pour arriver du sud. C’était elle qui, une fois en place, donnerait le signal aux autres. Geneviève et Sébastien arrivaient de l’ouest et de l’est, tandis que Pierre, de plus en plus faible, s’amenait du nord, ce qui constituait le trajet le plus simple, puisqu’il s’effectuait sur la route.

Le silence de la nuit aidant, à mesure qu’ils progressaient vers le centre d’intérêt, les quatre commencèrent à percevoir une discussion entre deux hommes.

– ...le tueur qui nous avait contactés? achevait de demander Goyer.

– Il n’a jamais fait ça, auparavant, dit Poitras. Ça ne lui ressemble pas.

– À moins que ce ne soit sa façon d’attirer sa prochaine victime...

Goyer songea à la portée de ses propres paroles et dégaina son arme en même temps que Poitras. Du coup, les deux se visaient l’un l’autre.

– C’est vous qui m’avez envoyé ce texto pour me piéger! lança Goyer. Vous pensiez me tuer ici, pas vrai?

– Ne faites pas l’idiot, Goyer! Je suis inspecteur-chef!

– Ce qui n’empêche rien! cria à son tour Annie en tenant Poitras en joue.

– Bertrand, vous ne visez pas la bonne personne! Je suis votre supérieur!

– Qu’importe qui je pointe, vous connaissez mon adresse au tir. S’il y en a un qui tire en premier, je le descends sans hésiter.

– Annie, tu ne crois quand même pas que c’est moi? geignit Goyer.

– Alors qu’est-ce que tu fous ici? demanda Pierre en manifestant sa présence, l’arme pointée sur lui.

– J’ai reçu un texto qui me disait que si j’étais prêt à payer pour obtenir de l’information vitale sur le meurtrier en série, je devrais me rendre ici à deux heures trente du matin. Quand je suis arrivé, j’ai vu Poitras et j’ai cru qu’il voulait m’inclure en douce dans l’équipe... peut-être pour enquêter sur la possibilité qu’Annie...

– Quoi?! s’indigna Annie en changeant de cible.

– Alors c’est vous, dit Pierre en mettant l’inspecteur-chef en joue.

– Ne soyez pas ridicule! J’ai reçu le même texto que Goyer. Même que j’ai encore espoir qu’un informateur anonyme se pointe...

– Vous, je pourrais comprendre, précisa Annie, mais pourquoi un informateur s’intéresserait-il à Goyer? Il ne travaille pas sur ce dossier...

– C’est ce dont nous discutons juste avant votre arrivée.

Sébastien choisit ce moment pour appuyer ses supérieurs en surgissant à son tour, l’arme au poing.

– Bon Dieu! jura Goyer. Vous avez alerté la cavalerie au complet!

– Venez par ici! fit la voix de Geneviève, en provenance de l’est.

Elle tenait son arme à deux mains, à bout de bras, pointée vers le bas, le regard rivé sur un nouveau ca-

davre... le roi de cœur. Les cinq autres policiers s'avancèrent vers elle d'un pas lent, tout en se lançant des coups d'œil furtifs. Pas un n'abandonna son fusil et sa vigilance, à part Poitras qui sortit son téléphone portable pour composer un message d'une main.

– Vous appelez déjà votre avocat? le nargua Annie.

Arrivés auprès du corps, Pierre déclara:

– Il nous manque un cadavre.

– C'est vrai... qu'est-il arrivé à la dame de cœur? questionna Annie.

– Peut-être devait-il y avoir deux cadavres ici, cette nuit, mais que nous sommes arrivés trop tôt pour permettre au tueur de terminer sa tâche!

– Fiou! lâcha Goyer, merci les gars!

– Tu n'es pas innocenté pour autant! précisa Pierre. Le meurtrier est forcément un de vous deux!

– J'avoue que j'ai moi aussi la certitude que le meurtrier se trouve bien ici, assura Poitras sur un ton énigmatique, en regardant tout le monde à tour de rôle. Parmi vous cinq...

Le visage de Geneviève se décomposa; elle leva son arme, sans trop savoir qui viser. La scène se figea un long moment, pendant que tous les pistolets étaient pointés les uns vers les autres, oscillant parfois entre deux cibles, et que les regards se croisaient des centaines de fois.

– Est-ce qu'il n'y a que moi qui a les bras qui fatiguent? demanda enfin Goyer pour briser le silence.

Ça ne peut être lui, se dit Sébastien; *il est bien trop faible... à moins qu'il ait dépensé toutes ses forces en déplaçant le corps de cet homme...*

– Et si nous baissions tous nos armes en même temps, calmement? proposa Poitras.

– Et si on supposait que les meurtres ont été commis par plus d'une personne? répliqua Annie. Baisser les armes leur donnerait l'avantage de la surprise dans une tuerie de groupe qui pourrait s'en suivre.

– Pas fou, commenta Goyer qui luttait contre la fatigue.

Bientôt, les bras de Jean, de Sébastien et de Geneviève se mirent à trembler. Au loin, des sirènes se firent entendre.

– Bien entendu, vous avez appelé vos chiens de garde, observa Pierre, toujours bien droit mais totalement en sueur.

– Ils assureront notre sécurité à tous, en attendant que nous trouvions le coupable, expliqua Poitras.

– Et si c'est vous?

– Je sais déjà que ce n'est pas moi.

– Vous avez le pouvoir de détourner les soupçons, de faire disparaître les preuves, de...

– Vous m'accordez un peu trop de crédit, Pierre.

Se jugeant suffisamment en sécurité en raison des nombreuses voitures de police qui s'amenèrent dans la montagne, Jean baissa son arme. Geneviève l'imita assez vite, suivie de Sébastien. Seuls les trois officiers seniors gardaient la pause, Pierre au prix d'un effort surhumain. Lorsqu'ils furent encerclés par une dizaine d'autres policiers, Poitras s'installa une oreillette qu'il sortit de la poche de son veston.

– Un instant, dit-il en posant un index sur son oreillette. Dans quelques secondes, vous saurez tous vers qui pointer votre arme.

– Quoi? Comment ça? Mais de quoi vous parlez? Personne n'a vu le meurtre! s'insurgea Goyer.

Semblant recevoir une information dans l'oreille, Poitras ne répondit pas. Il laissa paraître un soupçon de déception pendant une fraction de seconde, puis pointa son arme vers Annie.

– Annie Bertrand, vous êtes en état d'arrestation pour les douze meurtres associés à l'Assassin de cœur.

Stupéfaits, Pierre, Geneviève, Sébastien et Jean Goyer eurent le souffle coupé.

– Annie? s'exclama Goyer. Voyons! Impossible!

– Vous êtes la seule, madame Bertrand, à avoir été témoin de ces soi-disant appels qui vous réveillent la nuit, commença Poitras. Cela constituait l’excuse parfaite pour justifier la fatigue que vous ressentiez les lendemains de vos crimes.

– Mais voyons, il y a trace de tous ces appels sur mon compte de téléphone! se défendit Annie.

– Preuve que les appels ont été faits. Pas que vous avez répondu. Vous avez vous-même appelé chez vous chaque fois qu’un assassinat était prévu, histoire de vous constituer un alibi.

– Mais c’est ridicule! s’insurgea Annie.

– Jean Goyer se souvient de vous avoir vue aller directement dans la pièce où se trouvait le cadavre de Charles Cousineau, alors que vous n’aviez supposément jamais posé les pieds *dans* sa maison.

– J’avais vu la chambre en m’étirant le cou lorsque nous avons discuté avec Cousineau, sur le pas de la porte...

– L’achat d’anesthésiant a été effectué par une femme.

La mine déconfite, Pierre rangea son arme dans son étui, recula de deux pas et s’appuya à la structure protégeant la croix, alors que Poitras continuait à énumérer les preuves qui s’accumulaient contre sa douce

– Vous vous êtes endormie dans la voiture de votre partenaire lorsque vous vous êtes rendus au parc du Mont Tremblant pour interroger Lynda Dénommée, parce qu’il vous a fallu toute la nuit pour vous rendre là-bas, assassiner le dernier des Cousineau, et revenir chez vous.

– Je n’ai même pas de voiture!

– Des voitures sont volées et abandonnées dans les rues de Montréal tous les jours, madame Bertrand.

– N’importe quoi! s’indigna la policière en rangeant son arme. Pourquoi aurais-je tué ces gens?

– Parce que vous êtes la cousine de Grégory Turcotte, dont le père a été assassiné il y a vingt ans. Vous avez vengé cette mort et les dépressions de votre cousin en éliminant d’abord les cinq responsables du meurtre de votre oncle. Puis, pour brouiller les pistes, vous avez continué à éliminer divers criminels, dont le pimp de cette prostituée que vous avez prise en affection, Dorothee.

– Et pourquoi lui? demanda Annie en pointant le cadavre qui se trouvait à ses pieds. Je ne le connais même pas!

– Facile à dire. Il fait partie des ex-détenus sur lesquels vous pouvez lire toutes les informations dont vous avez besoin pour commettre vos crimes. Vous savez comme moi que ces informations sont parfaitement accessibles sur notre réseau Web.

– Mais vous ne faites que regrouper des informations qui pourraient incriminer n’importe quelle policière.

– Sauf qu’au moment où j’ai envoyé un texto, je n’ai pas seulement demandé des renforts; j’ai aussi envoyé des agents au domicile de chacun d’entre vous. Et je viens tout juste de recevoir l’information à l’effet que la dose manquante de rocuronium a été trouvée chez vous, Annie, ainsi que le reste du jeu de cartes, dans lequel il manquait la dame, le roi de cœur et le joker, mis à part les cartes que nous avons déjà récoltées sur les cadavres.

Étonnée, Annie était bouche bée.

– Quoi? parvint-elle à articuler. Chez moi? Vous avez fouillé mon domicile et vous avez trouvé... Mais c’est un coup monté!

Poitras s’approcha d’elle, son arme dans une main, et une paire de menottes dans l’autre. Complètement sous le choc, Annie plaça elle-même ses mains dans son dos pour que le sergent-détective lui passe les bracelets de métal.

Annie gardait la tête penchée vers le sol, les larmes coulant le long de son visage rougi par une colère contenue avec courage et efforts. Plaçant une main sur son épaule, Poitras la força doucement à avancer vers le stationnement. Le reste du groupe les suivit, l’air décontenancé, alors que Pierre traînait les pieds.

– Les deux jeunes, fouillez la voiture de location d’Annie, ordonna le supérieur en lançant les clés de ladite voiture dans les mains de Geneviève.

Il ne leur fallut guère plus de cinq minutes pour exhiber à la vue de tous, la mort dans l’âme, la dame de

cœur.

- Pourquoi avoir sauté la dame, Annie? demanda Poitras. Parce que vous êtes une femme?
- Mais qu'est-ce que j'en sais? murmura la suspecte.

Pierre les devança, se planta devant sa collègue et l'embrassa en la serrant fort dans ses bras. Malgré le goût salé laissé par les larmes d'Annie, ils savourèrent leur dernier baiser avec autant de passion que le premier. Et aucun des ordres lancés par Poitras à l'intention de Pierre n'y changea quoi que ce soit. Le sergent-détective n'avait pas la force physique requise pour obliger Pierre à lâcher prise, et aucune des menaces de congé forcé ou de rétrogradation ne fit effet. Les amants se séparèrent à la seule volonté de Pierre.

L'étreinte terminée, Annie entra d'elle-même à l'arrière de la voiture de Poitras, sans que son regard ne quitte une seule seconde celui de Pierre.

– Nous reparlerons de cette insubordination, monsieur Duchesne, déclara le sergent-détective en s'engouffrant dans son véhicule.

En guise de réplique, Pierre lui présenta un doigt d'honneur. Vu l'immensité de sa main, la grossièreté du geste prenait une ampleur inconfortable aux yeux des témoins. Goyer ne put s'empêcher de sourire.

## Joker!

Postras avança d'un pas hésitant dans le couloir menant à la cellule de la prisonnière. Annie n'allait pas être contente, ça, c'était certain. Ils s'étaient tous fait entuber comme des bleus, alors que l'Assassin de cœur se trouvait juste sous leur nez à tous.

Elle serait sûrement soulagée de se savoir exonérée des accusations qui pesaient contre elle, mais quel coup allait lui donner l'enveloppe? Postras n'était pas certain de vouloir rester lorsqu'elle lirait la lettre. Il ne pensait pas non plus qu'elle voudrait qu'il reste. La lettre provoquerait une avalanche d'émotions, il en était sûr. Solide et fière comme elle l'était, Annie désirerait prendre connaissance du contenu de l'enveloppe en solitaire.

Il fit ouvrir la cellule, et resta à la porte, le temps qu'elle s'asseye sur son lit. Elle le dévisagea avec mépris.

– Vous n'avez pas enfermé l'assassin, lâcha-t-elle entre ses dents serrées. Je vous jure que ce n'est pas moi. Je suis prête à passer au détecteur de mensonges quand vous voulez!

– Nous le savons.

– Vous savez quoi?

– Que vous n'êtes pas l'assassin.

– Quoi? fit-elle, surprise, en adoucissant le ton.

– Nous avons les confessions complètes de l'assassin, le vrai, avec des preuves en béton.

– Vous avez...? Il vous a appelé? Il a posté quelque chose? Il s'est rendu?

– Un peu tout ça, en fait... Il vous a adressé une lettre qu'il a postée ici, à notre intention. Nous l'avons lue avec attention, nous nous sommes rendus chez lui pour l'arrêter...

– Vous détenez l'assassin ET ses confessions?!

– En quelque sorte...

– De qui s'agit-il?

– Je vous laisse prendre connaissance du document qu'il a laissé pour vous. Il vous appartient dans sa totalité. Je m'en suis assuré personnellement.

– Quoi? Mais pourquoi devrais-je posséder...

– Je vous laisse l'enveloppe, l'interrompit-il. Prenez le temps qu'il faut. Le garde me suit, vous serez seule pour en prendre connaissance.

– Je... Merci, je suppose...

Le sergent-détective s'éclipsa, le garde à sa suite. Annie retourna l'enveloppe brune dans tous les sens. Postras avait réussi à l'intriguer suffisamment pour lui donner le goût de l'ouvrir, mais en même temps, la peur de le faire.

Elle tâta le contenu. Des feuilles de papier s'y trouvaient, peut-être six ou sept. Et des photos, probablement. Pourquoi Postras avait-il fait tant de mystère? Son cousin s'était-il révélé le meurtrier tant recherché? Avait-il fini par avouer pour la faire sortir? N'y tenant plus, elle ouvrit le rabat qui avait été recollé avec du papier collant, et vida le contenu sur son lit.

Comme elle l'avait pressenti, il s'agissait de photos et d'une longue lettre. Les clichés montraient les victimes inanimées au sol, la carte sur le cœur intacte, puis trouée par la balle meurtrière. Il n'y avait aucun doute: seul l'Assassin de cœur avait pu prendre ces images avant-après. C'était une preuve évidente.

Entre les photographies s'était glissée une carte à jouer provenant du même paquet que celles retrouvées sur les victimes. Le Joker. Elle déposa les photos, prit la lettre et en débuta la lecture.

*Chère Annie,*

*Au moment où tu liras ces lignes, je serai mort.*

Annie s'arrêta net. Elle fut tentée d'aller lire la signature à la fin de la lettre, mais n'osait le faire. «Chère Annie»: ça ne s'adressait pas à une étrangère. Elle connaissait donc l'assassin. Elle avait même un grand doute

sur son identité. Elle ravala sa peine et poursuivit la lecture.

*Je désire sincèrement m'excuser pour ton incarcération. J'imagine que j'aurais pu te l'éviter, mais je désirais à tout prix me rendre au bout de mon projet. Je désirais rendre notre société plus sécuritaire en éliminant de dangereux criminels libérés parmi la foule innocente, tout en arrivant à commettre le crime parfait. Je ne devais pas me faire prendre. Pas question de payer pour eux.*

*J'ai choisi la plupart de mes victimes avec grand soin, après avoir consulté régulièrement leur profil, leur dossier judiciaire, les plaintes portées contre eux, même dans le cas de délits mineurs. Lorsque j'ai identifié les dix criminels que je me devais d'emmener dans la tombe avec moi, je me suis mis à l'ouvrage, car le temps me pressait.*

*Un vieux jeu de cartes, un fusil et un silencieux que j'avais achetés sur le marché noir aux États-Unis alors que je me rendais au Mexique, un bon ordinateur, et j'étais prêt à enclencher la pire série de meurtres de l'histoire du Québec, en éliminant un par un des hommes et une femme que personne ne regretterait.*

*J'ai obtenu les seringues de curare en payant une femme pour effectuer l'échange avec le responsable des achats au zoo. La femme en question est une de mes victimes, Hélène Joubert. J'avais découvert qu'elle sortait avec un homme riche, veuf, père de trois enfants. Le professeur d'une des filles avait suggéré au Département de la Protection de la Jeunesse d'enquêter sur la famille, car la jeune fille racontait de drôles d'histoires sur leur nouvelle belle-mère. Je t'évite les détails, mais je t'assure qu'en l'éliminant, j'ai sauvé la vie d'au moins un enfant.*

*Pour la convaincre d'entrer dans ma combine, j'ai dû la faire chanter un peu. Je l'ai menacée de raconter tout ce que je savais sur son passé à son nouvel amoureux, à moins qu'elle accepte d'accomplir un travail pour moi. C'est elle qui s'est présentée au zoo pour acheter les seringues, histoire de brouiller les pistes qui auraient pu mener à moi. J'ai évidemment dû l'éliminer plus tard, lorsque les soupçons risquaient de se tourner vers elle. Je craignais qu'elle me dénonce.*

*Mais là, je mets la charrue devant les bœufs...*

*Pour les quatre premiers assassinats, ce fut facile. Choisir les responsables du meurtre du père du médecin légiste de Montréal me permettait de diriger les soupçons vers lui pour un petit bout de temps.*

*Pour le cinquième, Ludovick Cousineau, que je n'avais pas encore réussi à retracer, il m'a fallu attendre que nous le trouvions ensemble, durant le cours de notre enquête, pour l'assassiner dans la nuit, pendant que sa danseuse, qui m'a drôlement facilité la tâche, se trouvait chez les Belges pour folâtrer. La boisson énergisante que tu m'as vu ingurgiter ce matin-là m'a effectivement permis de passer une journée normale, malgré que j'avais passé la majeure partie de la nuit éveillé pour accomplir ma besogne. Les médicaments m'aidant également, j'y suis parvenu, même si j'ai manqué de force pour poursuivre Lynda et creuser dans le sol.*

*Évidemment, avec ce meurtre, Ludo perdait son statut de premier suspect, pour que Greg devienne, pour un temps, le nouveau principal suspect. Et Jean qui se met à déclarer à qui veut bien l'entendre que les meurtres nous débarrassaient de criminels gênants! Voilà qui faisait de lui un autre suspect potentiel!*

*Le meurtre du pimp de Dorothee a été une pure improvisation... Je m'étais donné du jeu pour choisir quelques criminels en cours de route.*

*Il aura fallu du temps avant que quelqu'un établisse le lien entre les appels anonymes logés chez toi et la commission des meurtres. Je voulais effectivement m'assurer que tu étais bien chez toi lorsque je passais à l'action. Nous ne pouvions nier que nous étions attirés l'un vers l'autre depuis fort longtemps; j'avais peur qu'un soir, tu débarques chez moi pour m'avouer ton amour. Si tu as reçu certains appels pour rien; c'est que les choses ne se sont pas toujours déroulées comme prévu. Par précaution, j'ai dû remettre certains assassinats à un autre moment.*

*Tu te rappelleras peut-être que l'idée de la possible culpabilité de Poitras est venue de moi... Je préférais que les soupçons se portent vers lui que vers n'importe qui d'autre, car en compliquant l'affaire, je m'assurais de ne pas être suspecté.*

*Lorsque Goyer m'a accusé, j'ai cru qu'ils trouveraient toutes les preuves pour m'incriminer; mais heureusement pour moi, ils n'ont jamais pensé à aller fouiller l'appartement et l'ordinateur de mes voisins, ce couple dont je nourrissais le chat... J'ai effectué toutes mes recherches à partir de leur ordinateur; j'ai caché là-bas mon jeu de cartes, mon arme, le rocuronium, mes gants de plastique, les vêtements que je portais pour tuer... Comme*



*je m'étais rasé la tête après le deuxième meurtre, je n'ai pas eu à m'embarrasser d'un casque de bain pour éviter de perdre des cheveux sur l'une ou l'autre des scènes de crime. Évidemment, en lisant cette lettre, nos collègues s'y rendront et découvriront tout. Et toi, tu seras nécessairement innocentée.*

*J'ai trouvé très drôle de mener Jean en bateau en lui demandant de l'information sur des gadgets de surveillance que je connaissais déjà et que j'utilisais depuis fort longtemps. Mais ça m'a permis d'éveiller des soupçons sur lui...*

*Lorsque nous avons commencé à passer des nuits ensemble, les meurtres ont nécessairement cessé. Mais le soir où je faisais le guet devant l'appartement de Goyer, j'ai quitté mon poste pour aller piéger ma prochaine victime, Paul Blanchard, lequel avait repris son boulot de «casseur de jambes» auprès des mauvais payeurs d'un casino illégal dans un sous-sol d'Hochelaga. Je l'ai anesthésié, puis j'ai appelé chez toi d'une cabine téléphonique. Ensuite, j'ai localisé Poitras grâce au traqueur pendant que j'attendais ton appel. Lorsque tu as appelé, j'ai feint de partir de chez Goyer et je me suis rendu au stade où j'ai localisé Poitras et son ami. J'ai placé le corps dans un coin, entre le stade et la piscine olympique, et je l'ai tué en utilisant un silencieux. Ensuite, j'ai installé un dictaphone un peu plus loin, prêt à émettre un bruit de détonation sur commande.*

*Puis, je t'ai attendue. J'ai choisi mon poste d'observation en fonction de la disposition du cadavre et du dictaphone. Au moment opportun, j'ai feint de me réchauffer les mains dans mon blouson, mais en réalité, j'ai activé la détonation à l'aide du téléphone qui se trouvait dans ma poche. La suite, tu la connais.*

*Après notre dernière nuit passée ensemble, j'ai caché la dernière dose de rocuronium chez toi, ainsi que le reste du paquet de cartes, à part la dame, le roi et les deux jokers. Lorsque tu as loué ta voiture, j'ai placé la dame de cœur dans le fond de ta boîte à gants. Je m'en excuse. Je t'expliquerai plus loin pourquoi je t'ai laissée prendre le blâme.*

*Puis, pour la commission de mon dernier meurtre, j'ai agi tôt dans la nuit, aux environs de minuit. J'ai placé mon cadavre près de la croix, le roi de cœur bien en évidence sur sa poitrine, et j'ai envoyé un texto à Goyer et à Poitras. Aussi, j'ai appelé chez toi à partir d'une cabine téléphonique. Après quoi, tout comme toi, Sébastien et Geneviève, je suis revenu au Mont-Royal...*

*Finalement, j'ai écrit cette lettre, à laquelle j'ai joint les photos de mes méfaits, ainsi qu'un des deux jokers. Dans quelques minutes, je la posterai. Ensuite, je reviendrai chez moi, je m'allongerai sur mon lit et je disposerai le deuxième joker sur mon cœur...*

*Je m'excuse à nouveau d'avoir provoqué ton arrestation... C'est que je ne voulais pas que tu m'empêches d'en finir dignement, sans souffrance. Je suis heureux d'avoir éliminé des dangers publics. Les criminels tremblent, les gens respirent mieux... Mais ma plus grande joie, mon plus grand bonheur... aura été toi.*

*Je me considérais comme un cadavre sur pied, un mort-vivant. J'ai donc voulu me redonner de la valeur en rendant un service cruel, mais nécessaire à la société...*

*Mais il n'y a que toi qui aies réussi à me redonner vie, l'espace de quelques jours... Plus que la vie, tu m'as donné, l'espace d'un instant, un avant-goût du Paradis... Je pars avec le goût de tes lèvres sur les miennes, avec ton sourire dans les yeux et ton image dans ma tête. Au moment de presser la détente, je sais que je ne serai rien d'autre que le Pierre d'Annie. Ce n'est que défini ainsi que ma vie aura eu un sens...*

*Je t'aime,*

*Ton Pierre*

FIN



